PER ARDUA GRADIOR

7500

39-37

[par le Comte de Caylus]

VITA SINE LITTERIS MORS EST

MEM S
E
ACADEMIE
DES
PORTEURS
De l'Imprimerie
De l'Academie.

# MEMOIRES
## DE L'ACADEMIE
## DES
# COLPORTEURS.

DE L'IMPRIMERIE ORDINAIRE
DE L'ACADEMIE.

MDCCXLVIII.

## AVANT-PROPOS.

TEL que ſoit un Corps, il mérite une ſorte de conſidération, & il lui eſt permis de faire ſes remontrances, quand il eſt lézé & offenſé.

Ce Principe poſé, il ne fut jamais rien de plus juſte que les plaintes préſentées au Public par le Corps des Colporteurs.

L'uſage du monde nous a appris que le perſonnel le touche peu, s'il n'eſt enve-

loppé ſous quelques formes étrangéres ; ainſi nous avons fait choix de nos meilleures Plumes pour retracer quelques-uns des malheurs arrivés à pluſieurs de nos Membres ; car les rapporter tous, qui pourroit les colporter ? Mais ce qui nous paroît inconcevable, c'eſt la ſituation dans laquelle nous avons été attaqués, lorſque les Dames les plus aimables nous étoient aſſociées, lorſque les hommes les plus agréables s'uniſſoient à nous pour donner aux Auteurs des preuves à peu de frais

de leur protection, en même tems qu'ils témoignoient leur goût pour l'esprit. Quand les gens du monde se mêlent d'un métier qu'ils ne devroient point faire, c'est pour l'ordinaire au désavantage du Corps qui l'exerçoit ; mais aussi ce même Corps en retire une protection & un honneur qui le mettent à l'abri de certains inconvéniens. Voilà ce que nous devions espérer, voilà ce que nous n'avons pas éprouvé.

Après avoir gémi long-tems dans le silence, nous allons rapporter des faits qui mettront

en aſtion nos pertes & nos douleurs.

Etre plaint par d'honnêtes gens, c'eſt la conſolation de la Probité. Nous eſpérons de leur juſtice & de leur intelligence, qu'ils nous pardonneront encore plus volontiers toutes les fautes d'une Edition furtive qui n'a put ſe faire ſous les yeux du Secretaire de notre Academie.

# TABLE

## DES PIECES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.

*IDÉE générale de la Société des Colporteurs, nécessaire à l'intelligence de cet Ouvrage,* Page 1

*Voyages d'un Cul-de-jatte, Colporteur,* 5

*Histoire du Sorcier Galichet,* 32

*La Toilette, ou les Arrêts du Destin,* 47

*Podamir & Christine. Nouvelle Russienne,* 55

*Suite de l'Histoire de Podamir,* 66

*Histoire du sieur Boniface,* 76

*Histoire de Catherine Cuisson qui colportoit,* 86

*La Reine de Congo, Tragédie, donnée, autant qu'il a été possible, par Extrait, avec l'Histoire de l'Auteur par rapport à la Piéce,* 105

*Manuſcrit perdu*, 128
*Lettre de Jean Loncuart à M. D. L. B.* 157
*La Male-Boſſe, nouvelle Nuit de Straparole*, 188
*Memoire de Simon Collat, dit Placard, Maître Afficheur, Donneur d'Avis, & Juré-Crieur des choſes perdues*, 241

MEMOIRES

le Colporteur

# MEMOIRES
## DE L'ACADEMIE
## DES COLPORTEURS.

*Idée généralle de la Société des Colporteurs, nécessaire à l'intelligence de cet Ouvrage.*

IL ne s'agit point ici des Colporteurs choisis & examinés par la Chambre Syndicale, & reçûs par M. le Procureur du Roy, qui sont au nombre de 120. qui ont des Patentes, une Médaille, &c. il est question d'une autre espéce plus utile aux amusemens de Paris, & dont il y a trois Classes distinguées & séparées.

Ceux de la premiére sont tout au plus quatorze: ils ont des Ouvrages Manuscrits, qu'ils mettent en société pour l'impression & qu'ils appellent *de la Moruë.* Ces

quatorze ne ſont connus que de quatre de la ſeconde Claſſe, dont les Membres vont dans les Grandes Maiſons, tandis que ceux qui ſont de la troiſiéme Claſſe ne travaillent que dans les Caffés & les Hôtels garnis.

Les quatre de la ſeconde Claſſe, qui communiquent avec ceux de la premiére, ont coutume d'indiquer le Cabaret où l'on doit ſe trouver pour traiter des affaires de la Compagnie; car on évite de ſe trouver trop ſouvent dans le même endroit, crainte d'être *remouché*. Au reſte, en entrant dans cette Société on fait ſerment de ne jamais nommer perſonne, ſi l'on avoit le malheur d'être arrêté; & ſi l'on avoit fauſſé ſon ſerment, on ſeroit banni pour toujours du corps, diſgrace qui ne diſpenſeroit pas le Banni, de recevoir, toutes les fois qu'il ſeroit rencontré, un nombre raiſonnable de coups de bâtons.

Il y a dans la première Classe des gens de tête, d'esprit & de jugement. Le Pere La Fontaine, par exemple, mérite d'être à jamais célébré ; ce grand Homme ne sçait pas lire il est vrai, ( sans doute que ses lumiéres en sont plus nettes ; ) on lui fait la lecture à l'Assemblée de quelques pages d'un Ouvrage imprimé ou manuscrit, cela lui est égal, aussi-tôt sans balancer & sans jamais s'être trompé, ce Viellard respectable dit, *vela qui est bon, il y a de la Moruë* ; *ou, ça ne vaut pas un chien mort*.

En un mot, c'est là le Tribunal, où, comme chez le Juge des Enfers, les Auteurs viennent subir leur destinée, aussi suivant cette prompte décision, le corps se charge, ou refuse, bien entendu cependant que l'Etat ou la Religion *ont leurs brayes nettes* : Ce sont encore les termes de ce Pere aux autres, dont Dieu bénisse les jours. Sa critique sur les

Libraires eſt admirable, il fait leur portrait dans la perfection : il trouve ainſi que Meſſieurs les Auteurs, qu'ils gagnent trop, & qu'ils ſont trop les entendus; ainſi il engage autant qu'il le peut la Société d'avoir affaire directement aux Imprimeurs : c'eſt alors qu'un intéreſt général animant tout le Corps, un Ouvrage ne tient point du pied à terre, & qu'il ſe trouve pour ainſi dire enlevé dans la minute; tout le Corps travaillant avec ardeur pour le faire *aller.* Enfin ſous les ordres & par le conſeil de ce grand Homme, ſans *la pouſſe*, nous ſerions trop heureux; nous nous ſommes plaints au Ciel de *D* * *, mais comme l'âne qui vouloit changer de maître, nous avons P * * *à nos culotes*; Dieu vous en garantiſſe ainſi que nous, mon cher Lecteur, & nous mette tous en état de chanter la Mere Godichon.

*Le Cul de Jatte.*

# VOYAGES
## D'UN CUL-DE-JATTE, COLPORTEUR.

RIEN n'eſt plus capable de former l'eſprit que les Voyages, c'eſt une vérité reconnue de tous les tems, & les Voyages ont été toujours regardés comme une des parties les plus eſſentielles de l'éducation.

On eſt cependant étonné de voir tant de gens dépenſer inutilement beaucoup d'argent à faire le tour de l'Europe pour rapporter chez eux un peu plus de ridicule qu'ils n'en avoient auparavant. La raiſon en eſt ſimple, la réflexion ſeule peut nous rendre utiles les choſes que nous voyons, & l'on entreprend de ſi grands voyages qu'il faut les faire avec précipitation, & par conſé-

quent ne rien voir avec l'attention néceſſaire pour former l'eſprit. Ce ſeroit ici la place d'une critique de tous les Voyages qui ont paru. Comme je n'en ai lû aucun, ma critique ne ſeroit peut-être pas exacte, & je n'ai point beſoin de prouver une vérité auſſi reconnue. Il n'eſt par exemple point de plus grands Voyageurs que les Couriers du Cabinet; il n'eſt point auſſi de Voyageurs moins inſtruits, & par proportion, le plus ou moins de précipitation des Voyageurs eſt la meſure de leur ignorance. Peut-être ai-je obligation à la nature de m'avoir mis hors d'état d'aller auſſi vîte que les autres. J'ai moins voyagé, c'eſt-à-dire que j'ai parcouru moins de païs; mais j'oſe dire que j'ai vu plus de choſes, puiſque la lenteur de ma marche m'a donné le tems de voir tout ce qui ſe pouvoit voir dans les lieux où j'ai paſſé, & de méditer profondément ſur ce que j'ai vu.

Je nâquis il y a déja aſſez longtems dans la boutique d'une Grénetiére qui logeoit dans une petite rue qui conduit au carrefour, qui mene à la Place de Sorbonne. Quoique notre fortune ne fût pas alors brillante, il eſt certain que ma mere avoit paſſé ſa vie dans la plus grande élévation; elle avoit été Danſeuſe de corde, & les tours admirables qu'elle faiſoit même ſur la corde lâche, lui avoient acquis ( outre l'admiration publique ) un petit bien aſſez honnête.

Ma mere avoit quitté la haute place qu'elle avoit ſi bien remplie, & cédant à une ſœur aînée que j'avois, l'avantage d'amuſer le Public, elle s'étoit établie maîtreſſe à danſer : elle avoit choiſi pour ſa demeure le quartier de l'Univerſité comme celui de Paris où il y a le plus de Jeuneſſe. L'arrivée de l'Infante lui inſpira l'ardeur de contribuer à la joie publique, en ſe re-

montrant ſur le Théâtre, qu'une Troupe, dont ma ſœur étoit, fit dreſſer ſur la Place d'Etampes. Les applaudiſſemens l'animerent, elle oublia qu'elle étoit groſſe de ſept mois, & en voulant faire le grand écart, duquel cependant elle avoit toujours conſervé l'habitude, elle retomba à cheval ſur la corde lâche ſi rudement qu'il fallut ſur le champ l'emporter. On la ramena à Paris, mais comme les douleurs augmentoient, on fut obligé de l'arrêter chez la Grénetiere dont j'ai parlé, & chez qui ma mere me mit enfin au monde. Mais je m'étois reſſenti de ſa chûte, la ſecouſſe m'avoit fait rentrer totalement les jambes; il eſt vrai que j'en avois le ventre beaucoup plus gros. Enfin, la Sage-femme décida tout d'un coup que n'aïant point de jambes, je ſerois Cul-de-jatte, ce qui m'eſt arrivé.

Telle eſt l'Hiſtoire de ma mere & celle de ma naiſſance.

Mon pere étoit....... plusieurs prétendent qu'il étoit Huissier à verge ; en effet ma mere m'a souvent dit qu'il la menoit à la baguette ; mais je n'ai jamais rien sçu de positif sur son compte. Mes premiéres années furent comme celles de tous les enfans, je tetai, je pleurai, je criai, je pissai au lit, c'est-à-dire, sur la petite paillasse où l'on me couchoit, car les révolutions du systême avoient dérangé notre petite fortune.

Si-tôt que je pûs être en état de me servir de mes mains, on se hâta de m'apprendre à marcher, à l'aide d'une petite cuvette de bois dans laquelle j'étois assis & de deux petites bequilles. Nous voyions assez peu de monde ; quoi que ma mere fît l'impossible pour avoir des amis, rien n'égale la joie excessive qui s'emparoit d'elle quand quelqu'un venoit la voir. Si elle n'eût fait cet accueil qu'à une seule personne, sa

réputation en eût ſouffert ; mais comme, à quelques nuances près, ſon raviſſement étoit le même dès qu'il arrivoit quelqu'un, ceux qui la connoiſſoient lui rendoient juſtice, & convenoient que c'étoit les hommes en général qu'elle aimoit, ſans avoir de goût bien réel pour aucun ; il eſt même vraiſemblable qu'après les épreuves qu'elle avoit faites des malheurs de l'amour, elle n'étoit pas tentée de s'y livrer : auſſi malgré ce qu'elle conſervoit encore de beauté, on ne voyoit gueres de gens attachés long-tems à elle, que ceux qui craignent plus les faveurs que les rigueurs de leurs maîtreſſes.

Un Officier Invalide étoit le moins guai, mais le plus infatigable de ſes adorateurs; le ſouvenir m'en fait bâiller encore : c'étoit un galant homme certainement, mais mon corps eût aiſément ſuivi ſon eſprit; amateur paſſionné de la Raiſon, il l'eût fait aimer s'il l'avoit vêtue d'un moins

grand deuil ; mais dévoué outre mesure au bon ſens & aux détails, il mettoit des principes dans la façon de donner un bouquet, & des circonſtances ſi détaillées dans les récits, qu'on n'avoit jamais la patience d'attendre la morale par où il les finiſſoit : la gêne de ſa contenance parfaitement aſſortie à l'arridité de ſon eſprit, annonçoit à la premiére vue, un fonds de triſteſſe inépuiſable. Il faut convenir qu'il étoit homme de parole.

Ma mere qui, ſi elle ſe fût piquée d'eſprit, n'auroit pû viſer qu'à celui de réflexion, s'accommodoit aſſez de ce caractere : ami d'ailleurs de la décence la plus compaſſée, reſpectueux à faire évanoüir, il n'eût jamais rien exigé de quelqu'un à qui il avoit accordé ſon eſtime ; je ne ſçai même s'il n'auroit pas pouſſé la ſoumiſſion ou la galanterie juſqu'à être confident au cas de beſoin, trop heureux de prouver la

vérité de ſon amour par ce ſacrifice.

Tel étoit le Complaiſant le plus ordinaire de ma mere, heureux ſi j'avois imité ſa vertu ; je crains bien que le Lecteur ne trouve que je n'ai imité que ſa peſanteur.

Quelques autres amis de ma mere partageoient avec celui-ci l'avantage de compoſer ſon cortége preſque par-tout où elle alloit, & ſurtout à la promenade qui étoit ſon amuſement favori ; mais il n'y en avoit aucun qui méritât une attention particuliére, & quand il s'en ſeroit trouvé un par hazard qui eût pû être ſoupçonné de quelque préférence intime, je me garderois bien d'en parler, & j'attribuerois ces prétendues apparences plus à la négligence de ma mere ſur ſa conduite extérieure, qu'à rien de réel.

Peut-être l'envie de m'accoutumer à marcher étoit le motif de ſes promenades : peut-être auſſi étoit-

ce une habitude contractée d'abord par hazard, & qu'elle a toujours ſuivie depuis ſans réflexion. Cette promenade ne me fut pas inutile; quand j'eus attrapé dix ans, mon tempérament parut prendre le deſſus; d'ailleurs à force d'habitude j'avois contracté un peu de facilité à marcher, & je fis enfin le tour de la Place de Sorbonne. J'étois aſſez ſujet à ma bouche, infirmité qui me venoit de famille : je trouvai ſur les pas de la Sorbonne la bonne mere Dufour qui y vendoit ou donnoit à ſuccer la noix confite aux jeunes Eccléſiaſtiques qui venoient faire leur cours de Théologie; elle eut pitié de ma ſituation, & quand tout le monde fut ſorti, elle me donna la noix confite qui avoit été ſuccée ce jour-là par une bonne partie de l'Univerſité; elle m'en promit autant quand je reviendrois : on peut juger de mon empreſſement à la revoir. Je commençois alors à ſortir

ſeul; j'en profitai pour partir de chez nous tous les jours dès le matin, afin d'être arrivé à midi pour la noix confite ; communément j'y étois long-tems auparavant. Je ne puis m'en repentir ; à force de ſuccer les reſtes de l'Univerſité, je m'apperçus que j'en prenois les goûts. J'oſe dire que c'eſt de là que m'eſt venu le goût de la Littérature; nourri dans les Sciences, je les aimai, & ce goût m'eſt toujours cher, malgré les malheurs qu'il m'a attirés, comme le verront ceux qui auront la patience de me lire juſqu'à la fin. Je m'apperçus bien-tôt par la réüſſite de ce petit voyage, que ſi je pouvois aller plus loin, je m'inſtruirois encore mieux, & je reſolus d'entreprendre le tour de Paris. Ma mere qui ne me deſtinoit qu'à une place de donneur d'Eau-benite, qu'on lui faiſoit eſpérer à Saint Eſtienne du Mont, frémit d'abord de mon projet, elle m'en

repréſenta les inconvéniens, la grandeur de Paris, les différentes mœurs des quartiers différens, le peu d'accueil que l'on y fait aux étrangers, & l'impoſſibilité où elle étoit de m'équiper convenablement pour un pareil voyage. Ses remontrances furent inutiles, la réſolution en étoit priſe; l'Abbé Viquette que j'avois vû en Sorbonne m'avoit promis de me recevoir chez ſon pere qui étoit Imprimeur dans la rue S. Jacques, & de me donner enſuite des recommandations pour les autres quartiers: il ne m'en falloit pas davantage. La Jeuneſſe eſt imprudente, je partis malgré les oppoſitions de ma mere, & la longue ſuite de choſes ſenſées que m'expoſa très-lentement notre très-ſérieux Invalide.

Je fus aſſez bien reçu d'abord chez M. Viquette où j'arrivai le jour même de mon départ. M^lle^. Ninon ſa fille étoit née compatiſſante, elle propoſa de me garder, & que quand

ſon frere l'Abbé auroit une Cure, il me donneroit une place à la porte de ſon Egliſe. Le bon homme de pere y conſentoit, mais ſa femme qui n'approuvoit pas toujours ſes déciſions s'y oppoſa. Vraîment, dit-elle, voilà un joli Bijou à garder dans ma maiſon, comme ſi nous n'avions pas déja aſſez d'emplâtres, ſans vous compter mon mari; je n'aurois qu'à voir un magot comme cela dans une groſſeſſe : apparemment que M. Viquette trouve que je ne dois plus rien craindre de ce côté-là. Fi, cela eſt honteux, il ne vous falloit pas une femme comme moi; allez, il ne vous convient pas d'avoir de ces façons-là avec une honnête femme, parce que j'ai fait la ſottiſe de vous épouſer en quittant la coëffe blanche; il ſemble que vingt-deux ans de mariage faſſent un ſiécle. Mais voyez-le un peu, voilà-t'il pas un homme bien tourné pour croire que je ne ſuis bonne

à

à rien. Ah pardi, mon ami, de ce côté-là comme de tous les autres, je ne ſerois pas embarraſſée de vous faire voir que vous ne ſerez jamais qu'un ſot auprès de Madame Viquette, mais je ſaurai me tenir ſur mon quant à moi; vous n'avez qu'à y venir, je voudrois voir cela. Quand je dis cela, ce n'eſt pas que je m'en ſoucie, mais une honnête femme eſt ſenſible aux attentions, & on ne ſe fait pas à ſe voir méſeſtimer. M. Viquette s'étoit prudemment retiré vers les deux tiers de la harangue de Madame, qui tout de ſuite fit à ſa fille la plus belle morale du monde ſur le mariage: Tenez, Ninon, lui dit-elle, voilà ce qu'on gagne à ſe marier, un homme n'a qu'à vous faire un enfant tout de travers, & puis vous voilà chargée d'une bête épaulée qui n'eſt bonne ni à rôtir ni à bouillir. Madame Viquette dit encore mille belles choſes que j'ai grand regret d'avoir oubliées; mais comme elle étoit, à

un peu de promptitude près, la meilleure perſonne du monde, elle finit par conſentir que je reſterois huit jours; elle mit pour condition que je me tiendrois ſur le pas de la boutique pour avertir quand il viendroit quelqu'un. Je m'en trouvois fort bien, je voyois les paſſans, & comme j'étois près de terre, je voyois mieux qu'un autre mille choſes plaiſantes, & ſur-tout la jolie jambe de Mlle. Ninon, quand elle venoit travailler ſur la porte.* A Paris, il eſt aiſé à un homme qui a tant-ſoit-peu de monde de faire bien-tôt des connoiſſances, quand il eſt toujours ſur le pas d'une porte: auſſi eus-je bien-tôt fait des amis, une tendre reconnoiſſance pour la Place de Sorbonne & les noix confites qu'on y trouve me faiſoient ſaluer tous les jeunes Abbés de notre ruë; s'ils paſſoient un peu près de

* Ici l'Auteur tourne un peu court, c'eſt pour varier; on trouvera dans la ſuite des tranſitions de deux pages entre deux faits de trois lignes.

moi, je rangeois mes petites bequilles, de peur qu'elles ne les fiſſent tomber. Ces politeſſes & cent autres plus recherchées encore, mais que je tairai, parce que je ne cherche pas à me vanter, me firent bien-tôt remarquer de tous ces Meſſieurs. Il y en eut un entre autres qui me parloit preſque toutes les fois qu'il paſſoit; c'étoit l'heure; c'étoit l'adreſſe de ſa blanchiſſeuſe qu'il me demandoit, & cent autres queſtions qui commencent à établir l'eſtime entre les perſonnes qui ne ſe connoîtroient pas ſans cela. Ce même Abbé me chargeoit quelquefois de lui garder ſon portefeuille; peu à peu je devins ſon commiſſionnaire. Un jour de congé, comme il partoit pour aller ſe promener à Mont-rouge ou ailleurs; Cubas, me dit-il, (c'étoit mon nom) fais-moi le plaiſir de donner ce paquet à Madame Lefevre, la femme d'un Répétiteur

de Droit François qui vient ſouvent voir Mademoiſelle Ninon ; je ne veux remettre ce paquet qu'en mains ſûres (car ce ſont les Nouvelles Eccléſiaſtiques) je t'ai choiſi, je te crois honnête garçon, cache bien ce paquet, & donne-le lui ſans qu'on le voie. Je promis tout, mon Abbé s'en alla ; & moi qui étoit reſté ſeul à la maiſon, car tout le monde étoit allé au Salut du premier Dimanche du mois, je n'eus rien de plus preſſé que de lire les Nouvelles Eccléſiaſtiques ; après leſquelles j'avois vû courir tant d'alguazils inutilement. Je décachette étourdiment ce paquet : quelle fut ma ſurpriſe ! Le Lecteur ne s'attend ſûrement pas à la ſuite de ceci, ni moi non plus en vérité. C'étoit une lettre au lieu de Nouvelles, & une lettre qui me fit trop d'impreſſion pour l'oublier jamais. La voici, on ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici un modéle de lettre galante, fait

par un Monſieur qu'on voit bien qui a de belles études.

Madame & charmante Maitreſſe,

*Ce ſeroit vous dérober la reconnoiſſance de vos bienfaits, que de ne pas vous apprendre toutes les métamorphoſes que l'Amour a fait en moi depuis le jour heureux où j'ai eu le bonheur de vous connoître en faiſant collation au Luxembourg. Non, Madame, les Métamorphoſes d'Ovide n'en approchent pas; auſſi n'étoit-il qu'un Poëte, & mon cœur me dit que vous avez les ſentimens d'une Muſe. Enfin, Madame, je ne ſuis plus le même, toute la pareſſe que l'on me reprochoit eſt diſparue, mon Profeſſeur en eſt ſurpris; & moi je ſens que j'apprends mes cahiers avec autant de plaiſir qu'ils me faiſoient de peine, depuis que vous m'avez dit que vous n'aimiez pas les ignorans, & qu'il faudroit pour vous plaire être fort ſur les Humanités. Je conçois*

*que la ſcience de M. votre Epoux vous rend difficile là-deſſus. O trois fois heureux (& peut-être davantage) le mortel qui a pû gagner votre cœur par une ſcience ſolide & profonde! Peut-être y parviendrois-je, ſi jamais j'étois un Répétiteur en vogue comme lui; peut-être ne me trouveriez-vous pas indigne de vous; j'y travaille ſans ceſſe: le balon, le volant, le cheval fondu, tout cela ne m'eſt plus de rien, je voudrois que vous puiſſiez voir tous les ſacrifices que je vous fais. Mais vous m'avez recommandé d'être propre; en vérité c'eſt un plaiſir de me voir, je n'eſſuye plus mes plumes à mes bas, je détire mes manchettes tous les matins, je me lave les mains tous les jours de congé; & toutes les fois que j'ai marché dans la crotte, j'eſſuye mes ſouliers avec mon mouchoir, pour n'avoir pas (comme vous dites ſi plaiſamment) l'air d'un porteur de chaiſe. Enfin, je ne pouvois pas mettre la main à*

*la plume, & je ne puis vous dire combien je l'y mets avec plaisir depuis que c'est pour vous prouver mon amour. Tant de métamorphoses, Madame, ne peuvent venir que d'une Divinité; & votre Phisionomie charmante l'annonçoit, car c'est bien de vous qu'on peut dire après le célébre Virgile*: Incessu patuit Dea. *Cela perdroit à être traduit, achevez donc, Madame, de me rendre tel qu'il faut être pour vous plaire; l'Amour vous aidera, il protége des cœurs aussi sincéres que le mien: permettez qu'il fasse mon bonheur, & ajoutez à cette grace celle de me croire avec respect,*

*Madame & charmante Maitresse,*

*Votre très-humble*
*& très-obéïssant serviteur*
*l'Abbé* PINABELLE.

Je n'étois déja que trop porté à l'amour, mon cœur ne cherchoit que des prétextes, les mé-

tamorphoſes de l'amour me firent eſpérer qu'il s'en feroit en moi de favorables. Déja l'Amour me devoit donner des jambes, me voilà décidé à aimer : mon choix tomba ſur Mlle. Ninon, ſes bontés m'avoient attaché, ſes charmes n'eurent pas de peine à m'enflâmer, étant auſſi à portée que j'étois de les voir depuis les pieds juſqu'à la tête. La premiére choſe cependant qui m'occupa fut de rendre à Madame Lefevre le paquet quoique décacheté ; pour cela je le mis ſous moi dans ma jatte. Quand elle vint, je lui fis ſigne de le prendre : elle m'entendit fort bien, mais comme je m'appuïois deſſus à meſure qu'elle tiroit, elle acheva de déchirer l'enveloppe & ma tricherie réüſſit. On devine aiſément que la nuit ſuivante ſe paſſa de ma part à rêver : comment dire à Mademoiſelle Ninon que je l'aime ? Comment le prendra-t'elle ? Mais

elle le prendra encore moins bien ſi je ne lui dis pas : il faut donc parler. J'en eus bien-tôt l'occaſion, elle venoit tous les matins déjeûner ſur la porte, j'avois retenu ce que j'avois pû de la lettre ; j'en fis une déclaration aſſez paſſable & qui ne réüſſit pas mal, car elle ſe mit à rire de toutes ſes forces. De ce moment je fus plus hardi à lui en parler, & j'oſe dire que je ne lui ai jamais parlé ſans avoir le plaiſir de la voir rire aux larmes : comme on eſt cependant troublé dans une boutique par les allans & venans, j'imaginai que ſi je pouvois être une nuit dans ſa chambre, j'aurois tout le tems de l'entretenir ; elle couchoit dans l'arriere-boutiqne de plain pied, & M. & Mme. Viquette dans la chambre par-delà ſur le derriere. Il ne me fut pas difficile le ſoir pendant le ſouper de me gliſſer dans ſa chambre ; je me mis ſous ſon lit

pour n'être point vû, on crut que je dormois ſous le comptoir, & tout le monde ſe coucha. J'attendois quelques momens pour lui parler, mais elle avoit oublié une précaution en ſe couchant; pour la reparer elle met la main ſous ſon lit, elle prend ma jatte au-lieu de ce qu'elle cherchoit; le poids lui paroît plus peſant que de coutume, elle n'en tire que plus fort, (car elle étoit vive;) la ſecouſſe me fait tomber violemment la tête contre le vaſe qui étoit auprès de moi & qui s'en va roulant juſqu'à la porte de la chambre, où il ſe briſe. Pour comble de malheur, la chatiere étoit ouverte, & ce qui étoit dans le pot paſſa en grande partie par la maudite chatiere & alla inonder une pile de Factums qu'on avoit mis là en ſortant de la preſſe. Il en falloit bien moins pour faire arriver Madame Viquette : on peut juger de ſa ſituation quand

ouvrant ſa porte, elle vit les Factums inondés, le pot-de-chambre caſſé, Mademoiſelle Ninon tremblante & pétrifiée à genoux ſur ſon lit, comme on eſt en pareil cas, avec la jatte de Cubas à la main. L'action commença par quelques ſouflets que Madame Viquette accompagnoit de la harangue la plus patétique : la pauvre Ninon pleuroit de tout ſon cœur, & dans ſa ſurpriſe laiſſa tomber ma jatte, dans le moment par malheur où je ſortois un peu la tête hors du lit pour voir ſi M. Viquette ne viendroit pas au ſecours de ſa fille. La chûte de la jatte qui m'attrapa le milieu du nez me fit faire un cri involontaire qui détourna l'attention de Madame Viquette : mais comme la jatte m'avoit couvert en même-tems la tête, le paquet informe qui ſe préſenta à ſa vûe lui parut être un Revenant pour

le moins ; elle recula deux pas, la chandelle lui tomba des mains, un gros in-folio qui étoit à terre lui fit donner une entorſe à laquelle je crois que Ninon & moi devons la vie. Ce fut alors que M. Viquette parut avec de la lumiere & propoſa des moïens de conciliation ou du moins d'éclairciſſement. On peut juger s'il fut bien reçu, Madame Viquette lui parla avec franchiſe, & il faut avouer que les fureurs d'Oreſte paroîtroient froides auprès de la franchiſe de la bonne Dame ; elle ſe dédommageoit en propos des actions dont l'entorſe la privoit : elle ne voulut entendre à rien, que pour préliminaire on ne me mit à la porte de la ruë ; j'y paſſai la nuit. Quelles réflexions ! Le retour du jour loin d'adoucir ma peine, augmentoit mes inquiétudes ; le lever de l'aurore m'annonçoit le retour de Madame Viquette, je

tremblois ; heureuſement ſon entorſe la retint au lit. La charitable Ninon vint m'apprendre qu'il n'étoit pas poſſible que je reſtaſſe plus long-tems ; elle vit toute ma douleur, elle y fut ſenſible. La Compaſſion eſt ingénieuſe comme l'Amour ; Ninon me propoſa, pour avoir occaſion de revenir à la maiſon, de me faire Colporteur, ſa mere en cherchoit un pour quelques Ouvrages anonymes, l'intérêt étoit ſa paſſion dominante. Ninon lui fit faire la propoſition par M. Golo, premier Garçon de la Boutique, qui avoit ſa confiance & qui a eu depuis celle de bien d'autres ; il la détermina ſur le champ. Ma jatte parut une cache peu ſuſpecte : on ne me donna qu'un ſol par Exemplaire & je partis. Il eſt aiſé de juger qu'à ma démarche je ne pouvois pas prétendre aux premiers Etages, & que dans tout le chemin que j'ai

fait dans Paris, je n'ai pû connoître que les mœurs des Rez-de-chaussée, ce sont les moins intéressans; le récit en seroit froid. Peut-être quelque jour les mettrai-je en Action ou en Vaudeville, malgré la distance des rues différentes où les Scènes se passeront, si je puis les bien dialoguer, faire parler chacun comme il doit, donner au Laquais d'une Duchesse un autre ton qu'au garçon d'un Procureur, & à une Marchande en boutique un propos différent d'une Fruitiere à la petite semaine, le Lecteur sera plus frappé des objets que d'un récit, & les choses se placeront dans sa tête avec d'autant plus d'ordre que celui de la Piéce sera plus extraordinaire. D'après cette réflexion on me permettra de passer tout de suite aux Evénemens intéressans de ma vie.

Les deux premiers Livres dont je fus chargé, furent deux Bro-

chures. L'une intitulée, *Problême proposé à l'Académie des Sciences, pourquoi les Mulets d'Auvergne, qui ont le trou du cul* rond, *font des crottes* quarrées. L'autre, *l'Inutilité du Mariage*. Par une Religieuse qui a fait deux voyages aux Eaux.

Des Espions que je ne pouvois connoître avoient acheté mes Livres des premiers : on les examina. L'ignorance pardonne moins une question embarrassante qu'un blasphême ; aussi les gens du métier déciderent le problême tendant à détruire la certitude des Sciences, à établir le Pirrhonisme & à autoriser l'impiété. Le second Livre fut trouvé Janséniste, par l'éloignement qu'il inspire d'un Sacrement : & le pauvre Cubas fut le lendemain conduit au Châtelet, d'où il ne sait en vérité par où sortir.

Il est cependant véritable que je sauvai de ma jatte quelques mor-

ceaux, dont je fais préſent à mes Confreres, & dont ils m'ont promis de ſe ſervir dans le tableau de leurs miſéres; il y a quelques morceaux imparfaits.

# HISTOIRE
## DU SORCIER GALICHET.

ON croit qu'il n'y a de Sorciers que les Vaches Eſpagnoles; un eſprit fort a bien-tôt dit cela, mais je penſe qu'on doit plutôt s'en rapporter à moi qui ſuis un eſprit foible. Je n'en veux pour preuve que M. Galichet, qui n'étoit ni Vache ni Eſpagnol, & qui cependant avoit l'honneur d'être Sorcier.

C'eſt lui qui fit teindre un cheval bée & le vendit pour un cheval noir.

C'eſt

C'eſt lui qui fit paſſer pour l'ame d'un Jacobin une grande fille habillée de blanc qui venoit toutes les nuits voir le Pere Procureur.

C'eſt lui qui fit pleuvoir des chauve-ſouris ſur le Couvent des Religieuſes de Montereau, le jour que les Mouſquetaires y arriverent.

C'eſt lui qui fit paroître tous les ſoirs un lapin blanc dans la chambre de Madame l'Abbeſſe, ſans que l'on parvînt à le prendre, parce que M. Galichet avoit prédit qu'on ne pourroit l'attraper que lorſque Madame l'Abbeſſe ſerreroit les jambes.

Je ne finirois point ſi le ſouvenir des tours qu'il m'a joués ne m'ôtoit pas le ſouvenir de ceux qu'il a joué aux autres. Il eſt vrai que tout cela ne me ſeroit pas encore arrivé, ſi je n'avois voulu avoir famille. C'eſt ſans contredit une grande peine pour un honnête

homme que de ſe marier, tant il y a d'eſpéces différentes de femmes; ſages, ſenſibles, prudes, coquettes, triſtes, guayes, laides, jolies, le choix en eſt également embarraſſant.

Les Sages n'ont que l'amour propre; elles ſe remercient d'une vertu dont la Nature fait ſouvent tous les frais; l'orgueil fait leur ſévérité, l'obſtination fait leur perſévérance, l'aigreur forme leur caractere, elles ne veulent point d'amans, ne peuvent pas avoir d'amis. Toute la charge retombe ſur le pauvre mari, qui eſt en vérité bien à plaindre, lorſque ſa femme eſt impérieuſe & qu'elle n'a qu'un ſerviteur. (Je me ſuis étendu ſur ce portrait des femmes vertueuſes, parce que c'eſt le défaut le plus eſſentiel à corriger dans la Société;) à l'égard des autres je n'en dirai qu'un mot. Les femmes ſenſibles ſont à charge, les prudes ſont trom-

peuſes, les coquettes ſont inquiétantes, les triſtes ſont ennuyeuſes, les enjouées vous raillent, les jolies vous laiſſent, & les laides vous reſtent.

J'avois toujours fait ces réflexions pour demeurer garçon, mais il ſuffit de faire des réflexions pour être tenté de faire des ſottiſes ; j'en ſuis la preuve, j'ai commencé par les unes & fini par les autres.

Je fus poſſédé du démon du mariage ; cela m'en fit acquérir un autre, qui fut ma femme malheureuſement : le premier paſſe & le ſecond demeure. C'étoit la fille de M. Galichet, elle s'appelloit Claudine Galichet. Je ne l'aurois pas épouſée, ſi j'avois connu ſon pere pour ce qu'il étoit, mais je le croyois mon ami, c'en étoit aſſez pour que je ne le cruſſe pas Sorcier. Mademoiſelle ſa fille étoit un compoſé de toutes les Dames dont je viens d'avoir l'honneur de parler ; elle avoit la taille courte,

les hanches grosses, les jambes rondes & les cuisses menuës. Ce dernier accident venoit de M. son pere, qui avoit marmoté quelques paroles pour que ses pieds fussent mis au bout de ses cuisses, au-lieu de les mettre au bout de ses jambes, ce qui fut cause qu'on donna aux uns la place des autres.

Je demandai à M. Galichet pourquoi il avoit fait cet arrangement: il me répondit que c'étoit pour la rendre modeste. Malgré tous ces inconvéniens, je m'avisai d'en être jaloux, & un Marguillier s'avisa d'en être amoureux : il est vrai qu'il étoit plus excusable, parce qu'il ne l'avoit jamais vûë, & que je la voyois tous les jours. C'étoit sur sa réputation de science qu'il avoit pris feu si vîte ; elle savoit par cœur le petit & le grand Albert. Il me prioit tous les jours de le présenter ; j'éludois adroitement, parce qu'il étoit dans l'ha-

bitude, comme tout le monde, de demander, *Comment vous portez-vous*? & ma femme avoit coutume de répondre, comme bien d'autres, *fort à votre ſervice*. J'avois peur que le Marguillier ne la prît au mot. C'étoit trop aimer la juſteſſe du dialogue, cela me déplaiſoit : il falloit cependant qu'elle eût entendu parler de lui, car elle me dit un jour qu'elle vouloit apprendre à danſer. J'en fus étonné, je lui demandai quel Maître elle vouloit prendre : elle me répondit qu'elle vouloit prendre le Marguillier. J'en fus confondu, je n'avois jamais ouï dire que les Marguilliers fuſſent Maîtres à danſer : j'en portai mes plaintes à M. Galichet un jour que nous déjeûnions enſemble à Goneſſe chez Madame Dubié avec un cochon de laît & un pain de quatre livres : il me dit que ſa fille étoit naturellement ſauteuſe, & qu'il falloit

que je me portasse à ses goûts. Je me mis en colére, il ne s'en émut pas davantage, & croqua de sang froid toute la peau du cochon, & ne me laissa que la viande. J'étois si piqué que je n'en laissai point; cela me donna une si grande liberté de ventre, que je me relevai pendant quinze nuits tous les quarts-d'heure. Je défendis à ma femme d'en rien dire à son pere, je ne me souciois pas que l'on sçût toute la dépense que je faisois de ce côté-là.

Le beau-pere me railla sur la pâleur de mon visage, & me fit entendre qu'apparemment j'aimois trop fort Claudine Galichet : il me poussa si loin que je lui avouai ma maladie : il me repliqua qu'il falloit la faire cesser en y mettant un nœud. Je ne m'attendois pas que le maudit Sorcier voulût me jetter le sort qu'on jette quelquefois à un nouveau marié pour l'em-

pêcher de ſe vanter. Je m'apperçus bien-tôt de l'avanture, je ne dis pas d'abord à Madame ce dont il étoit queſtion, mais elle s'en douta, elle me fit des plaiſanteries. Comme elle avoit l'ironie aigre, & moi l'eſprit âcre, je me fâchai & je m'en plaignis encore à Galichet : De quoi l'accuſez-vous, me demanda-t'il, eſt-ce de n'être pas aſſez complaiſante ? Peut-être l'importunez-vous trop? Il ſoûrit à ces mots, & moi je fus tenté de lui donner un coup de poing. Mon cher Ami, continua-t'il, je connois votre mal, vous ne pourrez en être délivré, à moins que le Marguillier ne vous faſſe ce que vous ne pourriez lui faire s'il étoit marié.

Je n'y voulus jamais conſentir. A quoi voulez-vous donc que je m'occupe, me repartit Claudine ? A lire, Claudine, à lire, repliquai-je en colére ; je vous aché-

terai un Almanach Royal, vous n'avez qu'à vous inſtruire. Eh bien, repartit mon beau-pere, elle lira, puiſque vous le voulez, mais je vous déclare que ce ſera un pupitre qui vous jouera le tour. Vous le prenez donc par-là, répondis-je, je l'attraperai bien, elle ne lira que des Brochures, & il n'y aura pas plus de pupitre dans la maiſon que chez Bonne-foi le Procureur. Galichet me rit au nez, je ne ſçus pas pourquoi; je l'ai appris depuis, & je vais vous en inſtruire.

Un ſoir j'étois rentré chez moi fort fatigué; j'avois mis mon bonnet de nuit pour paroître plus guai, & mes pantoufles, afin de mieux raiſonner; ma femme étoit à l'autre bout de la chambre, je ne la regardois pas, de peur de la voir, elle ne me parloit pas, de peur de s'ennuyer. C'eſt ainſi que depuis mon petit accident nous vivions

en bonne intelligence : je lui ordonnai, en lui tournant le dos, de me lire quelques ſottiſes nouvelles. Elle me répondit qu'elle tenoit une hiſtoriette nouvelle d'un Amant qui s'étoit introduit chez ſa Maitreſſe en ſe changeant en Livre. Cela doit être bien foû, lui dis-je, auſſi-tôt, & quel Titre cela a-t'il ? *Façon de grandir vîte.* Aſſurément, pourſuivis-je, je ne ſçais pas de quoi on ne s'aviſe point ; allons, liſez-m'en quelque choſe, tandis que je vais m'endormir en me chauffant les pieds. Elle commença en ces termes : *Oüi je vous aime, c'eſt par un pouvoir ſupérieur que je me ſuis introduit ſous cette forme, c'eſt celle qui me convient. Tant qu'un Amant ſoupire ſans être ſûr de plaire, ce n'eſt qu'une Brochure.*

Oh parbleu, dis-je alors, il faut convenir que cette idée-là eſt bien folle ; voilà comme ſont tous les

Ouvrages d'aujourd'hui, il n'y a pas le ſens commun. Ma femme retourna le feuillet & continua ainſi : *Puiſque vous pourſuivez votre lecture, il faut apparemment que vous n'ayez pas pour moi une haine bien marquée, ſongez que je ne dois tenir mon relief que de vos ſentimens. Quelle volupté de devoir ſon être à ſa Maitreſſe ! Si vous acceptiez mes vœux, ſi vous y répondiez, j'irois toujours en augmentant. Ah quel bonheur pour moi, ſi je devenois dans vos mains un Livre de Bibliothéque !* En vérité, m'écriai-je, cela eſt auſſi trop extravagant ; j'aime qu'on garde la vrai-ſemblance. Ma femme ne lut enſuite qu'avec une voix tremblante ; je crus que c'étoit par crainte, je me trompois, c'étoit parce qu'elle rendoit le Livre *In-octavo*. Eh continuez, Madame, lui dis-je, pourquoi trembler ? Soyez ſûre que ces miſéres-là ne me font nulle im-

preſſion. Elle voulut pourſuivre, j'entendis des paroles coupées par des ſoupirs, *Ah, Seigneur*; *diſoit-elle* . . . *vous êtes dans mes bras* . . . . *mais que deviens-je moi-même* . . . . *helas* . . . . *ah Ciel vous êtes déja in-quarto!* C'eſt ſans doute la Princeſſe qui parle ainſi, dis-je à ma femme; eh bien elle a de la paſſion & vous liſez fort bien. Je n'entendis plus que ce mot: *Ah Dieu, eſt-il poſſible!* je retournai la tête, & je fus confondu de voir que la Brochure étoit devenuë un gros in-folio du Dictionnaire de Chomel, placé ſur Claudine Galichet, qui étoit changée en pupitre. Je jettai les hauts cris; je voulus la ſaiſir, mais le maudit pupitre couroit à toutes jambes tout autour de la chambre, & le Docteur Chomel tenoit bon. Mon beau-pere parut en ce moment, & me dit d'un ton d'amitié: Mon Gendre, calmez-vous, ce n'eſt pas M. Chomel,

c'eſt notre ami le Marguillier. Je redoublai ma pourſuite en criant : Eh ! finiſſez-donc, Monſieur le Marguillier, vous prenez ma femme pour l'Œuvre de la Paroiſſe. Je l'avois déja fait tomber du pupitre, lorſque Galichet me pinça l'oreille, & me transforma en une ſeringue ambulante. L'in-folio reprit alors la figure de Marguillier, & le pupitre redevint ma femme ; je ne pus pas me contenir, & je lâchai à la face du Marguillier une chopine d'eau de caſſe que ma colére avoit rendu brûlante. Ah ! il eſt trop chaud s'écria-t'il, en ſe débarbouillant, mais je m'en vangerai : auſſi-tôt il me prit & me porta chez ſon Apoticaire ; tenez, lui dit-il, voila un préſent que je vous fais pour vos étrennes, c'eſt une ſeringue qui marche toute ſeule, elle vous tiendra lieu de deux garçons. En effet on ne parla que de moi dans tout Paris, il n'y eut

point de Dame qui ne voulût prendre un remede de ma façon. A la fin M. Galichet me désensorcela ; je redevins homme, sans que ma femme ait jamais été dans le secret. Je choisis le métier de Colporteur, je fis imprimer mon avanture; je la vends tous les jours dans les maisons, & j'y vois souvent des femmes fort laides, que j'avois jugées fort jolies, lorsque j'y avois été en qualité de seringue.

*Hors-de-propos ſervant de Préface au Conte ſuivant.*

QUOIQUE dans ce Conte, mon cher Lecteur, on parle de Souveraine & de Diſcrette, comme de deux Fées, je n'oſerois vous aſſurer qu'elles fuſſent bien véritablement Fées, car pour moi j'ai bien de la peine à croire qu'il y en ait jamais eu ; mais ce que je puis vous en dire, c'eſt que des Fées de la meilleure Féerie auroient été bienheureuſes de leur reſſembler, & ſi vous les rencontrez jamais, vous en conviendrez ; peut-être êtes-vous actuellement devant elles, car on les rencontre tous les jours à Paris ſous le nom de deux femmes qui, à dire vrai, n'ont pas trop mal réüſſi. Quant à l'Enchanteur, vous le connoiſſez ſûrement, & il vous a enchanté plus d'une fois.

# LA TOILETTE,

*OU*

# LES ARRESTS DU DESTIN.

L'ON a toujours dit que les Arrêts du Deſtin ſont irrévocables ; le Vulgaire le croit par préjugé, quelques-uns en doutent par raiſonnement : le Sage ſe décide par les faits ; en voici un capable de confondre toute incrédulité.

Dans le tems des Fées, & ce tems eſt moins reculé qu'on ne croit, il y en avoit deux extrêmement ſingulières ; leur pouvoir ne s'étoit jamais manifeſté par ces effets ſurprenans, enfans du dérèglement d'une imagination bizarre, & ſouvent cauſe ridicule du renverſement de la Nature. Leur

Féerie étoit la plus douce Féerie que l'on eût jamais vûë, & quoiqu'elles fiſſent perpétuellement les choſes du monde les plus incroyables, leur art copioit ſi exactement la nature, qu'il n'y avoit perſonne qui ne s'y méprît. S'il leur échapoit de ces traits lumineux qui caractériſent les intelligences du premier ordre, c'étoit ſous un voile ſi ſimple que chacun s'applaudiſſoit de découvrir tant de fineſſe dans une pure naïveté. Séduiſantes ſans devenir impérieuſes, elles euſſent gouverné l'Univers, ſans qu'on ſe fût apperçu de la force de leurs enchantemens. A la vérité elles éteignoient toutes les autres Fées, ce qui pouvoit leur faire des ennemies, mais elles paroiſſoient ſi peu y prétendre, que pas une ne leur en ſavoit mauvais gré. Toutes deux étant doüées du goût le plus juſte & du diſcernement le plus fin, elles ne pouvoient manquer

quer de ſe trouver mutuellement charmantes ; auſſi vivoient-elles dans une union parfaite, tout le monde approuvoit leur choix, tout envioit leur bonheur ; qui ne l'eût crû à l'abri de tous les événemens ! Mais les Dieux ſeuls peuvent joüir d'une félicité inaltérable.

Souveraine étoit Fée, &, comme Intelligence femelle, ne pouvoit être exempte d'un peu de jalouſie ; elle en conçut des agrémens de Diſcrette, mais comme elle étoit bonne, ſa jalouſie ne la porta point aux baſſes noirceurs dont les mortelles ſont capables. Elle crut qu'il ſuffiroit à ſa gloire d'ajouter à Diſcrette quelque nouvel agrément qui la fît paroître plus jolie, & de ſe la rendre par-là redevable d'une partie de ſes charmes : le trait étoit hardi. Diſcrette faite pour plaire par elle-même, auroit-elle trouvé bon d'en avoir obligation à ſon Amie ? Il n'en falloit pas davantage

pour altérer la bonne intelligence dans laquelle ils avoient vêcu jusqu'alors ; aussi tous les génies de leur Cour étoient-ils attentifs à la fin d'un si grand événement.

On savoit qu'il étoit écrit dans le grand Livre, que Souveraine réüssiroit dans toutes ses entreprises ; mais on savoit aussi, qu'il étoit marqué au même Livre, que Discrette seroit toujours charmante, indépendamment de tout agrément extérieur, & que rien ne diminueroit jamais l'amitié des deux Fées. Comment des choses si opposées pouvoient-elles s'accorder ? Les incrédules commençoient déja à dire qu'il étoit un peu imprudent au Livre d'être si clair, & qu'on alloit enfin avoir une preuve bien sûre de l'incertitude de ses oracles.

On avoit vû jusques-là réüssir Souveraine en tout ce qu'elle avoit désiré ; à la vérité, elle n'avoit encore travaillé qu'à se faire des amis

& des querelles, & elle étoit parvenuë à ſe faire adorer de tous ceux qu'elle en avoit crû dignes, & à être en querelle réglée avec tous les autres : de ſi beaux commencemens ſembloient aſſurer que ce ſeroit ſur le ſort de Diſcrette que le Livre ſe ſeroit trompé.

Souveraine avoit choiſi pour ſon triomphe le jour qu'un fameux Enchanteur devoit raſſembler chez lui toutes les Fées de la contrée; elle ſe chargea de la coëffure de Diſcrette, qui convaincuë par expérience de l'inutilité de la parure, en abandonna volontiers le ſoin à ſon Amie.

Les diamans furent d'abord exclus de l'ajuſtement; leur éclat ébloüiſſant ne ſert qu'à ternir la phiſionomie la plus brillante, & leur quantité à annoncer plus d'opulence que de goût; les cheveux de Diſcrette, & le plus ſimple de tous les rubans firent toute ſa parure.

Pour les cheveux, on pouvoit ne s'en pas embarraſſer, c'étoit bien les cheveux du monde les plus adroits à ſe diſtribuer avantageuſement; on n'a jamais ſçû préciſément ſi les graces les arrangeoient, ou s'ils faiſoient naître les graces; mais on eſt toujours convenu qu'ils en étoient inſéparables. Le ruban n'étoit pas de même, il arriva ſur la tête de Diſcrette de l'air du monde le plus mauſſade : Souveraine approche, le ruban ſemble s'agiter; trois fois elle le touche du bout du doigt, & trois fois le ruban prend les formes les plus agréables : tantôt il forme un papillon, tantôt une roſe; ſa couleur devient plus vive & plus brillante, il ſe place de lui-même dans tous les endroits qui lui ſont favorables.

Souveraine s'arrête quand elle le voit au point de perfection. Preſque ſûre de ſon triomphe, déja la joie brilloit dans ſes yeux; un re-

gard qu'elle laiſſe tomber ſur ſon Amie renouvelle ſon inquiétude. Diſcrette part, ſon Char traîné par ſix papillons * fend l'air avec la plus grande rapidité : elle arrive chez l'Enchanteur au moment que la foule y mettoit le plus de confuſion. On n'apperçoit d'abord que ſa coëffure, & il ſe fait un ſilence, les Génies admirent, les Fées pâliſſent de jalouſie. Quelle joie pour Souveraine qui l'avoit ſuivie ſans ſe laiſſer voir, mais que cette joie fut courte !

La foule s'ouvre, on voit Diſcrette, & on ne voit plus qu'elle ; les Génies la trouvent charmante, ſans s'appercevoir comme elle eſt coëffée ; les Fées envient ſa phiſionomie, & oublient d'envier ſa coëffure : Souveraine elle-même eſt enchantée des graces de ſon Amie. On examine auſſi-tôt la vérité du

* Leurs aîles ſont encore conſervées avec grand ſoin dans le fameux Cabinet de B * *

Livre, & tout le monde convient que l'effet qu'a produit la coëffure à ſon arrivée, eſt la réüſſite la plus complette que pût déſirer Souveraine, & que l'impreſſion qu'a fait dans l'aſſemblée la vûë de Diſcrette, ſi-tôt qu'elle a paru, prouve bien qu'elle plaît indépendamment de tout ornement extérieur. Leur amitié mieux cimentée par cette petite épreuve, dura autant de ſiécles que leur regne, & depuis ce temslà les Arrêts du Deſtin ne parurent douteux qu'à ces génies médiocres, qui ne connoiſſent d'eſprit, qu'à ſe roidir contre la vérité qu'ils ignorent.

# PODAMIR ET CHRISTINE ;

## NOUVELLE RUSSIENNE.

ON eſt perſuadé dans les païs policés que l'amour eſt ignoré par les Peuples à qui notre amour propre donne le nom de Barbares ; leur ſimplicité nous paroît oppoſée à la délicateſſe néceſſaire pour bien ſentir tous les mouvemens d'une véritable tendreſſe. Ce n'eſt pas la moindre de nos erreurs, ébloüis par le faux brillant de cette galanterie ſuperficielle qui fait toute notre occupation, nous croyons ſentir quand nous ne faiſons qu'imaginer, & nous refuſons aux autres le bonheur d'éprouver un amour que nous ne connoiſſons pas.

La Ruſſie parvenuë depuis un ſiécle à un point de politeſſe & d'agrément qui fait l'admiration de

toute l'Europe, ne voit plus d'exemples pareils à ceux que nous fourniſſent Podamir & Chriſtine, dans des tems ſi reculés, qu'à peine ce vaſte Empire avoit-il encore commencé à jetter les premiers fondemens du Gouvernement informe qui, pendant la longue ſuite des ſiécles qui ont précédé Pierre Alexiowits, n'avoit paru mériter aucune attention de ſes plus proches voiſins.

Nés dans ces Vallons fertiles qui bordent les affreuſes montagnes de Sibérie, habitées encore alors par les Peuples qui occupent actuellement la Tartarie, Podamir & Chriſtine ignoroient les plaiſirs & les peines que le Luxe a répandu depuis dans toutes les parties du monde. La ſimple Nature étoit preſque la ſeule Loi de leur païs; ils aimoient leurs parens, craignoient les Dieux, & les Tartares s'occupoient des amuſemens champêtres

que la ſituation du païs leur procuroit.

L'amour chez ces Peuples heureux n'étoit point une affaire de convenance, une occupation néceſſaire pour être du bon ton; on ne formoit point le projet de chercher une intrigue pour ne pas être deſœuvré.

Mais quand on trouvoit un objet aimable, on l'aimoit ſans s'en douter; le ſentiment ſeul guidoit les Amans; auſſi leur amour étoit-il ordinairement durable.

Podamir étoit un des habitans de ce païs-là qui ſe croyoit le plus incapable d'aimer; convaincu par la connoiſſance de lui-même qu'il devoit avoir peu d'eſpérance de réüſſir, peu ſuſceptible d'ailleurs d'être touché des ſeuls agrémens extérieurs, il ne ſe ſentoit diſpoſé à aimer que ce qu'il trouveroit eſtimable, & perſonne n'accordoit moins facilement ſon eſtime. Sim-

ple d'ailleurs & ſans prétention il joignoit à la moins agréable de toutes les figures le génie le moins brillant : une humeur aſſez égale, & quelque valeur que la derniére invaſion des Tartares lui avoit donné occaſion de montrer, étoit ſon ſeul mérite. On le conſidéroit peu, mais comme on ne le craignoit pas, on l'aimoit aſſez. Ennemi du trouble, il cherchoit ſouvent la ſolitude dans des lieux charmans & retirés qui forment une partie des Jardins de l'Empereur. Il ne voyoit preſque jamais cette Beauté que dans les Jardins ſolitaires, où elle ſe retiroit quelques fois pour ſe délaſſer des fatigues du Gouvernement.

Ce fut là que Podamir ſe trouva enfin le plus amoureux des hommes, au moment qu'il s'y attendoit le moins. Chriſtine, guidée par une indifférence naturelle, qui rend ennuyeuſe la Cour la plus

brillante, venoit quelques fois ſe promener dans ces mêmes lieux: il avoit vû cent fois Chriſtine, il l'avoit trouvée charmante, mais n'ayant pas eu occaſion de connoître ſon caractére, il avoit attribué l'intérêt qu'il avoit toujours pris en elle, au ſeul effet que produiſoient ſur tous les honnêtes gens ſa jeuneſſe & ſes malheurs.

On ne détaillera point ici les charmes de Chriſtine, le Traducteur a ſenti que Podamir ſeroit ſuſpect dans le portrait qu'il fait de ſa Maîtreſſe, (car le Manuſcrit original eſt de lui;) on ſe contentera de dire qu'elle joignoit à la taille la plus noble la phiſionomie la plus intéreſſante; elle annonçoit de l'eſprit, de la fineſſe, de la vivacité, de la douceur, & jamais on n'a annoncé ſi juſte. Elle ne connoiſſoit pas l'amour, mais elle le craignoit. Le Palatin Ourſousky avec qui elle avoit été élevée, lui avoit paru d'a-

bord aſſez aimable : elle en avoit reçu quelques ſoins, mais l'importunité & la pétulance d'Ourſousky lui avoient paru inſupportables & l'avoient déterminée à renoncer pour jamais à une paſſion dont il ne lui avoit fait connoître que les dangers. La promenade, la pêche & la chaſſe étoient devenuës ſes ſeuls amuſemens, ils avoient penſé lui coûter cher. Un orage affreux l'avoit enlevée des bords du Volga, où elle ſe livroit à la pêche avec trop peu de précaution; emportée par la rapidité du fleuve, on l'avoit vûë entre la vie & la mort pendant très-long-tems, & l'inquiétude des Spectateurs étoit pour elle un gage peu équivoque des ſentimens qu'elle avoit inſpirés à tous ceux qui la connoiſſoient.

Le hazard, ou plutôt l'amour, conduiſit un jour ſeuls Podamir & Chriſtine dans la même allée de ces Jardins; Podamir ſe trouva tout-à-

coup ſi près d'elle, qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de l'aborder. Jamais il ne s'étoit trouvé ſi peu en état de parler, il ſe ſentoit émû ſans en deviner la cauſe : il avoit pour la premiére fois de ſa vie un deſir exceſſif de plaire; il vouloit avoir de l'eſprit, c'eſt aſſez pour en manquer. Sa converſation n'avoit aucune ſuite, il ne ſavoit parler que ſentiment ; tout l'y ramenoit, un gazon, un arbre, une fleur, une étoile, étoient pour lui un ſujet d'amour.

Chriſtine, qui l'avoit toujours traité avec aſſez de bonté, ne parut point s'appercevoir de ſa ſtupidité, elle répondoit à tout ce qu'il diſoit : il la connut mieux en l'écoutant, &, par une conſéquence neceſſaire, il la trouva plus aimable. Enfin ſans s'en douter, il lui dit qu'il l'aimoit : il ſentit auſſi-tôt le ridicule de le dire à quelqu'un à qui il ne devoit pas eſpérer de plaire, mais hélas ! que peut l'eſprit,

quand le cœur eſt vivement affecté ? Chaque mot de Podamir devenoit plus clair à meſure qu'il vouloit réparer ſa faute. Chriſtine trop ſûre d'elle-même pour craindre un engagement, paroiſſoit l'écouter ſans répugnance ; mais cette tranquillité n'étoit-elle pas une preuve de ſon indifférence ?

La retraite de la Fée obligea Podamir de ſe ſéparer de Chriſtine. Quelle foule d'idées deſeſpérantes pour lui ! Il ne pouvoit douter de ſon amour ; l'agitation de ſon cœur, le déſordre de ſa converſation, l'aveu indiſcret qui lui étoit échapé, tout lui prouvoit qu'il étoit le plus amoureux des hommes ; plus il connoiſſoit ſa Maîtreſſe, plus il aimoit, & moins il avoit d'eſpérance.

Les premiers jours qui ſuivirent cette entrevûë ne furent employés par Podamir qu'à chercher, à quelque prix que ce fût, les occaſions de revoir la charmante Chriſtine ;

il en connoissoit tous les dangers, mais il n'avoit plus rien à ménager pour la tranquillité de son cœur, & le ridicule qu'elle eût pû jetter sur lui en laissant appercevoir au Public l'extravagance de la passion à laquellle il se livroit, étoit la moindre de ses craintes. On estime ce que l'on aime, & quand elle eût été capable de le rendre l'objet de la raillerie publique, il n'en eût pas été affecté, le malheur de ne pas plaire à la seule femme du monde qu'il pouvoit aimer véritablement, n'eût laissé dans son cœur aucune sensibilité pour tout autre événement.

Christine de son côté . . . . .
. . . . . . . . . . . . .

*Le Traducteur n'a pû aller plus loin, & en est sûrement plus fâché que personne; mais le Manuscrit ayant été apporté dans le Nord d'Ecosse par des Réfugiés Russiens, un Perroquet*

*que la Reine Elizabeth y avoit envoyé pour apprendre la Langue des Montagnards, ( car les Princesses avoient dès-lors beaucoup de fantaisies, ) égratigna beaucoup d'endroits du Livre, qui se trouva pendu auprès de sa cage. Ce Livre, qui ne nous est revenu que depuis la derniére Expédition, n'a pû encore être bien déchiffré ; tout ce que l'on a pû y trouver de certain, c'est que Podamir fut jusqu'au dernier soupir le plus tendre, le plus fidéle & le plus empressé des Amans, sans faire de ces sermens indiscrets que le desir de séduire fait si légérement prodiguer aux Amans vulgaires. Sa constance fut d'autant plus sûre, qu'elle étoit moins fondée sur aucun projet, que sur les nouveaux charmes qu'il trouvoit tous les jours dans l'esprit & dans le cœur de sa Maîtresse. Son empressement fut toujours contenu par la crainte de laisser découvrir ses défauts en se livrant à l'importunité : si sa délicatesse, la certitude que Christine devoit plaire à*

*tout*

*tout ce qui la voyoit, & les assiduités même de quelques Russiens assez heureux pour l'amuser, lui firent quelques fois sentir les atteintes de la jalousie. Christine ne s'en apperçut qu'à la mélancolie tendre dont il parut accablé, & jamais il ne chercha à éclairer ses doutes par aucune de ces voies indignes si opposées à la confiance que l'on doit à une femme que l'on a trouvé assez estimable pour l'aimer comme aima toujours Podamir.*

*Le Traducteur attendra, pour suivre cet Ouvrage, que l'on aye pû en déchiffrer assez toutes les Parties, pour en faire un Corps d'Histoire un peu complet & suivi, d'autant qu'il s'est apperçu que ce qu'il en a traduit jusqu'à présent, est passablement décousu, cruellement embrouillé, & ridiculement plat.*

# SUITE DE L'HISTOIRE DE PODAMIR.

LEs heureuſes découvertes d'un Sçavant de nos jours ayant donné de grandes facilités à déchiffrer les abbréviations des Anciens, un Curieux a eſſayé d'en profiter pour déchiffrer la ſuite du Manuſcrit de Podamir. Cette Science n'eſt pas encore parvenuë au point de certitude néceſſaire pour aſſurer affirmativement la fidélité de la traduction. Voici les conjectures du Traducteur; le Lecteur eſt prié de ne les prendre que pour ce qu'elles valent.

La paſſion de Podamir ne fut pas auſſi heureuſe que la délicateſſe de ſes ſentimens le méritoit. Chriſtine inſenſible ſe contenta de lui

impoſer ſilence, ſans craindre de continuer de le voir.

Le malheureux Podamir ſentit vivement ſon infortune ſans en accuſer ſa Maîtreſſe, il ſe rendoit juſtice. Chriſtine eſtimoit la Vertu, mais il falloit que les agrémens y fuſſent joints pour ſéduire ſon cœur; & en vérité il le falloit pour mériter la plus charmante de toutes les femmes.

Elle ſçut gré à ſon Amant du reſpect qu'il lui marquoit, mais elle n'alla pas plus loin, & Podamir reconnut enfin que ce n'étoit pas aſſez pour réüſſir en amour. La fatuité, quoique groſſiére, de quelques Tartares des contrées voiſines avoit réüſſi déja auprès de plus d'une Ruſſienne; il s'imagina que ſi elle étoit conduite avec plus de politeſſe, le ſuccès en ſeroit encore plus brillant & plus ſûr.

Voilà Podamir déterminé à être auſſi fat qu'il lui ſera poſſible; il

décide, il contrarie, il mépriſe, rien ne paroît digne de ſon attention; il ne voit pas une femme ſans la ſoupçonner du goût le plus vif pour lui; une politeſſe lui paroît une déclaration; l'impatience que cauſe ſa ſottiſe à quelques-unes d'entre elles, lui ſemble une ſuite du dépit qu'elle a de n'être pas auſſi bien traitée : mais au fonds, il ne peut pas avoir de bonté pour toutes, tant pis pour les malheureuſes, leur importunité l'excéde trop, pour qu'il ne s'en plaigne pas à ſes amis.

Le nombre des Sottes étoit beaucoup plus grand en Ruſſie, telle eſt la différence de ce Païs au nôtre : auſſi Podamir fut-il bien-tôt à la mode; fat en huit jours comme s'il l'eût été toute ſa vie, il eſt ſurpris de la rapidité de ſes conquêtes, vraies, ou du moins apparentes : mais hélas ! cette reſſource étoit inutile avec Chriſtine; pou-

voit-il devenir moins reſpectueux avec elle ? Mieux il la connoiſſoit, plus il continuoit à la voir. Envain il cherche à l'oublier , l'idée de Chriſtine lui revenoit à chaque inſtant. Quelle comparaiſon ! Ses nouvelles Maîtreſſes ne la ſoutenoient pas un moment dans ſon cœur , aucune ne lui paroiſſoit digne de ſon attachement. Comblé de leurs faveurs , il ſe trouvoit le moins heureux des hommes ; ſon amour propre en étoit auſſi peu ſatisfait que ſon cœur. Chriſtine ſeule pouvoit le rendre heureux, & Chriſtine ne lui laiſſoit aucune eſpérance. Il imagine qu'il vaut mieux s'éloigner d'elle , il ſe flatte que l'abſence diminuera ſa peine, ( c'eſt en quoi il ſe trompa , & la tête lui tournoit encore de Chriſtine, en écrivant ſon Hiſtoire plus de . . . . après, ) & que les femmes des païs plus policés ſeront plus capables de le conſoler. Le hazard lui four-

nit l'occaſion d'en faire l'épreuve. On venoit de fondre alors la fameuſe Cloche qui rend Archangel célébre dans tout le Nord ; deux Vaiſſeaux étoient deſtinés à reporter en France les habiles Ouvriers que cet Ouvrage doit immortaliſer. Podamir projette de s'y embarquer. Bien des ſavans Critiques ont douté que l'importunité des bonnes fortunes de Podamir fût la cauſe de ſon départ. On trouve dans des Mémoires du fameux Roublousky, troiſiéme Evêque d'Archangel, un motif tout différent de ſon voyage & qui paroît plus vrai-ſemblable. Nos femmes (dit ce bon Prélat) ont toujours plus cherché le ſolide que le brillant ; elles ne furent pas longtems les dupes des faux airs de Podamir ; ſa galanterie affectée ne leur parut qu'un moyen de faire paſſer ſon inconſtance, & ſes airs impérieux plutôt un ſentiment de vanité, que ce deſir tendre & ſi

naturel de ſe ſoumettre entiérement le cœur de l'Objet aimé.

Auſſi Podamir ſe trouva-t'il dans l'abandon le plus cruel, & les femmes Ruſſes ſont reſtées depuis ce tems dans le principe de ne ſe livrer qu'à ceux de l'attachement & de la franchiſe de qui elles ſont aſſez ſûres pour croire qu'un Amant leur donnera plutôt cent coups de bâton que de leur déguiſer un moment l'humeur dont ſon cœur peut être agité. C'eſt en effet la plus grande preuve de confiance qu'un Amant puiſſe donner à ſa Maîtreſſe, que de ne lui pas cacher un défaut tel qu'une pareille vivacité. Les femmes Ruſſes ſe ſont bien trouvées juſqu'à préſent de cette conduite. Elles n'ont qu'un Amant, mais elles en reçoivent plus de marques d'eſtime que les Françoiſes les plus occupées n'en reçoivent de la foule empreſſée de leur faire la cour.

On laiſſe au Lecteur à décider

entre ces deux opinions. Quoi qu'il en ſoit, Podamir raſſemble ſes amis pour leur dire adieu : Je vous quitte à regret, leur dit-il, je ne puis plus tenir aux femmes de ce païs-ci ; en vérité il n'eſt pas poſſible à un homme d'une certaine eſpéce de s'en accommoder. Quoi, on ne trouve que des Sottes ou des Bégueules ; les unes trouvent qu'on leur conviendroit, ont envie même de vous attirer, mais elles ne ſavent pas ſe déterminer, & elles s'imaginent qu'on ſera des ſemaines entiéres à les décider. Ma foi, les attende qui voudra, ce ne ſera pas moi ; je ſçais que cela m'en a fait manquer pluſieurs, mais que puis-je faire, elles y ont autant perdu que moi : les autres s'imaginent quand elles ont pris quelqu'un, qu'il doit leur reſter comme une maiſon à vie ; & j'ai été brouillé avec cinq ou ſix, pour les avoir enfin quittées après y avoir tenu plus d'un grand mois. C'eſt

être, à dire vrai, un peu difficile à vivre ; auſſi vai-je chercher fortune dans un Païs où j'eſpére trouver un meilleur ton : d'ailleurs j'ai toujours les François, ce me ſera un grand plaiſir de troubler leurs arrangemens par mon arrivée *.

Tel fut le diſcours de Podamir. Une vingtaine de Ruſſes, déja gâtés par ſon exemple & ſa réüſſite, s'empreſſent de le ſuivre ; on met à la voile, quelques-uns plus mélancoliques, ſans être moins fats, s'ennuyent bien-tôt de la pétulante vivacité de leurs compagnons ; on

* On trouve dans un Manuſcrit de la Bibliothéque des Coptes de Petersbourg, que le départ de Podamir eut tout un autre motif que celui qu'on lui attribue ici. Suivant ce Manuſcrit, les femmes cruelles ſentirent bien-tôt tout le faux de la fatuité de Podamir, elles comprirent qu'un fat ne pouvoit être ſuſceptible d'un véritable amour. Elle . . . . . . . plus compatible avec la plus groſſiére ſimplicité ordinaire à leur Nation, & c'eſt depuis ce tems-là qu'elles ſont convenuës de regarder les coups de bâton comme la pierre de touche d'un véritable attachement.

ſe ſépare. Les premiers ſe retirent ſur le Bâtiment qui ſuivoit preſque vuide, & la navigation ſe continuë le plus heureuſement du monde juſqu'à l'entrée de la Manche ; là nos Voyageurs ſont accueillis d'une de ces tempêtes que la proximité des terres n'y rend que trop communes, ſur-tout dans les Equinoxes. Les mélancoliques toujours diſpoſés à prévoir les malheurs, regardent leur perte comme aſſurée, & l'évitent en ſe faiſant échoüer ſur les côtes d'Angleterre, où ils reſterent, & où l'on voit encore leur nombreuſe poſtérité.

Podamir & le reſte de ſes compagnons, perſuadés que les Elémens les reſpecteront, ſe livrent au gré des vents, &, par le plus heureux de tous les hazards *, entrent

* Chriſtine, à qui le ſentiment de Podamir n'avoit point fait impreſſion, & qui n'avoit pas reconnu ſa fatuité, ne s'apperçut point de ſon abſence, tant il eſt vrai qu'il faut être aimable ou ridicule pour intéreſſer.

à pleines voiles dans le premier Port de France, où la fatuité débarqua pour lors avec eux, au même tems qu'un Vaiſſeau Napolitain y apporta par Marſeille un autre tique qui n'a pas moins multiplié, & c'eſt de-là que l'un & l'autre à préſent font preſque tout le fonds de la Société.

L'Editeur ſe croit obligé d'avertir le Public que ceci pourroit bien ne pas être une traduction; le prétendu Traducteur a tout l'air d'avoir dans la premiére Partie raconté quelque avanture qui lui eſt arrivée, & qui n'aura pas réüſſi comme il s'en flattoit. On voit que la ſeconde Partie n'eſt faite que pour ſe tirer d'affaire *, & qu'il ſera fort heureux, ſi ſa fatuité n'a pas plus de réalité que les bonnes fortunes qu'il s'y donne.

* Depuis ce tems bien des gens dans ce Païs-ci ne ſe tirent d'affaire que par des ſottiſes, & c'eſt effectivement ce qui réüſſit le mieux.

# HISTOIRE DU SIEUR BONIFACE.

LA Vieilleſſe crie, la Jeuneſſe s'égare, le bon ſens reſſemble à la Vieilleſſe ; la Jeuneſſe eſt l'image de l'eſprit, la Morale eſt de mode, la Vertu ne l'eſt plus, on décourage les talens, on force les vocations; voilà pourquoi j'ai changé de métier, & que je ſuis forcé d'être en priſon. Je ſuis né de famille à faire fortune ; ma mere a de l'eſprit, mon pere n'en a gueres ; je dis cela plus pour lui faire ma cour que pour lui manquer de reſpect ; il aime ſa ſottiſe, & je le flatte quand j'en parle.

Il prétend être Gentilhomme ; je ſuis obligé de l'en croire ſur ſa parole plus que ſur ſes titres. Il avoit voulu, comme toute la No-

bleſſe, entrer dans le Service & lever une Compagnie de Cavalerie ; mais, admirez l'Etoile, il trouva pluſieurs beaux chevaux qu'il acheta, il ne rencontra que de vilains hommes qu'il refuſa ; il eut de la Cavalerie & manqua de Cavaliers, ce qui le força à ſe faire Marchand de chevaux.

Ma mere en fut fort affligée, elle ſentoit ce qu'elle étoit, ſon pere étoit Libraire d'Anvers ; & il eſt bien triſte pour quelqu'un qui a l'ame haute, de déroger dans le négoce ; elle marqua ſa peine à ſon mari qui ne la partagea point, & qui lui ſoutint qu'il n'étoit pas plus noble de tromper le Public en vendant de l'eſprit qu'en vendant des chevaux.

La converſation s'anima, les altercations vinrent ; ma mere qui ſavoit mieux écrire que mon pere, lui dit tant de ſottiſes qu'il fut obligé de ſe taire ; il ne voulut point

ſouper. Quelques heures après, il voulut ſe raccommoder; ma mere qui avoit le cœur bien placé, lui reprocha ſa mauvaiſe humeur pendant le repas : mon pere qui de tems en tems avoit l'eſprit juſte, lui répondit : Cela doit vous prouver, Madame, que je puis bouder contre mon ventre ſans que celui des autres s'en reſſente. Madame ſoûrit, la paix ſe fit, mon pere s'afficha maquignon, ma mere demeura bel eſprit, & moi l'on m'apprit à monter à poil tous les chevaux de l'écurie, ce qui dans la ſuite m'a été d'une grande reſſource dans la Société. Je me laſſai d'un métier ſi monotone, ſi tant eſt qu'il y ait de la monotonie à monter des chevaux dont l'un va le trot, l'autre le galop, celui-ci le pas, celui-là l'amble; mais c'eſt toujours monter à cheval, & c'eſt ce qui rend l'occupation monotonne.

La nouvelle profeſſion de mon

pere ne dérangea point celle de ma mere, ils n'avoient ni les mêmes goûts, ni les mêmes connoiſſances; ils logeoient enſemble par décence, ſe haïſſoient par ſentiment, ſe mépriſoient par juſtice & ſe trahiſſoient par jalouſie, & ne s'accordoient que par intérêt. Madame ne quittoit pas ſon appartement; Monſieur étoit ſouvent à l'écurie, & dès qu'il en ſortoit, Madame qui ſavoit placer ſon monde, l'y renvoyoit bien vîte. Elle cultivoit Meſſieurs les beaux eſprits, entre autres le Turc qui faiſoit de ſi beaux équilibres à la Foire derniére; & comme ma mere étoit fort brune, fort maigre & fort menuë, j'ai ſouvent entendu dire à ſes amis, par maniére de plaiſanterie, qu'elle jouoit le rôle de la corde lâche. De pareilles badineries ne laiſſoient pas que de me faire plaiſir & de me former l'eſprit, en me faiſant comprendre le ton de la bonne com-

pagnie ; celle que mon pere voyoit ne me fit pas tant de profit.

Comme il avoit toute ſa vie aimé les bêtes à poil, il étoit en grande liaiſon avec les Capucins. Un jour il m'ordonna de prêter deux de ſes meilleurs chevaux au Révérend Pere Alleluïa de Quebec & au Révérend Pere Auguſte-Chriſoſtôme-Seraphique d'Heſdin. J'étois chargé de les accompagner juſqu'à la dînée, mais j'eus une diſtraction qui cauſa bien des malheurs. Je donnai au Pere Alleluïa un fort beau cheval entier, & au Pere Seraphique une fort jolie jument en chaleur. Les deux Révérences ne furent pas plutôt en marche, que le cheval d'Alleluïa partit par un henniſſement & trois ruades. Je m'apperçus de ma faute & je criai auſſi-tôt, *Piquez des deux, Pere Seraphique, Tirez la bride, Alleluïa.* Alleluïa tira la bride, le cheval rua plus que jamais, le Cavalier

lier fut enlevé de la ſelle & retomba à cheval à plomb, mais ſa Robe ſe retrouſſa ſur le capuchon, ce qui ne laiſſe pas que d'être un accident pour un cavalier qui n'a point de culote; auſſi lui dis-je, Prenez donc garde de vous enrhumer, mon Révérend Pere. Ah, Bienheureux Saint François, s'écrioit-il en galopant, on voit votre derriére. Dans cet inſtant le cheval joignit la jument, il ſe cabra & mit bruſquement ſes deux jambes de devant ſur l'eſtomach du Révérend Pere Auguſte-Chriſoſtôme-Seraphique d'Heſdin; j'avois beau lui crier, tenez-vous ferme, joignez la barbe aux crins, il fut renverſé ſur le dos, & auroit pû conſidérer les étoiles, ſi le ventre du cheval n'avoit pas été collé ſur ſon nez.

Alleluïa croyant bien faire, piquoit ſon cheval tant qu'il pouvoit; moi qui depuis un quart-

d'heure ne voyois de toute ſa perſonne que ſon derriére, j'appliquois deſſus des coups de foüets de toute ma force ; il me crioit, finiſſez donc : Eh mon Révérend, lui répondis-je, ſi c'eſt à votre cheval que vous parlez, prenez patience, cela finira bien-tôt.

En effet la ſcéne ſe termina, le Pere Seraphique s'évanoüit, mais il rappella ſes forces pour me dire : Mon cher enfant, cette avanture doit vous faire voir que même dans les animaux, c'eſt une terrible choſe que le péché de la chair. Je ne pus pas m'empêcher d'éclater de rire, cependant j'enviſageai l'excès de ma faute par ſes effets ; je craignis la colére de mon pere, je laiſſai les deux bleſſés, dont je n'ai jamais entendu parler depuis, non plus que de mes parens ; je n'oſe pas même demander s'ils ſont morts, de peur de découvrir qu'ils ſont encore vivans.

Je ramenai à Paris les deux che-

vaux, l'un portant l'autre. Je balançai long-tems ſur le choix d'un état, & après avoir peſé les avantages d'être Bel-eſprit ou Maquignon, je me décidai pour tous les deux.

J'eus une jolie pouliche de l'avanture des Capucins ; apparamment que la jument avoit en ce moment regardé le Révérend Pere Alleluïa de Quebec, car la pouliche étoit une bête à longs poils.

Je l'échangeai contre une vache ; je l'enfermai avec le cheval, il en nâquit une eſpéce ſinguliére d'animal qui avoit les jambes de cheval & tout le corps de vache ; cela me donna l'idée d'une nouveauté. J'attendis que mes deux animaux m'en euſſent encore donné un pareil ; cela me fit un équipage de deux chevaux à cornes que je vendis, & c'eſt de cette eſpéce qu'on s'eſt ſervi long-tems pour aller les matins au Palais.

J'aurois fait une grande fortune, ſi je n'avois pas eu la fureur d'être en même tems Colporteur ; c'eſt là ce qui m'a perdu, & ce qui m'a prouvé que le Bel-eſprit appauvrit autant que l'eſprit enrichit.

Je n'entendois parler que de Colporteurs ſaiſis, pris, & emmenés par le Guet à pied ; je me fis Colporteur à cheval, & je portai impunément des Brochures dans mes bottes : il eſt vrai que quand le foin enchériſſoit, j'étois obligé de vendre mes Livres plus chers.

J'aurois continué long-tems ce commerce, ſans un malheur qui m'arriva.

Je débitois depuis quelque tems des Diſſertations ſur les bêtes à cornes, mais on m'en envoya un balot d'exemplaires, dans le corps deſquels on avoit malignement inſeré pluſieurs avantures, qui n'étoient méchantes que parce qu'elles étoient vraies ; elles avoient toujours

le Titre de Dissertations.

Dissertation sur Monsieur ....
Procureur en la Cour. Par ses Clercs & Consors.

Dissertation sur Monsieur .....
Conseiller aux Consuls. Par un Conseiller de Cour Souveraine.

Dissertation sur Monsieur .....
Docteur en Médecine. Par ceux qui ne sont pas ses Malades.

Dissertation sur Jean Gilles-Claude Venez-y-voir, Expéditionnaire, qui a pris le nom de sa femme, parce qu'elle est de famille d'Epée & qu'elle s'en ressent elle-même, ayant plus de disposition que ses trois freres à être Chevau-leger.

Le débit de ces Exemplaires me perdit, je fus accusé, pris & renfermé; depuis ce tems on ne voit plus de Dissertations, mais on voit toujours des bêtes à cornes.

# HISTOIRE
## DE CATHERINE CUISSON
### Qui colportoit.

MA mere avoit été couturiére, mais par pareſſe elle avoit ſi bien oublié ſon métier, qu'elle ne fut même jamais tentée de m'apprendre ce qu'elle en ſavoit encore. Elle avoit épouſé mon pere pour avoir un mari. On connoît l'incommodité de cette eſpéce d'hommes ; cependant elle a ſes avantages, & bien des femmes n'en prennent que pour empêcher de parler. Quel que fût le motif de ma mere en épouſant mon pere, il avoit été Facteur de la Poſte, mais trop ſujet au vin, il avoit perdu ſon Emploi, & s'étoit vû réduit à faire uſage de la grande connoiſſance qu'il avoit des

ruës de Paris, pour faire les commiſſions du tiers & du quart. Il eſt vrai qu'il y avoit ſouvent une grande différence de ſon exactitude du matin à celle du ſoir. Malgré tout ce qu'on en a pû dire dans le quartier, ( car la langue des voiſins eſt une terrible choſe, ) indépendamment des autres apparences, j'étois très-aſſurément la fille de mon pere, non par mon goût pour le vin, car je n'ai jamais été ſenſible au plaiſir de boire, mais ſi je n'y avois fait attention de bonne heure, j'avois une grande diſpoſition à traîner la ſavate & à courir les ruës comme tant d'autres. Les pauvres ont ordinairement beaucoup d'enfans, réduits à ce qui ne leur coûte rien, ils en font uſage : ſur ce principe, notre famille auroit dû être fort nombreuſe, cependant je n'ai eu qu'une petite ſœur ; ſans nos malheurs, j'aurois pû répondre qu'elle m'auroit imité & qu'elle auroit pro-

ſité de mon exemple. Mais pour revenir à mòi, les exemples de ma famille me dégoûterent de la fainéantiſe & m'apprirent qu'il n'eſt point aiſé de paſſer tout le jour ſans avoir rien à faire : d'ailleurs je ſentis de très-bonne heure en moi une envie déme ſurée d'être parée & d'être trouvée jolie ; c'eſt à cette envie ſeule qne je dois l'éducation que je me ſuis donnée, c'eſt elle auſſi qui me met en état d'écrire aujourd'hui mon Hiſtoire & mes Malheurs. Si le Titre des Malheurs n'eſt pas nouveau, du moins il eſt heureux ; j'ai même été au moment de le donner à cet Ouvrage, mais j'ai changé d'avis, on verra dans la ſuite que ce n'eſt pas la ſeule fois.

Animée du deſir de plaire, que j'ai porté, je l'avoüe, dans toutes les actions de ma vie, pour n'être point grondée, & ſur-tout pour n'être point auſſi laide qu'on m'avoit dit que je l'étois en pleurant,

j'appris d'une façon ſinguliére tout ce qu'on peut apprendre à l'Ecole, j'y occupois toujours la premiére place ainſi qu'au Catéchiſme. Une Dame de notre Paroiſſe & de nos voiſines m'avoit trouvée jolie, & fourniſſoit aux petites dépenſes que pouvoit coûter mon éducation. Je n'avois pas quinze ans quand cette bonne Ame mourut au moment qu'elle alloit me mettre en apprentiſſage, je n'ai jamais ſçû trop dequoi; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on pouvoit tout me montrer, car j'étois encore plus curieuſe qu'ignorante.

Quelques jours après ſa mort, j'allai faire mes complimens à ſon fils; il étoit revenu de l'Armée, où il étoit Gendarme, pour recueillir une Succeſſion qui ne répondit point à ſes eſpérances: je l'avois connu autrefois, mais depuis long-tems ſa mere m'avoit défendu de lui parler. Si je le trouvai

plus grand, il me trouva plus jolie, & me dit qu'il n'ignoroit pas les intentions favorables que sa mere avoit eu pour moi : il ajouta qu'il vouloit les suivre en me montrant un métier qui n'étoit pas difficile. En effet, il me le montra & me donna les premiéres leçons en me faisant lire devant lui & en m'apprenant tout ce qui fait aujourd'hui le sel & l'agrément des Brochures. Si j'avois eu de l'ardeur pour l'Ecole & pour le Catéchisme, on peut juger de celle que je sentis pour mes nouvelles études. Mon Maître, mon Gendarme, mon bon Ami, ne s'en tint pas là ; pour me mettre en état d'aider mes parens & de m'entretenir dans une espéce de propreté, il me présenta & répondit de moi à quelques-uns des Libraires qui savent se passer de privileges. Dès-lors ils me confiérent leurs marchandises avec plaisir pour les porter à toutes les prati-

ques, que je ne fus pas long-tems ſans me procurer. Ce ne fut pas la ſeule obligation que j'eus à cet honnête homme, il ne négligea aucun des détails qui pourroient ſervir à mon inſtruction ; il m'apprit par où & comment on prenoit les hommes : ainſi une pinte de vin payée à un Suiſſe, une bouteille offerte à propos au premier Laquai de Monſieur ou de Madame, j'étois aſſurée de ne trouver jamais la porte fermée & d'entrer dans les appartemens, quand on croyoit qu'il y faiſoit bon pour moi ; car les Domeſtiques ont ſur cela un inſtinct merveilleux. Tantôt j'étois introduite pour interrompre le languiſſant tête-à-tête du mari & de la femme : Que j'étois bien reçûë ! Combien regardoit-on mes Livres ! Combien craignoit-on mon départ! Combien étoit-on de tems à conclure le marché d'un Livre ! On m'annonçoit une autre fois pour

autoriser le tête-à-tête de Madame avec son Amant, au moment que le mari alloit arriver. On étoit alors si content de me voir en tiers, on me savoit tant de gré dans ce moment, que par un sentiment de reconnoissance intérieur, l'Amant & la Maîtresse ne me renvoyoient point sans m'acheter, & le marché étoit toujours accompagné de ces marques d'amitié que la reconnoissance de l'Amour exprime avec des mots si doucement choisis & exprimés. Assez jolie d'ailleurs avec le babil que j'avois acquis, mon visage me faisoit bien recevoir du Maître de la maison, des Enfans, & même du Précepteur, quand il n'y avoit point d'Etrangers. Ainsi de quelque façon que ce fût, même dans les premiers commencemens de ma Profession, j'avois le débit de ma marchandise. Cependant ma mere me suivoit encore, & vouloit me conduire dans les

maiſons ; je m'apperçus bien-tôt que cela me contraignoit & dérangeoit bien des choſes : j'avois plus d'eſprit qu'elle, auſſi je me déterminai à lui dire un jour avec beaucoup de politeſſe : Ma mere, vous n'y entendez rien, c'eſt pour avoir de l'argent que vous venez avec moi, c'eſt pour me tout prendre ; croyez-moi, ce n'eſt pas votre affaire, laiſſez moi faire, &, ſur ma parole, quand j'irai ſeule, je vous rapporterai beaucoup davantage, quand même j'en garderois, comme de raiſon, la moitié pour moi. Ma mere voulut en eſſayer & s'en trouva bien : en effet, ſans tout ce que je donnois à ſon inſçû à ma petite ſœur & à mon pere, & ſans compter tout ce que je mettois ſur moi, il n'y avoit point de jour que je ne rapportaſſe à la maiſon des cent ſols & des ſix francs.

Il ne m'eſt jamais trop arrivé d'avantures intéreſſantes, mais bien

d'intéreſſées, & j'aurois fort voulu que la liberté regnât moins dans Paris, mais les femmes y ſont trop libres pour avoir beſoin d'employer aucun ſtratagême pour donner & recevoir des lettres : cette partie de ma Profeſſion, que jaurois pû faire valoir ſans rien déranger de mon débit, ne m'a donc jamais été d'aucune utilité. Le ſeul embarras où je me ſois trouvé eſt celui-ci : J'étois chez le Comte L*** un matin, car j'avois remarqué que les lectures du matin étoient les plus favorables ; le Comte avoit renvoyé ſes gens, &, malgré le nombre des viſites que je lui rendois depuis quelques jours, j'ignorois que ſa femme fût jalouſe ou qu'elle feignît de l'être. J'étois donc chez lui fort tranquillement & fort à mon aiſe ; l'oreille extrêmement fine, que Dieu m'a donné, me ſervit utilement, j'entendis marcher quelqu'un ; je m'apperçus alors que j'é-

*Catherine Cuisson.*

tois un peu trop comme la Maîtresse de la maison ; je me levai promptement & je courus au paquet demes Livres : Madame entra dans le moment que je disois avec une présence d'esprit admirable : Oüi, Monsieur, il m'est aisé de vous prouver que ce Roman n'est pas fini, & que cet incident suspend absolument toute l'action. La Comtesse se contenta de me regarder fort noir, mais moins encore que son mari : notre scène muëtte me prouva qu'elle n'aimoit point la lecture, & moins encore les études de son mari ; persuadée d'ailleurs que je joüois à mon tour le rôle que la femme venoit de joüer, c'est-à-dire que j'étois de trop, & de plus, certaine de ne pouvoir conclure le marché que j'avois commencé, je ployai bagage & je sortis.

Quelques jours après, curieuse de savoir le dénoüement de l'avan-

turé, je revins dans la maiſon, & le Portier me dit en confidence qu'il avoit ordre de ne me laiſſer jamais entrer; je n'en ai jamais ſçû davantage & j'ai perdu ces gens-là de vûë. Hélas! on fait bien d'autres pertes.

J'avois remarqué que les Ouvrages des gens du monde, quoique peu correẞts & aſſez mal écrits, avoient un certain tour négligé qui les faiſoit paſſer malgré la critique amère des Auteurs de profeſſion, qui ont tous la petiteſſe de croire qu'une idée qu'ils n'auroient point euë eſt un bien qu'on leur enlève; & quoique la fureur de ces Meſſieurs ſoit de paſſer pour gens du monde, un de ceux-ci quand il écrit, leur paroît toujours un intrus. M'embarraſſant peu de leurs idées bonnes ou mauvaiſes, j'engageai pluſieurs jeunes-gens à travailler & à me donner leurs Manuſcrits; j'en ai fait imprimer dans les tems heureux

reux de notre profpérité, & j'ai eu lieu de me loüer, finon de leurs fuccès, du moins de mon débit. Je dois peut-être me reprocher d'avoir fait penfer ces jeunes-gens à devenir Auteurs, mais les petits comme les grands ne font occupés dans le monde que de leur intérêt préfent; d'ailleurs tout bon Colporteur, comme tout bon Marchand, ne doit-il pas facrifier fon pere pour un médiocre intérêt? Auffi j'ai fouvent attribué de fort mauvais Ouvrages à de fort honnêtes gens qui n'avoient jamais penfé à les faire, pour en déterminer l'acquifition. Cependant, il le faut avoüer, j'ai dû le fin de mon métier à un Abbé dont le portrait & le caractère peuvent trouver ici leur place.

L'Abbé du Q... étoit un homme entre deux âges, mais plus frivole que la plus jeune Coquette, il étoit Abbé fimplement pour l'Habit &

les commodités qu'il en retiroit ; cet ajuſtement lui évitoit les inſultes, ou du moins le danger de les relever, & lui donnoit l'entrée de pluſieurs bonnes maiſons que ſa naiſſance lui auroit fermées, car il étoit fils d'un Marchand de la rue Saint ..... qui lui avoit laiſſé beaucoup de bien. Jeune, il avoit voulu faire le brave & le fendant ſur le pavé de Paris, car la valeur, ou plutôt ſes airs, ſont la folie des jeunes François. Mais ce métier ne lui avoit pas réüſſi, & il l'avoit fait avec ſi peu de ſuccès, qu'il fut obligé de changer de nom, d'habit & de quartier ; il profita pleinement de l'avantage des grandes villes ; en fort peu de jours il devint un homme nouveau, & ce qu'il entendit dire de lui-même, ſans qu'on pût ſoupçonner qu'il y prît intérêt, ſervit à le confirmer dans ſon nouvel état & l'engagea à reſſerrer les bornes de ſa Société. Il

vivoit dans la molleſſe, ne ſe refuſant aucune commodité, n'allant que rarement en caroſſe, il en eût été fatigué, la chaiſe à porteur convenoit ſeule à l'arrangement de ſa perruque ainſi qu'à la conſervation de ſa perſonne. Il s'éloignoit peu de chez lui, car il ne voyoit que quelques femmes opulentes qui avoient de très - bons cuiſiniers & qui l'accabloient de complaiſance ; les Amans, les Maris, les Femmes même le comptoient pour rien, quelque part qu'il eût dans leur intimité. Il n'étoit point jaloux, la jalouſie l'auroit fatigué, mais la conſidération que l'on avoit pour ſes déciſions ne ſe peut exprimer, il étoit l'*Eſprit* de ces Dames. C'eſt le nom que l'on peut en effet donner à ceux qu'on laiſſe décider par pareſſe ou par ſtérilité. On me donna ſa pratique comme une des meilleures de Paris, & quoiqu'il n'achetât jamais de mes Livres, je

remercie tous les jours celui qui me l'a procurée, quoiqu'en vérité je ne ſçache plus ſon nom, mais il faut être reconnoiſſante. Voici l'explication de cet endroit de mon Hiſtoire, qui me paroît néceſſaire.

D'abord qu'un de nos Livres paroiſſoit, je le portois chez lui; il eſt d'une extrême importance à Paris d'avoir les Brochures le premier, j'avois cette attention pour lui, non ſeulement pour entretenir ſes bonnes graces, mais pour mon utilité. Il liſoit le Livre avec une extrême diligence & donnoit des noms à tous les portraits, vrais ou faux, il ne lui importoit. La juſteſſe & la vérité ne m'étoient pas plus néceſſaires, il me ſuffiſoit de les retenir, & c'eſt à quoi la mémoire que j'avois exercée de bonne heure au Catéchiſme, me fut d'un merveilleux ſecours. L'Abbé du Q... connoiſſoit tout le monde, mais il n'en ſavoit que le mal,

il étoit méchant comme tous ceux qui ont des vices, ou qui ſont notés, ils craignent la vertu, ne pouvant la détruire, ils la nient autant qu'il leur eſt poſſible. Le moyen que je lui préſentois en étoit un dont il profitoit pour ſatisfaire ſa bile d'une façon qui ne le pouvoit commettre ; auſſi avoit-il grand ſoin de me marquer les meilleurs endroits, il m'inſtruiſoit des beautés ou des défauts du ſtyle, & ſurtout baptiſoit les Anonymes ; c'eſt ainſi que je me trouvai, comme les Dames chez leſquelles il régentoit, chargée de ſon jugement. Il faut convenir, & je m'en rapporte aux deux tiers de Paris, qu'il eſt aſſez doux de ne ſe point donner la peine de lire, ou, ſi on lit, d'éviter celle de réfléchir, & de trouver un jugement tout fait qui ſoutienne la converſation du jour, donne une bonne opinion de ſon eſprit à ceux qui en ont, &, ce qui eſt plus véri-

table, en impoſe aux Sots, dont le nombre eſt fort étendu. Auſſi l'Abbé du Q... qui n'eſtimoit point les hommes, me diſoit qu'ils étoient mépriſables, & que les Ouvrages du genre frivole & amuſant étoient abſolument ſoumis à la mode & aux circonſtances, & qu'enfin tel étoit tombé pour avoir paru le Lundi, tandis qu'il auroit réüſſi, ſi on l'avoit mis au jour le Mercredi; j'en ai eu la preuve plus d'une fois, en faiſant mettre par ſes conſeils, un Titre nouveau, quelques mois après, à quelques-uns de ceux qui n'avoient pas réüſſi. J'ai encore remarqué par les réfléxions de mon Abbé, que la haine ou l'amitié que l'on a pour le nom de l'Auteur, & ſur-tout la conſidération que le Public a pour lui, décide ſouverainement; car dans Paris il n'y a qu'un *Faiſeur* en chaque genre, tous les autres, quels qu'ils ſoient, ont l'excluſion; mais

la Providence y met ordre, il faut que tout le monde vive, & le plus long règne n'eſt pas d'une durée fort étenduë.

Enfin, la perſécution eſt arrivée, l'ingratitude a triomphé, ceux que nous avons ſoutenu au milieu des périls nous ont affligé ; Biceſtre, la Baſtille, l'Hôpital & l'Exil, ont été la récompenſe de nos peines & de nos ſoins ; pour moi, voici le tableau de mes miſéres & des malheurs de ma famille. J'avois ſoin de ma petite Sœur & je l'envoyois à l'Ecole, dans l'eſpérance, comme je l'ai dit, de lui apprendre mon métier & de lui donner inceſſamment mes plus mauvaiſes pratiques; je ne ſuis plus en état de la ſoutenir & je crains bien que ce ne ſoit une fille perduë. Ma mere eſt obligée de travailler ; mon pauvre pere gémit de ſang froid de ne plus rien recevoir de moi ; moi-même je ſuis obligée de n'avoir plus d'eſprit, ou

du moins de ne ſavoir à quoi l'employer ; je ne ſçai point demeurer ſans rien faire, ni ſortir ſans avoir d'objet ; ainſi je ſerai peut-être réduite à faire un bon mariage avec un homme riche à la vérité : mais tout mariage eſt *bas* & *crapuleux* ; & quel mariage peut valoir la vie delicieuſe que je menois & me conſoler de ce que j'ai perdu.

La Reine de Congo.

# LA
# REINE DE CONGO,
## *TRAGEDIE,*

*DONNÉE, autant qu'il a été possible, par Extrait, avec l'Histoire de l'Auteur par rapport à la Piéce.*

J'AVOIS fait quelques Piéces de Vers, (c'est l'Auteur qui parle) & ces Piéces m'avoient attiré les éloges de tous ceux à qui j'en avois fait la lecture ; flatté de les avoir reçus, je voulus les mériter davantage, & le Théatre me paroissant une carriére digne de mes talens, je résolus de m'y présenter. Pour cet effet, je travaillai avec ardeur pour remplir mon Porte-feüille de plusieurs morceaux sur la Haine, l'Amitié, la Vengeance, la Gloire,

l'Ambition & la Colére ; je les joignis à quelques deſcriptions de tempêtes & d'orages de terre & de mer, & à tous les Madrigaux que j'avois faits dès ma plus grande jeuneſſe : alors je me trouvai comme les Compoſiteurs de Muſique qui font des Gigues, des Loures, des Rigaudons, des Paſſacailles & des Ouvertures, pour leur ſervir quand l'occaſion ſe préſentera, ſans avoir encore la moindre idée des paroles de leur Opera. Dans cet état d'opulence, je cherchai mon Sujet; le genre de la Comédie ſe trouvant aujourd'hui confondu avec celui de la Tragédie, je balançai quelque tems avant de ſavoir quelle Muſe, de Thalie ou de Melpomène, j'ornerois de mes Richeſſes. Enfin, la Reine de Congo ſe préſenta à mon eſprit avec les couleurs les plus convenables au tragique ; ce nom, connu de tout le monde, n'étoit pas aſſez établi dans l'Hiſtoire pour

contraindre ſur la façon de le traiter : ainſi après avoir imaginé un Tiran qui dit des impiétés, un Prince amoureux & aimé, un autre qui ne l'étoit point ; une Princeſſe indéciſe hors ſur l'amour, une Reine marâtre & encline à l'inceſte, un Miniſtre traître, une reconnoiſſance, un ſonge & un oracle, je me mis à faire des Scénes qui devoient néceſſairement entrer dans mon Ouvrage ; enſuite je fis un plan, &, mes matiéres ainſi diſpoſées, je diſtribuai ces mêmes Scénes : je fis les Vers de Liaiſon, & je réveillai les endroits qui me parurent les moins brillans par des tableaux, des maximes, & des Lieux communs tournés en neuf ; en un mot, je me vis bien-tôt en état de lire de ſuite à mes amis & à mes connoiſſances, ce que je n'avois lû juſques-là que par lambeaux ; car un Auteur doit toujours lire ſes Ouvrages ou les réciter de mé-

moire, ſon amour propre en eſt merveilleuſement entretenu.

La premiere lecture de ma Piéce entiére ſe fit chez une de mes voiſines, elle étoit femme d'un Procureur très employé; on ne peut lui refuſer beaucoup d'eſprit & de goût, car elle accompagne très-bien du clavecin, & reçoit parfaitement ſon monde : elle invita deux de ſes amies ou complaiſantes, & un Habitué de la Paroiſſe tout à-fait galant homme; un Chanoine de Saint Innocent ne s'y trouva pas, mais un Chevalier de Saint Louis, jambe de bois, qui faiſoit ordinairement la partie de ces Dames, fut exact au rendez-vous, & me promit avant de commencer beaucoup d'éclairciſſemens ſur la guerre. Un Auteur n'aime point trop à être chicané, ainſi nous choiſimes le tems d'une abſence du Procureur. Le Maître Clerc m'attendoit ſur la porte, quand j'arrivai, & me pria

d'obtenir la permiſſion d'aſſiſter à ma lecture. On voit par-là que cette Dame vivoit ſur un autre ton que ſes égales, puiſque celui-ci jeune, & bienfait d'ailleurs, avoit ſi peu de crédit. Je commençai, les Dames me loüérent à chaque Vers, l'Habitué trouva pluſieurs choſes contre les commandemens; je le raſſurai ſur la conſcience de la Famille Royale de Congo, & je le fis convenir qu'il n'étoit pas poſſible de prévariquer contre ce qu'on ne connoiſſoit pas. Le Militaire me chicana ſur un récit de Bataille & me rapporta pluſieurs exemples contraires, tirés de celles où il s'étoit trouvé ſous les ordres du Maréchal de Villars : j'alléguai inutilement la différence des armes, des climats & des Nations, & ſi la Compagnie n'avoit pris mon parti, j'aurois été obligé de finir ma lecture dès la troiſiéme Scéne. Enfin, la galanterie obligea M. le Chevalier de me donner au-

dience, mais le Clerc fut plus tenace; il alloit ſouvent à la Comédie, & la moindre reſſemblance, il ne me la paſſoit point ſans me la reprocher; il ſembloit qu'il fût à l'affut de tous mes Vers; il tiroit même avec plus d'acharnement ſur le ſecond Vers, & diſoit toujours qu'il l'avoit vû quelque part, malgré des objeɛtions auſquelles je n'étois pas accoutumé & que je ſouffris très-impatiemment. L'Aſſemblée ſe réünit à la fin pour me donner des éloges qui me perſuadérent ſans peine la magnificence de mon Sujet & la bonté de ma Piéce.

Depuis ce tems je fus plus conſidéré de ces mêmes perſonnes; chaque Membre de cette Société fut touché de la préférence que je lui avois donné, & me jugea plus d'eſprit, par la raiſon qu'il croyoit en avoir davantage. Mon Ouvrage ayant acquis une certaine propriété

à leur égard, il ſeroit aiſé d'analyſer ces détails & ces motifs de l'amour propre, nous en avons tant d'exemples : enfin, ſoit par la façon dont les Dames ſur-tout diſoient tout haut avec un air de miſtére : Connoiſſez-vous la Reine de Congo, ah que cela eſt beau ! L'Auteur me l'eſt venu lire, je lui aï donné des conſeils ; quand vous voudrez, je vous la ferai entendre, j'en diſpoſe, & toutes les pauvretés toujours répétées en cas pareil : enfin, ſoit par le bien que j'en diſois moi-même à propos de tout, ma Piéce fit du bruit ; je la lus chez un Notaire qui m'aſſura qu'elle étoit *au parfait, au plus beau*, & qui voulut paſſer acte d'une garantie de ſuccès. Bien-tôt je fus prié à ſouper chez des Sous-Fermiers, pour lors j'entrai dans un plus beau monde, & je commençai à recueillir les fruits & les avantages de l'eſprit ; il y eut même une lecture

engagée chez un Fermier Général, mais par des incidens qui ſurvinrent, elle n'eut point de lieu. Enfin accablé d'éloges qui ne me ſuffiſoient point encore, & tout le monde me conſeillant de ne point priver ma Nation d'un de ſes plus beaux ornemens, je me déterminai à demander une lecture aux Comédiens, pour prendre datte & avoir des entrées qui produiſent encore plus d'honneur que d'utilité, en attendant le jour auquel je me promettois les plus grands triomphes. . . . . .

*Le Colporteur, pour rendre ſon récit plus piquant, introduit en cet endroit une Traduction Angloiſe qui conduit un Auteur auquel il a trouvé du rapport, juſqu'à la fin de la première Repréſentation.*

Déterminé à paroître en Public, un de mes amis m'annonça à la Troupe & prit jour avec elle pour admirer l'effort de mon génie ; il m'avoit

m'avoit donné rendez-vous à un Caffé voiſin, je m'y trouvai, & ſelon les obligations que je lui avois, je lui payai une demi-bouteille de ſuperfin ; il me recommanda en la buvant, de ne me point déconcerter & de lire avec hardieſſe : il avoit raiſon, une lecture inſolente eſt preſque toujours ſûre.

Nous arrivâmes devant ce magnifique Aréopage, & il m'abandonna à la porte de leur Hôtel ; les figures dont il étoit composé me ſurprirent, je n'apperçus que des Buches de différentes formes & de différens âges ; il y en avoit de belles, de droites & de bien faites ; d'autres étoient abſolument rabougries, quelques-unes étoient liſſes, d'autres avoient l'écorce rude & gerſée ; mais l'écorce ne vouloit rien dire & le cœur en général en étoit pouri ; pluſieurs dans le nombre avoient été ſi long-tems flottés qu'elles s'allumoient à la moindre

étincelle, ſans jamais laiſſer le plus petit charbon. J'eus peine à retenir mon ſérieux quand toutes ces Buches me firent la révérence avec dignité, & me dirent de m'aſſeoir, en ajoutant qu'elles étoient prêtes à m'écouter ; toute aſſemblée eſt impoſante, je me retins, & je pris bien-tôt un air convenable ; je lûs avec la vanité que m'inſpiroit mon Ouvrage, on me fit quelques objections, & je ſortis ſelon l'uſage pour laiſſer la liberté d'aller aux voix. J'eus la curioſité d'écouter la converſation, elle fut vive, mon amour propre en fut bleſſé ; toutes les Buches convinrent que ma Piéce ne valloit rien, mais par les reproches qu'elles ſe firent, je compris que l'une vouloit la recevoir, pour avoir le Rôle pendant la maladie d'une premiere Buche, l'autre pour faire de la peine à une de ſes amies ; enfin d'autres motifs dont je ne pûs démêler les raiſons, fi-

rent accepter ma Piéce & les engagérent à ſigner leur conſentement ſur le grand Livre. Je rentrai ſelon l'uſage pour recevoir mon arrêt, je remerciai & j'en agis comme ſi j'euſſe été ſatisfait, mais j'étois intérieurement piqué contre mes Juges; dès-lors j'en appellai en moi-même à la grande aſſemblée des Cruches. Cependant pour ne manquer à rien & ménager des Buches qui m'étoient ſi néceſſaires, après avoir fait quelques corrections qu'on m'avoit demandées, j'allai faire mes viſites, en préſentant mes Rôles, & je me confirmai par l'exemple dans la néceſſité de feindre, car avec un art que je n'aurois jamais demêle, ſi je n'avois écouté à la porte, elle me dirent tout le contraire de ce que j'avois entendu & d'un ton d'aſſurance qui me faiſoit preſque illuſion.

Quelques tems après les répé-

titions commencérent, & l'envie d'être joué jointe à la dépendance où je me trouvois, me fit essuyer des Buches un nombre infini de plaisanteries qui me parurent fort améres, & cependant je vis clairement que j'étois bien éloigné de les entendre toutes.

Quand je fus en état d'être joué, on envoya ma Piéce chez le Juge de paix, pour sçavoir s'il convenoit au Parlement & à la Nation de leur en donner la représentation; mais le Magistrat & ses Suppots voulurent en faire leur usage ordinaire, c'est-à-dire, s'en servir pour faire leur cour, divertir leurs amis, amuser leurs Maîtresses, & faire tort ( chemin faisant ) à un Auteur, en ôtant la nouveauté à son Ouvrage & en avertissant des ridicules qu'on y peut trouver. Apparamment qu'ils trouvérent la mienne convenable à leurs desseins, car ils la gardérent au moins quin-

ze jours plus qu'ils ne le devoient, & le tout ſous de vains prêtextes qui n'avoient que la pareſſe ou l'abus de leur autorité pour excuſe.

Enfin la Piéce fut approuvée & renduë : Quand le jour de la repréſentation fut arrêté je me trouvai dans un embarras que je n'avois pas prévû, il regardoit la conduite qu'il falloit tenir par rapport à l'Affiche ; quelques amis ou plûtôt quelques-uns de ces preneurs d'intérêts, qui donnent des conſeils pour parler, & qui pour ſe donner un air de plus s'approchent des Auteurs lorſqu'ils vont paroître, me conſeillérent de ne point faire afficher ma Piéce, pour éviter, diſoient-ils, la foule, & l'humeur que la chaleur & l'incommodité peuvent donner ſur le meilleur Ouvrage ; mais les Buches s'y oppoſérent, ne voulant pas perdre le jour le plus aſſuré pour la récompenſe de leurs peines & de leurs mémoi-

res, jour dont mon tître ſeul répondoit, ſous-entendant même aſſez groſſiérement qu'il étoit meilleur que le reſte de l'Ouvrage : Cette raiſon toute humiliante qu'elle fut pour moi exigea ma condeſcendance, & j'eus le lendemain le ſouverain plaiſir de voir * *La Reine de Congo* : en caractéres rouges au coin de toutes les Ruës. Jamais Potentat ne fut accompagné d'un cortége auſſi brillant que celui d'un ſi grand nombre de tîtres que je découvrois à chaque inſtant, mon imagination les animoit ; fier de mon eſprit, je croyois que tout le monde étoit inſtruit & me portoit envie ou bien admiration : l'une ou l'autre flattent également un Auteur.

On fit les diſpoſitions, les Troupes commandées furent placées ; on avoit armé deux cent Cruches

* Apparamment qu'on affiche en Angleterre, comme nous faiſons en France.

en ma faveur & aux dépens de ma retribution, un nombre au moins pareil à cauſe de la circonſtance des tems, fut envoyé par le ſecond Theâtre, pour détruire mes eſpérances ; la Salle ſe trouva exactement remplie, on commença & je m'abandonnai au hazard qui ſous le nom de jugement, eſt le Dieu dominant de l'aſſemblée des Cruches ; une mouche, un rien la détermine & la fait varier du blanc au noir, de l'applaudiſſement à la critique ; du mépris à l'admiration. Les Cruches mes ennemies ne furent pas long-tems ſans faire connoître leurs diſpoſitions & voulurent troubler les Buches qui parurent les premiéres ; les Cruches mes amies s'oppoſérent à leurs deſſeins : les unes & les autres renfermérent une ſi grande variété de liqueurs qu'on ne ſçait comment ſe gouverner avec elles ; aucune régles pour les juger d'avance, rien

d'aſſuré pour leur faire entendre le droit & la raiſon ; les Coquemarts mêmes les plus ſolides de cette ſociété momentanée ſe trouvent ſouvent entraînés malgré leur réſiſtance.

J'éprouvai tous les événemens & les révolutions poſſibles dans cette tumultueuſe aſſemblée ; enfin après deux heures d'une ſouffrance impoſſible à décrire, déchiré par des huées, des mouchoirs, des rires, & peu raſſuré par des applaudiſſement à mon gré toujours trop foibles, ne ſçachant ſi j'avois réuſſi, je l'emportai à l'annonce qui me fut favorable : on voit qu'il n'y a guére eu d'affaire plus diſputée.

*Ici le Colporteur quitte ce me ſemble la Traduction Angloiſe & reprend l'Auteur François.*

Je deſcendis de la Loge grillée où j'avois tant ſouffert ; le repos m'étoit néceſſaire après une fatigue auſſi cruelle, je comptois m'y livrer,

point du tout, on me fit entrer dans les foyers pour recevoir les complimens ; cette cérémonie n'étoit ni fâcheuse ni fatiguante, j'en jouissois quand on me força de monter dans la même chambre où j'avois fait ma lecture, pour faire les changemens nécessaires, disoit-on, pour obtenir un succès éclatant ; j'alléguai vainement le tumulte & le bruit qui m'empêchoient de juger des retranchemens & des coupures qu'il étoit convenable de faire ; mais chaque Acteur & surtout les Actrices intéressées à la Piéce, jugeant des choses par leur intérêt particulier & par l'avantage ou le désavantage pesonnel sans attendre mon sentiment, que d'ailleurs je n'étois point trop en état de donner, se mit à trancher, à couper, à rogner & à découdre tout ce qu'il avoit mal joué ou point entendu ; la plus foible liaison paroissoit suffisante dans l'impatience

où l'on étoit de ſe ſatisfaire & de ſe ſéparer.

En cet état comme un ſquelette auquel rien ne tenoit, je fus repréſenté une ſeconde fois ; non-ſeulement je repris, mais mon ſuccès parût aſſuré, & malgré mes diſgraces j'aurois ſans doute été aux nües à la troiſiéme repréſentation : Cependant les ennemis que ma Piéce s'étoit attirée par ſon mérite, s'aviſérent de répandre un nombre infini d'applications ; on les pouſſa juſqu'à dire que la Reine de Congo reſſembloit au grand Lama : le coup fut mortel & la Religion étant intéreſſée, je fus deffendu ſans appel.

Après cette hiſtoire de l'Auteur, on comprend aiſément que tous les Colporteurs ne négligérent rien pour avoir une Piéce ornée de toutes les circonſtances qui rendent un Ouvrage curieux ; elle fut donc volée & imprimée, mais dans les

tems de notre grande persécution, au moment que l'édition de deux mille étoit dans une charette pour être mise en dépôt dans la maison d'un Prince, elle fut saisie & enlevée sans qu'il échapât un seul exemplaire à la fureur du Magistrat & des ennemis de notre corps. Pour diminuer le profit de nos adversaires, on a rappellé ici de mémoire les traits les plus frappans, en attendant la Piéce que l'on promet avec des impiétés qui n'étoient point dans l'Edition saisie ; l'historique d'un morceau qui nous auroit procuré le plus grand débit & le récit d'une perte aussi considérable, qui rappelle au Lecteur les idées de celles qu'il fait tous les jours, sont capables de les toucher & doivent l'engager à solliciter pour nous & à crier contre la persécution. Voici les morceaux que nous avons pû sauver.

## *SCENE DE POLITIQUE.*

## LE PRINCE SYRICOSTA,

### SALKIS CONFIDENT.

SALKIS.

ENfin dans votre cœur vous étouffez la
haine,
Vous avez embrassé l'Amant de votre Reine.

SYRICOSTA.

Cesse d'être ébloui par des dehors trompeurs;
Connois de mes desseins les sombres profondeurs,
Dans un cœur politique apprends ce qui se
passe;
Ses caresses souvent ménagent la disgrace;
Pour conduire un mortel dans un piége assuré
Il prend de l'amitié le langage sacré;
Souple quand il le faut son orgueuil s'humilie,
Aux plus honteux détours il se préte, il se
plie,
Il rampe sans rougir devant son ennemi,

Il devient ſon flateur & jamais ſon ami :
Un cœur ambitieux diſſimule, s'abaiſſe,
Il encenſe le vice, applaudit la baſſeſſe,
Et quand d'un voile affreux il s'eſt enveloppé
Il écraſe ſoudain celui qu'il a trompé.

SALKIS.

Notre Reine, Seigneur, vous donne un autre exemple,
Son cœur ſenſible & grand que l'Univers contemple,
D'une haute fortune entoure ſes faveurs,
Ses careſſes toujours amenent les honneurs ;
De ſon conſeil privé les membres reſpectables
N'éprouvent de ſa part des bontés remarquables
Qu'autant qu'elle eut pour eux de plus grandes bontés,
On voit par ſes bienfaits leurs ſervices dictés.

SYRICOSTA.

A de plus grands projets l'ambition me porte,
J'ai la ſanté bien foible & j'ai l'ame bien forte ;
Jamais l'amour pour moi n'alluma ſon flambeau,
Je néglige la Reine, & n'en veux qu'à Congo.

SALKIS.

Eh quoi vous voudriez uſurper la Couronne ?

SYRICOSTA.

A cet illuſtre eſpoir mon ame s'abandonne ;
La Reine a des attraits, j'admire ſes beaux yeux,
Mais monter ſur ſon Trône eſt tout ce que je veux :
Allons à ſon lever, j'affecterai le zéle
D'un Courtiſan docile & d'un Sujet fidele.

## *SCENE.*

## LA REINE DE CONGO

SEULE.

JE n'en puis donc douter le Prince eſt infidele,
Je viens d'en découvrir une preuve nouvelle ;
Je l'avois exilé ſur de ſimples ſoupçons,
Enfin après ſix mois nous nous réuniſſons ;
Je croyois que ce tems de repos & d'abſence
Donneroit plus d'éclat à ſa reconnoiſſance,

Mais loin de ſe livrer à des tranſports ſi
doux,
J'ai cru rèvoir en lui le feu Roi mon Epoux.
Sans doute pour un autre il a de la tendreſſe,
Son infidélité paroît dans ſa foibleſſe;
A la fleur de ſes ans, maigre, flétri, vouté,
Et même reſpirant avec difficulté;
Dans ſes embraſſemens où la langueur éclate
On croit que l'on reçoit l'ame de Mitridate.
Le ſentiment ſuffit pour rompre vivement,
Il faut plus de mérite au racomodement.
Et voilà le ſujet dont mon ame eſt aigrie:
Le Prince n'eſt brillant que dans la brouillerie,
Mes infidélités ont pû le dégoûter;
Mais aulieu de les ſuivre il doit les reſpecter;
Il doit être conſtant quand je ſuis inconſtante,
La vertu d'une Reine eſt d'être bienfaiſante,
Toujours l'humanité doit être ſous ſes yeux:
Elle doit s'appliquer à faire des heureux:
Le Prince étoit inſtruit quand j'ai changé de
chaîne
Que j'étois infidele en qualité de Reine.
Oüi, je dois diſpenſer mes faveurs tour à
tour,
Ainſi que dans les Cieux on voit l'aſtre du
jour
Retirer loin de nous ſa lumiére féconde,

Pour aller la porter au ſein d'un autre monde.
C'eſt offenſer mes droits, mon rang, ma majeſté,
Que de ſe conſoler près d'une autre beauté :
C'eſt ainſi qu'on punit les femmes du vulgaire,
Mais on doit plus d'égards au ſacré caractére ;
Et bien loin d'eſſuyer l'ombre d'un ſeul dégoût
La grande qualité doit garantir de tout.

Voici un Vers de ſurpriſe & d'images qu'on n'a pas cru devoir oublier.

Que vois-je ! juſte Ciel, le croirai-je, ah Seigneur !

## *MANUSCRIT PERDU.*

J'Ignore ſi j'ai laiſſé tomber mon Manuſcrit dans la ruë, mais non, il étoit tout mon bien, & je l'aimois

mois & je le confidérois trop pour avoir été fi négligent ; il m'a donc été volé : ainfi tout le monde m'eft fufpect & je déclare que tout ce qui fe fera fous mon Titre, parût-il dans deux cens ans, m'appartient & ne peut appartenir à un autre fous quelque prétexte que ce puiffe être. Il a pour titre les Folies de France, il eft d'une affez belle écriture, petite, courante, affez au net, ne s'y trouvant que trois ouquatre ratures plus ou moins par page, fur du papier commun, point coupé, & contient avec le Titre & l'Avertiffement 277 pages, qui fuffifent aujourd'hui pour un Volume très-honnête, fans avoir befoin de recourir aux gros Caractéres & aux blancs.

Meffieurs les Colporteurs m'ont fait l'amitié de me donner une place pour inftruire le Public de mon infortune & jetter ainfi une efpéce de Monitoire ; Dieu veuille que ma démarche engage le voleur à

reſtitution ; on dit cependant que les reſtitutions ſont plus rares que les larcins parmi Meſſieurs les Auteurs : quoiqu'il arrive, ma reconnoiſſance eſt plus forte encore que le bienfait.

L'Avertiſſement que j'ai heureuſement retenu par cœur ſuffira pour faire connoître mon plan, mes motifs, l'importance de la perte & conſtater ma propriété.

## *AVERTISSEMENT.*

JE me crois obligé d'avertir le Public que cet Ouvrage ne reſſemble point & n'a aucune eſpéce de rapport avec la Folie, que l'on m'a dit avoir été fait par un certain Eraſme, que je déclare ne pas connoître ; on va juger ſi j'en impoſe.

Les Folies d'Eſpagne, dont j'ai toujours entendu parler comme d'un chef d'œuvre qui charme de-

puis ſi long-tems l'Europe, m'ont donné l'idée de mon Livre, & je l'ai ſaiſie avec avidité; jaloux de voir que ma Nation parût être ſurpaſſée en un point où elle excelle. A proprement parler, ce que je donne aujourd'hui n'eſt qu'un eſſai; indépendamment des Mémoires particuliers qu'on m'a fait eſpérer, la Nation travaille pour moi avec autant d'ardeur qu'un Auteur preſſé par le beſoin. Toutes les Hiſtoires & les Avantures qui compoſent ce Volume ſont rapportées avec les noms, ſurnoms & qualités des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, de quelque état & condition qu'elles puiſſent être; ce qui ne laiſſe aucune obſcurité dans l'Hiſtoire du ſiécle & doit ſatisfaire pleinement le Public & m'aſſurer en même tems la promptitude du débit. Adieu, cher Lecteur, ne prétez point vos exemplaires, engagez aucontraire vos amis à en acheter.

Après avoir auſſi-bien expoſé la nature du vol qui m'a été fait, l'Imprimeur & Meſſieurs les Colporteurs m'aſſurent que le détail de mes infortunes attendrira le Lecteur & l'engagera ſans doute à ne rien négliger pour me faire retrouver un effet ſi conſidérable & me rétablir dans la plus juſte des poſſeſſions.

## *VIE DE L'AUTEUR.*

J'Ai été porté ſi jeune aux Enfans trouvés que l'hiſtoire de ma famille & celle de mes parens ne ſera pas longue, cependant les ſentimens que j'ai toujours conſervé malgré la baſſeſſe de mon éducation, m'ont perſuadé que ma naiſſance étoit illuſtre, plus encore qu'un collier d'Ambre que j'avois au col quand je fus expoſé, ce qui auroit pû me perſuader ſans peine que mon pere ou ma mere étoient Allemans, car on ſçait aſſez que l'Am-

bre nous vient d'Allemagne ; mais ſans m'attacher à des preuves qu'on pourroit me conteſter, mes talens & principalement mes vertus auroient dû me procurer une vie moins tiſſuë de malheurs & de peines. On verra ſi je me les ſuis attiré par négligence, par mauvaiſe conduite, ou par de foibles talens.

Quand j'eus atteint l'age de dix ans, un des Adminiſtrateurs de l'Hôpital qui m'avoit pris en amitié & qui m'avoit fait apprendre à lire & à écrire, voyant que perſonne ne me reclamoit, me fit entrer Bourſier dans un College ; quelque dure qu'eût été ma premiére éducation, j'éprouvai dans cette école toutes les rigueurs que le défaut d'argent fait ſouffrir ; car rien n'eſt moins exécuté dans ces Maiſons que l'intention du Fondateur ; l'argent eſt reçu, il eſt devenu un fonds deſtiné à d'autres uſages. Qui portera les

plaintes ? Sera-ce un Enfant timide & malheureux ? Enfin à l'âge de dix-ſept ans, dégoûté de la dureté de mes Supérieurs, abbatu par un jeûne ſi long-tems éprouvé, n'ayant que la peau ſur les os, & un fort méchant habit ſur le corps ; l'ambition me dévorant, & redoutant les horreurs de l'hyver, je courus une veille de S. Martin m'engager ſur le Pont S. Michel ; c'eſt là qu'on ne fait point attendre ; je n'étois point mal fait, j'avois la taille & je promettois de n'en pas demeurer à celle où j'étois parvenu ; auſſi mon impatience fut bien-tôt ſatisfaite, & j'eus ſans autre intérêt de ma part que l'honneur de boire à la ſanté du Roi, ou plûtôt celui de manger amplement pour ſes proſpérités, le commandement d'un fuſil qui me fut délivré dans une Ville de Flandres, pour laquelle on me fit partir auſſi-tôt. Je ne gardai pas long-tems cet important emploi,

car il y a de mauvais eſprits par tout ; mon ambition n'étoit pas de l'eſpéce qui ne refuſe rien pour ſe contenter : tout Guerrier que j'étois, j'avois du goût pour la paix qui régnoit alors dans l'Europe, & plût au Ciel que tous les Princes qui la gouvernent m'euſſent reſſemblé, il y auroit bien des gens qui vivroient encore ; quoiqu'il en ſoit, j'étois difficile à mettre en colére, & loin d'être querelleur, je me laiſſois quereller tant qu'on vouloit; on me fit un crime de ces qualités pacifiques & je fus caſſé au bout de ſix mois avec aſſez d'éclat & plus de cérémonie que je n'aurois déſiré, car on donna la peine à tout le Régiment de prendre les Armes pour être témoin de ma reforme.

Voyant mon chemin borné du côté de la guerre, je repris la route de Paris ſans aucun projet d'établiſſement, fort peu chargé d'ar-

gent, & fort dégoûté de l'ambition militaire.

J'arrivai dans une Ville de Picardie au moment qu'on alloit tirer la Milice, un Magiſtrat ou homme de Robe, il n'importe, après avoir vû mon Congé qui ſe trouvoit dans la meilleure forme, m'engagea de tirer pour ſon fils; j'ai toujours été noble, peut-être parce que je n'ai jamais été riche, je n'eus point le billet & le Magiſtrat me logea chez lui, enſuite plus au fait de mon hiſtoire il me promit de s'employer pour me rendre ſervice; il me tint parole & me fit avoir un très-petit emploi dans les Fermes aux barriéres de Paris, je me conſolai de ſa médiocrité, réſolu de me livrer abſolument à la Finance: me flattant même de parvenir, au moyen de mon intelligence & de mon mérite, à l'honneur commode de Fermier-Général. J'ai remarqué qu'il

eſt toujours bon de ſe flatter, ce procédé ne gâte rien pour la réuſſite & fait toujours paſſer de bons momens avec ſoi-même.

Déterminé à remplir ma nouvelle Profeſſion avec diſtinction, je fus accuſé d'avoir pouſſé l'exactitude trop loin, car pour voir ſi il n'y avoit rien de contrebande dans un caroſſe, je fouillai une femme beaucoup plus haut qu'il ne falloit; mais comment pouvois-je deviner juſqu'où alloit la contrebande? on devoit aſſurément me donner une meſure ou du moins m'avertir, je me ſerois mis en garde contre un mouvement naturel; quoiqu'il en ſoit, elle, ou ſon Mari s'en plaignirent; c'étoit une femme de conſidération, âgée & ſans rouge, (m'a-t'on dit, car il étoit nuit quand je la fouillai.) On donna une fort mauvaiſe interprétation à mon zéle, on le taxa d'inſolence, ma protection m'abandonna & je fus revoqué.

N'ayant plus de reſſource & mes eſpérances étant encore détruites de ce côté, je pris le parti de l'Egliſe, mes études & ſur-tout mes ſervices à la guerre, me firent recevoir à bras ouverts dans un Ordre où l'on n'eſt pas bien difficile, mais la qualité de Mendiant ne s'accordant point avec l'orgueil que je reconnus dans tous mes nouveaux Confréres, j'en dis mon avis, j'en témoignai mon étonnement. Enfin je prêchai ſi bien, que la vanité générale & particuliére fut bleſſée, & que la Communauté, d'ailleurs fort diviſée, n'eut qu'une voix pour me renvoyer & me mettre à la porte; la choſe fut exécutée avec tant d'exactitude que je me trouvai ſur le pavé, auquel mon étoile ſemble m'avoir attaché & toujours ramené, à peu de choſes près, dans l'état auquel ma mere (telle qu'elle ſoit) m'avoit mis dans ce monde, pour éprouver les malheurs que je raconte.

Ce fut alors que mes études me furent d'un grand ſecours & que je devins homme de Lettres.

Les effets du hazard ſont quelques fois merveilleux ; banni de l'Etat eccléſiaſtique, en paſſant ſous les Charniers, j'eus le bonheur de ſecourir un Ecrivain très-accredité, il ſe trouva mal au moment que je paſſois, pour paſſer, & tomba preſque dans mes bras. Sans une telle circonſtance, j'aurois été peut-être obligé, malgré l'honneur que j'ai toujours eu en recommandation, de faire le demi-Crucifix. L'Adminiſtrateur des Enfans trouvés étoit mort, & le Magiſtrat de Picardie étoit ſuffiſamment quitte avec moi. L'Ecrivain malade, touché de reconnoiſſance, bien-aiſe de conſerver ſes intérêts, & me voyant jeune & ſans malice, me fit écrire ; content de ma main, il me propoſa d'occuper pour lui. Il étoit homme d'eſprit, & il avoit

reconnu ſans peine mon intelligence & mes talens; il ne me donna qu'une journée de leçons. Notre marché fut bien-tôt conclu, car il falloit vivre l'un & l'autre; enfin je lui rendis un prix honnête à tant par expédition de ſon Bureau, de ſon crédit & de ſes uſtenciles. En travaillant pour lui, non ſeulement je gagnai dequoi ſatisfaire à mes engagemens, mais encore je me vis bien-tôt en état de m'établir moi-même, ce que je fis quand la ſanté de mon ancien fut rétablie : ainſi en me livrant à une Profeſſion tranquille & indépendante, je devins, ſous ces mêmes Charniers, comme un autre Diogène, poſſeſſeur d'un tonneau, vendant avec ſuccès mon eſprit & ma plume; il eſt vrai que je prenois moins que mes Confreres, mais ayant plus de facilité, la quantité d'expéditions ſuppléoit.

Devenu Secrétaire du Public avec aſſez d'agrément, je vivois heureux

l'Ecrivain des Charniers.

& je ſavois que je l'étois, quand je fus ſéduit par les charmes & la gentilleſſe d'une jeune Lingere qui travailloit dans une Boutique vis-à-vis de mon Etude ; nous étions ſi peu éloignés, que nous pouvions nous parler ſans quitter nos places pendant les intervalles du loiſir de nos occupations ; enfin, j'étois dans une telle poſition que je ne pouvois lever les yeux ſans la voir ; les perfidies de l'Amour manquoient à mes infortunes. Un Cœur tout neuf croit ſouverainement l'Objet aimé : je ne conſultai perſonne, je ne m'en rapportai qu'à elle, elle me conta ce qu'elle voulut de ſon Hiſtoire & de ſon Etat ; bref je lui convins, & notre mariage ne fut pas long-tems à conclure. Je trouvai dans ces premiers momens qu'il pouvoit y avoir des augmentations dans le bonheur, mais ce bonheur ne fut pas long ; un Anglois que je n'avois jamais

vû dans notre petit logement, non plus que dans ſa Boutique, ſéduiſit ma femme, apparamment avec des guinées, comme un autre Jupiter, & l'emmena, ſans que depuis j'en aye entendu parler. J'en fus d'autant plus étonné, qu'elle m'avoit toujours dit qu'elle m'aimoit, & que je ne lui avois jamais fait de mal. Mes Voiſins charitables commencérent par me plaindre, enſuite, pour me conſoler, ils finirent par m'apprendre pluſieurs avantures de ma femme qui avoient précédé mon bail, mais je les ai toujours regardées & je les regarde encore comme des calomnies : cependant j'étois touché du motif qui les faiſoit inventer, & je ne pouvois m'empêcher d'être ſenſible à la part que tant d'honnêtes-gens prenoient à mon infortune; & loin d'être détourné de mon travail par de telles circonſtances, je ne fus que plus attentif à mes occupations

& plus attaché à mon quartier, d'autant que jamais on ne m'avoit fait écrire un ſi grand nombre de Lettres, & qu'on ne me les avoit jamais mieux payées ; en voici quelques-unes qui ne ſont point hors d'œuvre, par le rapport qu'elles ont avec mon Hiſtoire. Un homme aſſez âgé, dont la barbe n'étoit point faite ni la perruque poudrée, après m'avoir conſidéré quelque tems, s'aſſit auprès de mon Bureau & me dit d'un air auſtére : Ecrivez, Monſieur, écrivez ; je me mis en devoir.

» Mon ami, ( j'ajoutai pour le » ſtile, je vous écris ces lignes ) » pour vous mander que je me ſuis » marié avec une femme charmante » pour la complaiſance & la beauté, » je l'aimois uniquement. La Vertu » & le plaiſir ſans remords rendent » une joüiſſance parfaite ; il eſt vrai » qu'un ſi grand bonheur ne peut » être de durée. Que croyez-vous

» que cette charmante m'a fait? Co-
» cu, mon Ami. Je m'arrêtai pour
» le regarder, mais lui ſans s'émou-
» voir me dit : Oüi, Monſieur,
» Cocu; écrivez donc, Monſieur,
» ce ne ſont point là des chanſons,
» rien n'eſt plus vrai, Cocu, Mon-
» ſieur. J'écrivis, alors il pourſui-
» vit : Venez au plutôt, mon cher
» Ami, boire avec moi, je loge à
» la Grande Pinte; il ſuffit, je vous
» embraſſe. Je ſuis, *&c.* » Il me paya
très-bien & s'en alla.

J'étois ſi occupé de mon opération & ſi frappé de la rencontre d'un Cocu, qui convenoit de ſon état, que je n'avois pas pris garde qu'il y avoit cinq ou ſix témoins de la dictée de cette Lettre, qui attendoient leur tour, comme on fait au Pénitencier, pour avoir audience de moi; ce fut, il m'en ſouvient, une jeune fille qui prit la place, elle écrivoit à ſon Couſin & lui manda à peu près dans ces termes.

» Mon

» Mon petit Coufin, je voudrois
,, fort que vous fuffiez ici pour
,, m'apprendre bien des chofes que
,, je ne veux favoir que de vous ;
,, mon pere a battu ma mere, je
,, n'y étois pas dans ce tems-là,
,, elle venoit de m'envoyer à la
,, petite Ruë, pour affortir un
,, échantillon ; il avoit trouvé la
,, porte fermée en-dedans avec les
,, veroüils, tandis qu'un Monfieur
,, d'Angleterre étoit enfermé avec
,, ma mere ; tout ce que j'en fçai,
,, c'eft qu'il l'a bien battuë. J'ai
,, demandé à la petite Catin notre
,, bonne amie, fi elle ne favoit
,, point ce que cela vouloit dire ;
,, elle m'a répondu que fa mere
,, avoit dit devant elle à la Frui-
,, tiére, que mon pere étoit Cocu.
,, Elle n'a pû m'en apprendre da-
,, vantage ; vous favez ce que c'eft
,, fans doute, & peut-être mieux
,, qu'un autre ; fi cela eft, je vous
,, prie de me l'apprendre. En at-

„ tendant votre réponſe, je vous
„ dirai que cela me ſemble bien
„ fâcheux, car mon pere eſt triſte,
„ & ma mere n'eſt pas guaye.
„ Adieu, mon petit Couſin, ſe-
„ rez-vous long-tems ſans revenir
„ *&c.* Je ſuis, *&c.*

Dans le nombre de ceux qui attendoient, un jeune homme aſſez bien mis prit la place & me dicta une Lettre ſur le malheur du Mariage, apprenant à un de ſes parens qu'il étoit Cocu : Oüi, vous l'êtes, appuyoit-il, en frappant ſur mon Bureau, j'en ſuis au déſeſpoir, continua-t'il, mais il faut que ce malheur ne ſoit pas ſi triſte, car tout le monde en rit & ſe mocque de vous, *&c.*

Ce jour-là, j'écrivis plus de douze Lettres ſur le même ſujet, ſans avoir aucun ſoupçon, & je me ſentis même conſolé intérieurement de voir que tant de gens éprouvoient le même ſort que moi ; mais

cette ſécurité ne fut pas de longue durée : un de mes Voiſins me dit le lendemain à mon retour de dîner, que le Facteur lui avoit laiſſé un gros paquet à mon adreſſe ; je fus de plus obligé de lui payer huit ſols. Je l'ouvris avec empreſſement & j'y trouvai quatre des plus fortes Lettres que j'euſſe écrites la veille ſur le malheur des gens mariés ; ſans doute que le Facteur étoit d'intelligence, ou que le Voiſin voulut ſe rembourſer avec uſure d'une Lettre que peut-être il m'avoit fait dicter.

Ce fut alors que je me rappellai la foule qui avoit été la veille à mon Bureau, les apoſtrophes qu'on m'avoit adreſſées, les rires que j'avois attribué à d'autres objets & que les témoins n'avoient cependant lâchés qu'à proportion du plus ou du moins de répugnance, de grimaces, & de marques d'étonement que j'avois témoignées à de cer-

tains mots qu'on m'avoit dictés & qui, malgré ma bonne-foi, m'avoient toujours coûté à écrire. Ce n'en fut point assez pour me désespérer, j'entendis tout ce jour-là faire autour de moi la lecture des autres Lettres que j'avois écrit & qui ne m'avoient point été renvoyées : j'ai toujours eu l'honneur en recommandation, ainsi tout piqué que je fusse d'avoir été le jouet & la dupe de mes perfides Voisins, convaincu d'ailleurs que les hommes aiment à troubler la tranquillité de ceux qui sont assez heureux pour la rencontrer, comme un homme sage & qui n'a jamais aimé le bruit, sans rien dire, je quittai le Tonneau, la Profession, le Public, & j'abandonnai si bien le Quartier, que personne ne peut dire m'avoir vû depuis ce tems, passer seulement sous les Charniers, & je crois qu'on ne me blâmera point d'une telle modération.

La médiocrité de mes emplois ne m'avoit pas rendu jusques-là difficile à nourir, ainsi une des mes pratiques, pour laquelle j'avois écrit quelques bagatelles, me proposa la charge de Sécrétaire d'un Auteur; elle étoit, il est vrai, sans appointemens, mais on promettoit un lit & le couvert: on faisoit espérer de devenir un jour Sécrétaire d'un Duc, par le crédit qu'on étoit assuré d'employer au bout d'un certain tems: on faisoit envisager quelques profits, légers à la vérité; mais sur tout on appuyoit sur les heures qu'on abandonnoit généreusement au Sécrétaire, pour travailler pour son compte & gagner sa nourriture. J'acceptai cet emploi sans peine, bien aise d'avoir un état & voulant d'ailleurs me former l'esprit; je mettois au net les Ouvrages de mon Maître, & je faisois ses extraits, ou plûtôt de longues copies fort exactes de plusieurs Ouvrages

imprimés que des amis nous prêtoient, par ce moyen l'Auteur n'avoit plus que les coutures à faire pour donner un Volume ou des Brochures ſuivant les circonſtances : il eſt vrai que les Tîtres nous embaraſſoient aſſez ſouvent, mais je dois rendre juſtice à mon Maître, ce grand homme imagina un moyen ſurnaturel qui nous tira parfaitement d'affaire, ce fut de donner à nos productions un Tître mâle, ſi la femelle avoit parû avec ſuccès, & femelle quand le mâle avoit été brillant. Par exemple les Mémoires de la Marquiſe ſuivoient promptement ceux du Marquis ; la Comteſſe ne ſe faiſoit pas attendre long-tems après le Comte. Loüant un jour ce grand homme ſur la beauté de ſon idée, après s'en être applaudi quelque tems, je me ſouviens qu'il me dit : Je ne dois point cette utile invention au hazard, la ſeule connoiſſance du monde & les

réflexions me l'ont ſuggéré ; dans le fond, continua-t'il, le Public eſt bon homme, il eſt principalement compoſé de gens qui par rapport à la Librairie veulent lire tout ce qui paroît ; il en eſt d'autres qui veulent tout avoir : ainſi pour peu que le Tître faſſe une liaiſon, ou qu'il indique une eſpéce de ſuite, ils veulent avoir l'Ouvrage, n'importe ce qu'il renferme, le Livre eſt acheté, par bonheur encore, ajouta-t'il, ce ſont les gens riches qui penſent de cette façon.

Eblouï du ſuccès d'une telle idée, j'imaginai à la ſuite de l'imaginagination de mon Maître de faire une Comédie, car c'eſt la folie de tous ceux qui commencent & l'écueil des plus conſommés, dit un Auteur, dont j'ai oublié le nom.

Après avoir long-tems refléchi je réſolus de l'intituler *Criſpine Médecine*, mais la néceſſité ne permettant pas de perdre de tems, je

voulus sçavoir avant de me mettre sérieusement à l'ouvrage, ce qu'on penseroit de mon Titre, & si on le trouveroit aussi brillant qu'il me le paroissoit; pour cet effet je fis connoissance avec un de ces Messieurs qui préparent le Théâtre & qui se trouvent à toutes les représentations, & je le priai de proposer mon idée, il y consentit pour une légere rétribution, & me rapporta que ma proposition avoit fait rire tout le monde; cette nouvelle me fit très-bien augurer pour la Piéce & pour mes talens comiques, je le priai de faire une nouvelle proposition plus étenduë, que j'accompagnai d'un mémoire qui prouvoit l'avantage immense que la Comédie pouvoit retirer de mon projet, puisqu'elle donnoit un moyen certain de doubler leurs richesses, j'eus le malheur de ne pouvoir rien obtenir, cependant mon secret à déja servi à plusieurs Auteurs, & servira vraisem-

blablement dans la ſuite, mais le malheur eſt fait pour me pourſuivre.

Dans le fort de nos Ouvrages & dans la chaleur de nos copies mon Maître fut prié d'un grand diné & mourût d'une indigeſtion ; il y a ſi peu de tems que j'ai eu le malheur de le perdre que j'en ſuis encore affligé, il ne m'a cependant laiſſé que ſes talens, ſes moyens & les connoiſſances de pluſieurs Libraires & Colporteurs, tous attachés *à la petite Hollande* : Le pauvre homme n'avoit point d'autre propriété, pouvoit-il reconnoître autrement l'attachement que j'avois pour lui ? Par bonheur encore il ne faut point de Notaires pour de tels Teſtamens & c'eſt aumoins des frais épargnés. Au reſte ſi je n'avois connu que lui, ſa profeſſion ne m'auroit point tenté ; mais ſans recourir à l'Hiſtoire pour rappeller les Auteurs des Pays étrangers, anciens ou nouveaux, qu'on

aſſure être morts revêtus d'honneurs & comblés de richeſſes, n'en voyons-nous pas à préſent dans Paris qui roulent Caroſſe, qui ſont revêtus d'Ordres, honorés de Charges, qui ont des procès, & qui ſont enfin reçus par-tout dans le beau monde, où ils font la pluïe & le beau tems? Ces exemples me déterminérent à tenter l'avanture & à me préſenter dans une ſi noble carriére, avant de prendre abſolument parti avec ces mêmes Colporteurs, qui ont ſi généreuſement reçu mon Avertiſſement. Leur Profeſſion, ſelon mes réflexions, ne me pouvoit jamais manquer, & c'étoit une reſſource aſſurée; car ce fut ainſi que je raiſonnai: il me parut, ſans faire trop d'efforts de calcul, que ſi je vendois mes propres Ouvrages, je mangerois à deux râteliers, & que je devois par conſequent me faire Auteur & Colporteur, à l'exemple de quel-

ques-uns de mes Confreres, qui cependant ſont bien établis. Enfin je ne doutai point que le moyen diſtingué ne me fît retrouver d'un côté ce que je pourrois perdre de l'autre ; ainſi pour profiter de mes talens & me faire un nom, j'ai commencé par compoſer très-promptement un ſi joli Ouvrage, qu'il a été généralement applaudi, quoique je n'en aye fait la lecture qu'à un très-petit nombre de perſonnes ; & c'eſt celui que j'ai réclamé avec tant de raiſon, avant de conter l'Hiſtoire de ma vie, comme un vol qui crie & qui criera toujours vengeance ; en effet, j'avois lieu de tout en attendre, argent, crédit, protection, conſidération, ſecours enfin de toutes les eſpéces. Ma deſtinée me lie au pavé le plus intime, & ne veut pas m'en ſéparer ; car enfin ce bel Ouvrage m'a été volé, & les Colporteurs ſont accablés de miſéres

& d'infortunes. Et pourquoi ? Le Ciel eſt-il donc ſans juſtice ? Que vais-je devenir, moi qui vous parle ? Quel état nouveau puis-je embraſſer ? Quelle Profeſſion convient à un homme d'honneur & de mon mérite ? Où ſont les Protecteurs des Gens de Lettres ? On m'a promis quatre livres dix ſols & un Exemplaire des Colporteurs pour cet Abregé de ma Vie, que je compte bien donner encore & plus au long, avant même qu'elle ſoit finie ; en conſcience ce petit Morceau eſt-il payé ce qu'il mérite ? je vous en fais Juges ; encore l'argent n'eſt pas comptant, & l'exemplaire ne peut être ſi-tôt délivré ; cependant où dînerai-je ce ſoir ?

*

# LETTRE DE JEAN LONCUART A M. D. L. B.

VOus n'exigez de moi, Monſieur, pour prix de toutes vos bontés, qu'un récit exact des principales circonſtances de ma Vie; je me les rappelle continuellement, & ma plus grande conſolation eſt de pouvoir les écrire à quelqu'un qui daigne y prendre part.

Mon pere étoit un des forts de la Halle, que ſes Camarades appelloient par dériſion M. le Controlleur général, parce qu'il ne trouvoit jamais rien de bien que ce qu'il faiſoit lui-même. Ma mere au contraire, qui étoit Revendeuſe à la toilette, & amie de tout le monde, ne trouvoit perſonne qui ne fît mieux que ſon mari, ce qui occaſionnoit ſouvent des tracaſſe-

ries dans le ménage, ſur-tout les ſoirs, parce qu'elle vredoit toute la journée, & que mon pere bûvoit d'autant. A l'âge de ſept ou huit ans, je tenois des deux, j'aimois à vreder & à boire le petit coup, & je n'aurois déja rien valu, ſi mon Parain, qui n'avoit pas attendu que je fuſſe venu au monde pour prendre ſoin de moi, ne m'avoit mis à l'Ecole & aſſujetti à lui rendre compte de tout ce que je faiſois : c'étoit un Exempt, qui avoit naturellement le verbe haut, qui m'apprenoit à faire des phraſes, & qui, pour m'accoutumer à lire plus diſtinctement, vouloit qu'on m'entendît de toute la maiſon ; j'en contractai l'habitude au point que ce fut ce qui détermina ma vocation à être Colporteur. Mon Parain m'en fit avoir la Pancarte, la Médaille, la petite Malle, & tout l'attirail ; il y joignit pour fonds de Boutique, un nombre d'Edits, Dé-

clarations & Arrêts qui ne lui coûtoient guéres que la peine de les demander ou de les prendre, & avec cela il crut avoir ſuffiſamment pourvû à mon Etabliſſement ; je le croyois auſſi, mais je fus bien-tôt détrompé. J'avois beau me quarrer dans les ruës, annoncer à pleine bouche le Titre, quelquefois même le contenu de tout ce que je portois, j'étois entouré de beaucoup de monde, & perſonne ne m'achetoit rien. Un jour que j'en marquois mon étonnement à une eſpéce de Badaud que je voyois ſouvent à ma ſuite ; comment Diable veux-tu, me dit-il, que l'on t'achete quelque choſe, tu expliques tout ſi bien, qu'après t'avoir entendu on n'en a plus affaire ; tes Confreres vendent, parce qu'ils brâillent ſans rien dire, & qu'ils ne permettent ſeulement pas que l'on jette les yeux ſur leurs Chiffons, de peur que cela ne ſuffiſe,

Je fus frappé de sa réponse, je rougis de n'avoir pas fait cette découverte par moi-même, & plus encore de la devoir à un Animal, qui sembloit ne m'avoir tant suivi que pour se mocquer de moi : je profitai donc de l'avis, j'examinai l'allure de mes Confreres qui vendoient le plus, je remarquai qu'effectivement ils ne disoient que ce qui pouvoit exciter la curiosité, & nullement la satisfaire : *Arrest du Conseil d'Etat du Roi pour les Monnoyes ; Nouveau Réglement pour les Enfans Mineurs ; Les Mariages clandestins ; Les Testamens*, & ainsi du reste. Je résolus de les imiter, & je m'en trouvai bien ; je voulus ensuite les surpasser, & je m'y pris d'une maniére qui me réüssit encore assez : j'ajoûtois de tems à autre à ce que j'annonçois, des gestes & des virgules, j'y transposois ou corrompois, comme par bêtise, certains mots, qui un peu défigurés,

défigurés, me paroiſſoient former une plaiſanterie propre à amuſer le peuple, que je regardois comme ma meilleure pratique. Ainſi, au lieu de dire, *Déclaration* du Roi *concernant les Gens d'affaires*, je diſois *conſternant* : ſi c'étoit une Sentence & Condamnation de mort *contre* des Voleurs ou Aſſaſſins, je diſois *en faveur*. Je vendis un jour plus de ſix cens Exemplaires d'une Piéce de Vers ſur le Mariage de M. le P. de * * * en criant à tuë-tête, *Epître à l'Ame*, & quelque fois *Epître à l'Aſne* de M. au lieu d'*Epithalame*.

Toutes ces gentilleſſes, qui pouvoient mériter correction juſqu'à un certain point, ne m'en attirérent aucune, & la choſe du monde la plus innocente penſa me perdre. Un Jeudi matin que j'allois prendre la Liſte des Prédicateurs, qu'on nous avoit promiſe pour ce jour-là, je trouvai à l'entrée de

la ruë de notre Libraire, un homme qui en tenoit un assez gros paquet; je lui dis : Quoi, Monsieur, vous en avez déja ? Oüi, me répondit-il, & vous iriez en chercher inutilement, car j'ai pris tout ce qu'il y avoit de tiré; mais si vous voulez que je vous en céde la moitié au prix coûtant, je le ferai de tout mon cœur, je vous indiquerai même un Quartier où bien des gens m'en ont demandé, & où vous en vendrez beaucoup en y arrivant le prémier, comme cela ne sauroit manquer, si vous ne vous arrêtez pas. Le prendre au mot, le remercier & le payer, ne fut pas l'affaire d'une minute; je cours, & ne commence à crier qu'à l'entrée de la ruë des R. . . . . qu'il m'avoit particuliérement marquée. Le Portier d'une assez grande Maison m'appelle aussi-tôt, & me dit : Montez, Madame est levée, vous lui en vendrez beaucoup, elle se fait un plai-

ſir d'en avoir des premiéres, elle va en envoyer de toutes fraîches à ſes Amies, pour les réveiller, ſi elles dorment encore; Dieu ſçait, ajouta-t'il, la belle aſſemblée qu'il y aura ici tantôt! Comme on s'arrangera pour ſe mener alternativement, aujourd'hui à Saint Roch, le ſur-lendemain aux Innocens ou à Saint Euſtache; c'eſt vraiment Madame qui décide, qui connoît les bonnes Piéces de chacun de ces Meſſieurs, & qui leur dameroit à tous le pion. . . . . Ce Bavard, qui m'avoit d'abord preſſé de monter, m'auroit retenu encore longtems, ſi ſa Maîtreſſe qui m'avoit entendu n'avoit envoyé fort vîte un Laquais, dans la crainte qu'on ne m'eût laiſſé paſſer, & que quelques perſonnes du voiſinage n'euſſent des Liſtes avant elle. Le Portier reconnut ſa faute, il ſe hâta de ſiffler, & en montant je l'entendis qui diſoit : Bon! j'aurai l'ouverture

des conférences, & me voilà ſûr d'un beau ſermon, quand elle ſortira pour aller à la Meſſe. J'arrive, on m'introduit dans la Chambre, Madame me dit de ne pas m'impatienter, qu'il faut que je reſte juſqu'à ce que ces paquets ſoient portés à leur adreſſe, afin qu'on n'en ait pas d'ailleurs, qu'elle ſaura bien me dédommager du retard : elle écrit rapidement les noms, elle trouve qu'il n'y a pas aſſez de gens dans la maiſon pour faire les meſſages, quoique la plûpart ſoient dans le Quartier. Déja le Cocher & un Laquais étoient partis, quand une des Femmes de Madame qui liſoit en ſon particulier fit un grand cri, & tomba comme évanoüie ſur ſon ſopha, en s'écriant, ah, Madame ! On va à elle, & tout le ſigne de vie qu'elle donne, c'eſt de mettre le doigt au bas du papier, qu'elle tenoit encore : Madame le prend, le lit, ſur le champ

donne ordre qu'on ferme les portes & qu'on aille chercher le Commiſſaire, qui n'étoit qu'à deux pas. Il arrive, elle lui rend plainte, & moi qui ne ſavois dequoi il s'agiſſoit, qui d'ailleurs n'avois à cet égard rien ſur ma conſcience, je ſuis fort étonné d'être interrogé comme un Criminel accuſé d'avoir fait imprimer un Placard contre l'honneur de Madame, de l'être venu débiter dans ſon Quartier, & juſques dans ſa Maiſon, pour l'inſulter plus cruellement. Je crus n'avoir qu'à rendre compte de ce qui m'étoit arrivé, dans la plus ſimple vérité; le Commiſſaire griffonne, & paroît à chaque inſtant me trouver plus coupable: enfin, après avoir verbaliſé une bonne demie heure & m'avoir dépoſé ſous la clef dans une chambre que je n'étois ni en état ni en volonté de forcer, on lui améne un caroſſe de place, avec lequel étant allé d'abord chez l'Im-

primeur, & de-là chez le Magiſtrat, il revient avec un ordre pour me conduire ſous bonne & ſûre garde à Biceſtre, où je reſtai au pain & à l'eau depuis le Jeudi d'avant le premier Dimanche de l'Avent, juſqu'au lendemain de Quaſimodo, ſans pouvoir donner de mes nouvelles, ni en recevoir aucune de mes parens, ni de mon Parain; tant l'Etoile & les reſſources d'une Devote accreditée ſont au-deſſus de celles de l'Exempt le plus mâdré.

Je donnerois bien en cent à deviner ce qui avoit ſi fort échauffé la bonne Dame, ce qui avoit fait pâmer ſa Suivante, & qui m'attiroit un ſi rude châtiment; le voici. Madame de P. . . . que je n'avois jamais vûë, & qui m'apprit ſi bien à la connoître, étoit une *Virtuoſe* d'un caractère ſingulier; parleuſe impitoyable, qui plus occupée, ce ſemble, du ſalut de ſon prochain,

que du ſien propre, ne tariſſoit point ſur le Blanc, le Rouge, les Mouches, les Mantelets, ſur les Spectacles, les Bals, & tous les uſages du monde; elle étoit charmée de trouver ſes Domeſtiques en faute; ils prétendoient même qu'elle faiſoit l'aumône à cette intention, parce qu'elle en tiroit l'avantage de les ſermoner pendant huit jours, à moins que quelque nouveauté d'éclat n'interrompît l'octave; & alors, diſoit un de ſes gens, ſa langue alloit comme le moulin des Feuillantines ſur un torrent d'Eau-benite. Quelqu'un qui vouloit ſans doute lui faire ſentir le ridicule, & peut-être la guérir de ce flux continuel de morale qui la rendoit inſupportable, s'aviſa de faire imprimer furtivement cette malheureuſe Liſte dont je fus embâté, ſans y ſoupçonner la moindre upercherie, car à l'extérieur elle reſſembloit fort aux Liſtes ordinai-

res, & toute la différence consistoit en ce qu'à la suite du nom des Prédicateurs & de celui des Eglises qui leur étoient assignées, du jour & des heures ausquelles chacun d'eux prêchoit, on avoit mis, *& Madame de P..... toute l'année, du matin au soir, dans sa Maison, ruë des R.... S. F. G.*

Au sortir de Biceftre, mon Parain me consola de son mieux, il m'apprit que je n'avois plus que lui de pere, il me fit quitter le Colportage des Ruës & passer à celui des Ruelles, pour lequel il m'endoctrina à ravir, & me remit des fonds de toute autre importance que les premiers. Nous partagions le profit en trois portions égales; l'une pour lui qui trouvoit le moyen de s'approprier une partie des Brochures que souvent il saisissoit lui-même, & qui n'en devenoient que plus recherchées : l'autre pour un Drôle, ambigu de Moine & d'Abbé,

qui avoit ſouverainement l'art de tirer des ſucceſſions & des inventaires, des Ouvrages qui ſans lui n'auroient jamais vû le jour; & la troiſiéme pour moi, qui avois grande peine à grapiller ſur eux la plus petite bagatelle, tant ils étoient retors! Nous tirâmes grand parti du *Banquet de Platon*, avec la Clef & le Paſſe-partout des *Inſtructions de Madame L. M. D. L. à ſa Fille*, & de quantité d'autres dont l'énumération pourroit vous fatiguer. Puiſque l'Hiſtoire de ma Vie & de mon Etat eſt tout ce que vous me demandez, j'en vais reprendre le fil juſqu'à mes derniers malheurs, dont vous êtes aſſez inſtruit pour me diſpenſer de vous en renouveller le détail.

Mon pauvre pere d'Exempt eut une attaque d'apoplexie qui dégénera en paralyſie & le conduiſit au tombeau dans le courant de l'année, après avoir auſſi exactement con-

ſommé les fruits de ſon patrimoine ou de ſon induſtrie, que s'il avoit travaillé toute ſa vie à ce calcul.

Dans les intervalles de ſa maladie, qui me coûtoit preſqu'autant qu'à lui, je tentai pluſieurs fois de l'engager à me mettre en relation directe avec ſon homme ; il ne pouvoit pas douter que je ne le connuſſe, puiſque nous en parlions quelque fois ſans détour; mais nous étions convenus que je ferois toujours ſemblant de ne le point connoître, & que j'éviterois même de le voir ſous quelque prétexte que ce pût être, tant qu'il ne le jugeroit pas à propos. Il ne vouloit jamais y conſentir, prétendant que c'étoit pour mon propre bien: » Déja, me diſoit-il, il ſe réjoüit au » fond de ſon ame de l'état où il me » voit, parce qu'on n'eſt véritable- » ment aſſuré de la diſcrétion de » ſes Témoins ou de ſes Compli- » ces, que lorſqu'ils ne ſont plus :

» Quoique dans mes beaux jours
» je n'eusse pas moins d'expérience
» & de manége qu'il peut en avoir,
» & que nous fussions lui & moi
» comme *Didot vis-à-vis Chaubert*,
» vingt fois j'ai pensé donner dans
» les piéges qu'il m'a tendus, ju-
» gez de la facilité avec laquelle il
» vous perdroit; & Dieu sçait si
» pour l'entreprendre il a besoin
» d'autre motif que celui de notre
» liaison personnelle, car, ne vous
» trompez pas, il vous connoît
» aussi bien que vous le connois-
» sez, & la circonspection dont il
» use à votre égard lui est encore
» plus à charge qu'à vous. »

J'aurois dû croire un homme mourant qui me parloit de l'abondance du cœur & qui voyoit plus loin que moi, mais je m'imaginai qu'il ne combattoit mon projet que pour m'ôter la connoissance de mille choses qui s'étoient passées entr'eux; c'étoit précisément aug-

menter l'envie que j'avois de le ſuivre, & comme il me reſtoit d'ailleurs peu de reſſources, celle-là me paroiſſoit unique.

Ma mere n'avoit pas attendu pour prendre ſon parti, que le ſort de ſon ami fut abſolument décidé : dès qu'elle l'avoit vu tomber en paralyſie, elle avoit fait ſa petite pacotille dans le plus grand *incognitò*, & elle étoit paſſée en Angleterre à la ſuitte d'une jeune Dame qui aloit y pouſſer des ſoupirs ſterlings : mais le vent lui fut toujours contraire, même après ſon arrivée ; car s'étant trouvée engagée dans la bagarre d'un combat de Taureaux, elle fut ſi outrageuſement mordue d'un vieux dogue, que dans les quarante jours elle mourut de la plus fine rage que l'on connoiſſe en ce pays-là.

Tous ces contretems me portérent à ne pas differer la viſite de l'Abbé ; j'eus bien de la peine à par-

venir juſqu'à lui, & plus encore à lui rappeller le ſouvenir de mon pauvre parrain. Quelques renſeignemens que je lui donnaſſe, à peine convenoit-il qu'il l'avoit connu de vûë, & qu'il ſe le remettoit un peu. Il me fit cent queſtions étrangéres à mon objet, & plus je tâchois de l'y ramener, plus il s'en écartoit; de ſorte que le voyant boutonné par-deſſus le menton, je lui tirai ma révérence, & partis. Son valet qui d'un petit réduit fermé d'une ſimple cloiſon, avoit entendu toute notre converſation, me joignit ſur l'eſcalier, me dit qu'il ne falloit pas me rebuter, que ſon maître aimoit à connoître ſon monde avant que de s'y livrer; qu'il lui parleroit de moi d'une maniére convenable, & qu'en attendant nous ferions enſemble, ſi je le voulois, une petite ſociété où je trouverois mon compte. Il me propoſa d'entrée de jeu des *Tanzaï*, des *Sopha*,

des *Portiers*, qui n'étoient pas chers, il ajouta qu'il ſavoit bien qu'on faiſoit communément de la terre le foſſé, mais que je ne devois pas être étonné ſi dans un premier marché il ne me livroit rien ſans argent, ou ſûreté équivalente; je lui remis une fort jolie montre d'or, qui avec une tabatiére ciſelée de même métail, étoient les ſeules choſes que j'euſſe eues de mon Parrain, lorſqu'il fut obligé d'avoir eu recours à moi pour ſubvenir aux frais de ſa maladie.

Je débitai fort bien ma marchandiſe, mais malheureuſement elle me porta à la tête; les Cuiſiniers mettent aſſez volontiers le doigt dans leurs ſauces, je m'aviſai de vouloir auſſi mettre le nez dans mes Livres, & je m'en occupai d'une maniére que je ſavois mon Portier par cœur. Etant allé ſur les onze heures chez une petite veuve, à qui la veille j'en avois laiſſé un à crédit, je la

trouvai encore au lit, où, de son propre aveu elle le lisoit pour la troisiéme fois, les yeux pleins de feu, & le corps agité comme une personne qui recorde ses danses. Parbleu, Madame, lui dis-je, si vous le prenez sur ce ton là, bientôt vous le saurez par cœur comme moi, & puis quand vous n'en aurez plus affaire vous me le rendrez tout fripé. Tu te trompes, me dit-elle, mon pauvre enfant, ces sortes de Livres ne s'achevent jamais, parce qu'on les recommence toujours: mais est-il bien vrai que tu le sache par cœur? Eh oui, de par tous les Diables, lui répondis-je avec impatience, cela n'est que trop vrai, toujours j'y songe, & tant qu'encore en ce moment.... voulez-vous à l'ouverture du livre? A ce ce dernier trait elle éclata de rire, en s'écriant: Voilà qui est merveilleux, *ce tant qu'encore* me charme, & tout ce qui m'étonne c'est que

tu ne t'empreſſes pas d'en donner une nouvelle Edition avec un commentaire, j'y trouve plus d'un endroit qui en auroit beſoin, & qui certainement feroit grand plaiſir. Vous me la baillez belle, repliquai-je tout de ſuite, avec votre commentaire, comme ſi je pouvois le faire tout ſeul. Je crois, par ma foi, ajouta-t'elle, que tu as raiſon, & qu'à nous deux nous en ferions un qui ne ſeroit pas mauvais. La parole vaut le jeu, & ſans plus de diſcours nous nous mîmes à l'ouvrage, & nous y allâmes ſi grand train, qu'il ſembloit que nous voulions porter ce miſérable in-12 à la dignité du plus grand in-folio.

Ainſi aulieu de ſuivre ardemment le cours de la vente qui m'étoit favorable, je l'abandonnai totalement pendant près de quinze jours que je paſſai dans l'yvreſſe de ma bonne fortune; & comme on dit que ſi le Palfernier de la Reine en devenoit amoureux,

amoureux, il y mangeroit ſon Etrille, je voulus m'habiller plus proprement que je ne l'étois, & je ne reconnus ma ſottiſe qu'après avoir conſommé non ſeulement tout mon gain, mais encore une partie conſidérable du prix que je devois rendre des Livres qu'on m'avoit fourni ſur un gage que j'avois extrêmement à cœur de retirer. Une autre circonſtance qui acheva de m'ouvrir les yeux, c'eſt que la petite Dame non contente de l'Exemplaire que je lui avois donné, m'en demanda ſucceſſivement quatre autres, non pour de ſes amies, comme elle diſoit, mais pour des amis que je m'apperçus qui gâtoient mon Commentaire, & c'eſt à ces Survenans que dans la ſuite j'ai attribué ſans héſiter le faux germe *de la Tourriére des Carmélites.*

Je me retirai ſans peine de cette belle enfilade, & me promis bien d'être plus circonſpect à l'avenir;

tout mon embarras étoit d'avoir de la nouvelle marchandise, sans porter ce que je devois sur la premiére, j'en fis la tentative, & mon homme toujours courtois en apparence, se retrancha à me dire bonnement qu'il se pouvoit bien faire que la montre que je lui avois laissée valût beaucoup plus que le premier lot de Livres qu'il m'avoit remis, mais que comme il ne s'y connoissoit pas, je ne risquois rien, si je voulois avoir un second lot, à lui confier de même ma tabatiére, puisqu'il me rendroit le tout en soldant nos comptes. Il fallut en passer par-là.

Ce nouveau courretage ne fut pas à beaucoup près aussi avantageux que le premier; & comme Guignon ne va jamais sans son compagnon, il m'arriva que dans une maison où j'avois déja été deux fois, je trouvai une espéce d'Aigrefin de Robe, qui me parut très

au fait de la valeur intrinſéque de toute cette *Canelle* ou *Moruë*, comme il l'appelloit indifféremment ; il me méſoffrit beaucoup, je fus piqué, il s'emporta, & ordonna ſi préciſément d'aller chercher le Commiſſaire pour me faire arrêter, que je fus trop heureux de m'échaper, laiſſant généralement tout ce que j'avois apporté. Pour hâter ma fuite, on fit ſemblant de courir après moi, on jetta même dans la Cour un ou deux de mes Volumes, que je n'eus garde de ramaſſer, & qui vrai-ſemblablement ne furent pas perdus.

Comme j'avois quelque idée d'avoir vû ce Robin de Libraire chez M. l'Abbé, j'y allai tout de ſuite ; le Valet n'y étoit plus ; une petite Vieille qui gardoit l'antichambre, me dit qu'il avoit été chaſſé le matin avec grand fracas, parce qu'on l'accuſoit de faire commerce de mauvais Livres, & que Mon-

ſieur en étoit dans une ſi grande colére, qu'il avoit défendu ſa porte pour toute la journée ; enſuite voyant la ſurpriſe & la douleur peintes ſur mon viſage, elle me ſerra la main & s'approchant de moi, elle me dit dans le tuyau de l'oreille : Ne croyez rien de tout cela, le pauvre garçon eſt allé s'établir en Franche-Comté, où Monſieur lui a fait donner une bonne petite Commiſſion ; il y a plus de huit jours que je le ſçai, & c'eſt moi qui lui ai aidé à faire ſes paquets ; mais il faut pour la frime faire ſemblant de croire ce que Monſieur l'Abbé ſouhaite, & vous y avez plus d'intérêt qu'un autre, car ſi je ne me trompe, vous êtes impliqué dans la manigance, allez vous-en, & ne me le décelez pas.

Je commençai, mais trop tard, à ſentir la vérité de tout ce qu'on m'avoit prédit ; la ſeule envie de retirer mes Bijoux, qui valoient

quatre fois plus que ce que j'avois reçu, m'engagea à revenir le surlendemain. A la place de la petite Vieille, je trouvai un nouveau Valet renfrogné, qui après m'avoir bien considéré de la tête aux pieds, m'annonça & me fit entrer au bout d'un gros quart d'heure que son maître sonna. M. l'Abbé, sans me donner le tems d'ouvrir la bouche, me dit en levant les yeux au Ciel! Mon Ami! Je tremble du danger que vous courez en venant ici, il y a un decret contre vous & contre ce coquin de Valet que vous m'avez débauché, & que j'ai été obligé de renvoyer; on vous cherche tous deux, je vous en avertis charitablement, & que si vous revenez jamais ici, je serai le premier à vous faire mettre dans un cul de basse-fosse. Je voulus me justifier, il éleva la voix; je me rabattis du ton le plus humble sur l'article de mes Bijoux. Malheureux, me dit,

il, en me pouſſant dehors par les épaules, ne ſerois-tu point encore un receleur de Bijoux volés, comme tu es un vendeur de Livres défendus ?

Sorti de chez lui, & livré à mon déſeſpoir, je fus quelque tems à roder dans Paris ſans trop ſavoir ce que je faiſois, ni ce que je voulois faire; enfin, un jour que traverſant par hazard une grande cour, je vis une belle ſalle où quantité d'honnêtes-gens s'aſſembloient, je parvins à y entrer, & le premier objet qui me frappa fut M. l'Abbé qui rioit aux Anges, & qui affectant une ſorte d'impatience de ce qu'on ne commençoit pas, tira ſa montre, que je reconnus auſſitôt pour la mienne, quoiqu'il eût mis un autre cordon. Le moment d'après parut la tabatiére, que j'eus encore moins de peine à reconnoître, parce que pour faire parade de ſes nouveaux meubles, il la laiſ-

*Jean Le Renard.*

ſoit ſur le Bureau & la faiſoit joüer aux Olivettes, à droite & à gauche, ſous prétexte d'offrir du tabac à ſes voiſins. A cet aſpect redoublé, je ſentis une émotion que je n'aurois peut-être pas été le maître de contenir par-tout ailleurs; mais quelque attentif que je fuſſe à la renfermer en moi-même, je crus m'appercevoir qu'elle gagnoit inſenſiblement mon homme; il devint ſérieux, & regardant de tous côtés, je ne ſçai comment il me déterra dans un coin perdu, où ſes yeux m'annoncérent quelque choſe de plus perfide que tout ce qu'il m'avoit dit dans ſon Cabinet.

L'Aſſemblée finie, je m'éclipſai dans la foule, & mon premier ſoin fut d'aller conter ce qui venoit de m'arriver à une perſonne déja inſtruite de ma premiére avanture; c'étoit un galant homme, ſerviable, plein de droiture, & qui attaché depuis long-tems à un Mi-

niſtre Etranger, avoit mérité toute ſa confiance : s'il n'avoit pas été obligé de le ſuivre, quand il retourna à ſa Cour, j'aurois encore en lui un Protecteur digne de vous être comparé. Je l'avois acquis en lui procurant des choſes qu'il n'avoit jamais pû trouver, je ne les lui avois point fait valoir, & ç'auroit été mal m'y prendre, parce qu'outre l'attachement que je me ſentois pour lui, je le voyois toujours meſurer ſa générosité au déſintéreſſement des perſonnes qui l'approchoient ; & il m'en donna une marque ſenſible dès les premiers jours de notre connoiſſance : il voulut ſavoir quelle étoit ma ſituation, je la lui expoſai avec candeur & dans le plus grand détail. Après qu'il y eut un peu réfléchi, il me dit de revenir dans deux ou trois jours au plus tard ; je n'y retournai qu'à la fin de la ſemaine, crainte de l'importuner & d'abuſer

de ſes bontés. Il m'en gronda, parce que dès le lendemain il s'étoit informé, & avoit ſçû à n'en point douter, qu'il n'y avoit jamais eu de plainte juridique, ni aucune procédure faite contre moi, de ſorte que tout ce qu'on m'en avoit dit n'étoit que pour m'intimider. Cependant il me conſeilla fort de faire le ſacrifice de mes Bijoux, dont je n'avois point de reçu, & dont je riſquois beaucoup à former la demande. Quand je vins lui dire que je les avois en quelque ſorte retrouvés, les ayant reconnus entre les mains de M. l'Abbé, il rêva encore un moment, mais il ne changea pas d'opinion.

Vous voilà, me dit-il, en état de reprendre tranquillement un commerce pour lequel vous êtes né, bornez-le à des choſes honnêtes, à des matiéres d'Hiſtoire, de Littérature, ou de ſimple agrément, elles vous fourniront aſſez ;

vous ne trouverez plus en votre chemin un Ennemi dangereux, tout content qu'il paroît du butin qu'il a fait ſur vous, il n'en joüit pas ſans inquiétude, & ſes remords ſont votre ſûreté. Qu'il le connoiſſoit mal ! S'il a eu de l'inquiétude & des remords, ils n'ont ſervi qu'à augmenter ſa haine. Vous ſavez, & tout Paris ſait avec vous, Monſieur, qu'il a été l'ame & le premier mobile de la plus noire trahiſon que l'on pouvoit faire à quelqu'un de mon état. Aurois-je jamais pû penſer que tandis qu'à l'inſtante priére d'un homme de lettres auſſi fameux par ſa conduite que par ſes Ouvrages, j'étois tout occupé du ſoin de retirer un Ecrit qu'il croyoit bleſſer ſon honneur, & que pour parvenir à cette ſuppreſſion, j'employois tout ce que j'avois d'amis, de reſſources & de crédit, je me ſerois vû arrêté par lui-même dans ſa propre maiſon,

& précipité dans les horreurs & la misére d'une prison qui ne finit point.

La plus grande consolation que j'y aye reçûë, & que je tiens de vous, a été d'apprendre qu'au milieu de la Bagarre Littéraire que ma détention a causée, mon Ennemi secret s'est décelé lui-même, en voulant prendre le masque de la Vertu, qui n'a jamais pû tenir sur un visage si peu fait pour elle.

Je suis pleinement convaincu de ce que vous ne cessez de me dire, que je dois me soumettre avec une parfaite résignation aux ordres de la Providence, qui a permis que je fusse réduit deux fois à la plus honteuse & à la plus dure captivité, pour des choses très-innocentes, après m'avoir laissé joüir de mille douceurs, & d'une espéce de fortune, pendant tout le tems que je m'étois le plus écarté de la régle & du devoir. A Dieu ne plaise que

j'ose murmurer contre ses Décrets, qu'elle me permette seulement de protester à la face du Ciel & de la Terre, que je consens à être colporté en Gréve, si de ma vie je redeviens Colporteur, & si je cesse jamais d'être avec la plus vive reconnoissance, M. V.

A Bicestre, le 1. Janvier 1747.

# LA MALE-BOSSE,

*NOUVELLE NUIT DE STRAPAROLE.*

LES Spectacles finissoient ; on venoit de donner à la Comédie Françoise la premiére représentation d'une Comédie nouvelle, dont l'Auditoire éploré s'écouloit à grands flots, au moment d'une terrible averse ; l'air retentissoit de la criaillerie scandaleuse des Cochers, du claquement de leurs foüets, & du nom de tous les La-

La Male Bosse

quais du Royaume : des torches à-demi-allumées s'agitant au milieu de ces airs qu'elles empeſtoient, ſembloient repréſenter celles que les Furies du Parnaſſe ſecoüoient, en ce moment, dans le cœur palpitant du Poëte encore incertain de ſon ſort. De jeunes Calotins, graves Arbitres des réputations Littéraires, la plûpart en Rabat & en Manteaux courts, à travers les timons de cent caroſſes ébranlés, franchiſſoient gaillardement le ruiſſeau devenu Riviére, pour voler aux Opinions chez Procope & pour y prononcer ſouverainement ; bref, il pleuvoit très-fort & il étoit huit ou neuf heures du ſoir, quand un Cavalier connu dans le monde ſous le nom de Similor, n'ayant pour tout abri que les aîles de ſon chapeau, & ſerpentant à travers les roües, les goutiéres & les boutiques, fut arrêté par une vieille Racoleuſe de Cithére, au détour de la ruë de Buſſi.

Mon Gentilhomme, lui dit-elle, une jeune brune belle à ravir, chantant comme les Fées, & tout nouvellement enrollée, vous attend à ſouper chez elle, au coin d'un bon feu & dans la meilleure humeur du monde. Elle demeure ici près, & plus près encore d'un excellent Traiteur. Suivez-moi, vous ſerez heureux, &, foi de femme d'honneur, vous ne vous en repentirez point.

Similor eſt un de ces eſprits libres au-deſſus des préjugés, juſqu'à la déraiſon; un de ces êtres penſans qui ſe piquent de haute philoſophie, qui n'admettent nulle corruption dans la nature, & qui ſous le prétexte d'un amour paſſionné pour la vérité, la recherchent indifferemment partout, excepté où elle eſt, & où ſa pure & vive lumiére les éclaireroit ſur la vanité de leurs recherches. Ce caractere imprudent qui dans tous les âges maintient un homme *dans l'âge heureux qui mé-*

*connoît la crainte*, d'ailleurs le froid, la pluïe qui redoubloit, & plus que tout cela, le mauvais génie de Similor, l'engagérent pour la premiére fois de sa vie à tenter une pareille avanture. Il se disoit à lui-même, pour sa justification, qu'un homme qui pense ne sauroit trop voir pour trouver dequoi exercer sa raison. Il se jetta donc avec cette femme à la merci d'un Fiacre qui se trouva là sous leurs mains dans la Bagarre, & qui, après trois grands quarts d'heure de juremens & d'embarras, les descendit enfin à un troisiéme étage, au commencement de la ruë de Seine.

La dupe eut à peine un pied dans la chambre, qu'une Mademoiselle Manon très-jolie en effet & assise auprès d'un bon feu très-necessaire à sa vêture legere, se leva & courut à lui les bras ouverts. Il vit un minois, une gorge & des épaules si agréables, que malgré l'horreur

du lieu, à peu ne tint qu'il ne se sentît le cœur ému d'une espece de sentiment tendre. Il se le reprocha bien-tôt, & se souvenant qu'il n'etoit là que par curiosité philosophique, il repoussa la fille assez dédaigneusement, & fut s'asseoir dans une chaise longue qui sembloit attendre là le premier venu à la place d'honneur.

Par ma foi! s'écria-t'il, en homme qui ne s'avisoit guéres de philosopher que relativement à l'intérêt de ses passions, il faut l'avoüer, malgré qu'en ayent les libertins; les bienséances, la pudeur & la modestie ne sont point des chiméres, elles sont un bien très-réel, & le plus vif assaisonnement que la délicatesse du cœur humain pouvoit mettre à la volupté. Je n'en veux que ceci pour preuve. Avec une fois moins de charmes que n'en voilà je le sens bien, le seul sourire obligeant d'une femme comme il faut, seroit

ſeroit mille fois plus attrayant pour moi, m'intereſſeroit mille fois plus qu'une ſaillie ſi prévenante.

Par ma foi auſſi ! s'écria Manon de ſon côté, en ſe remettant à ſa place vis-à-vis de lui, voilà bien rentré de piques noires ! Et dis-nous, mon Roi, d'où viens-tu donc pour débiter de ſi graves ſornettes ? Tu ſors de la Comédie Françoiſe, je gage : tiens, tiens, ſi tu aimes tant les moralités, les maximes & les ſentences, prends-moi cet écran & t'en donne à ton aiſe, tu en trouveras-là & de meilleures & de plus naïves qu'à aucunes des Piéces d'aujourd'hui.

Pauvre Malheureuſe, lui dit Similor, un peu ſurpris de cette jolie vivacité, tu me fais vraîment pitié ! A ta phyſionomie & à l'eſprit que tu montres, tu pouvois bien mériter un meilleur ſort que le tien : mais laiſſons cela, prends ces deux Loüis, dit-il, en les jet-

tant ſur une table, & donne ordre ſeulement au ſoupé ; après quoi, bois, mange ris, chante, extravague, à la bonne heure, mais laiſſe-moi moraliſer ici tant qu'il me plaira, & que chacun faſſe ſon métier.

Eh pourquoi, Monſieur, répondit-elle froidement, aurois-je plus perdu que vous le droit & le don de moraliſer ? Eſt-ce à titre de ſage que vous vous en réſervez le privilége excluſif ? Ah ! je vous en fais juge ? Qui de nous deux l'eſt ici le moins ? ou vous qui m'y venez chercher de propos délibéré, ou moi qui m'y trouve à contre-cœur ? A ces mots, elle tourna la tête d'un autre côté, pouſſa un ſoupir, & ſe tut.

L'apoſtrophe étoit ſenſée, & ne laiſſa pas que de déconcerter l'Etre penſant : le ſombre ſilence & le mauvais maintien s'emparoient de la ſcéne, & l'argent reſtoit ſans maître, ſi la Dame du logis ne l'eût

pris pour donner ſes ordres ; ils furent exécutés diligemment, en peu de tems le ſoupé fut prêt & ſervi, ſans que cependant il ſe fût rien paſſé au coin de la cheminée que de très-ſérieux, & qui ne permette à l'imagination du plus honnête lecteur de ſuivre la mienne & de ſe tranſporter pour un inſtant ſur les lieux.

Similor avoit déguiſé ce moment d'embarras ſous un faux air de rêverie & de diſtraction : l'air mortifié de Manon, le peu qu'elle avoit dit, & ſon ſilence, lui inſpiroient pour elle une ſorte de conſidération momentanée ; la Vieille remêla les cartes fort à propos, & ranima le jeu par des diſcours un peu plus de ſaiſon, qui ſecondés de la bonne chere & du vin, remirent inſenſiblement les choſes dans une poſition plus vive & plus naturelle. Similor devint plus liant, Manon plus guaye, il ſe dit quelques folies ; on la pria

de chanter, & quoiqu'elle se sentît bien en voix dans ce moment-là, elle ne se fit point redire, elle obéït & choisit ingénieusement cet endroit de l'Opéra d'Armide, Act. 4. Scen. 2.

Voici la charmante retraite
De la félicité parfaite;
Voici l'heureux séjour
Des Jeux & de l'Amour.
Jamais dans ces beaux lieux votre attente n'est vaine;
Le bien que vous cherchez se vient offrir à vous;
Et pour l'avoir trouvé sans peine,
Devez-vous le trouver moins doux?
Voici la charmante retraite, *&c.*

Quinaut & Lully en chantant le Palais d'Armide ne se doutoient guéres que leurs chants serviroient un jour à célébrer un troisiéme étage de la ruë de Seine : & voilà comme quelque fois Pégaze innocemment porte une selle à tous chevaux.

Ces paroles animées d'une belle voix, d'une figure aimable & d'un air d'eſprit, qu'on devine aiſément à la juſteſſe du choix, achevérent enfin de tourner tout de bon Similor du côté des jolies maniéres.

Petite folle, lui dit-il, d'un ton tout-à-fait adouci, tu ſais bien que d'emblée ces ſortes d'endroits-ci n'inſpirent la galanterie qu'à des ſots, quelles que ſoient les Beautés qui s'y rencontrent : oublie de grace & pardonne-moi l'accueil déſobligeant que je t'ai fait ; touche-là, ſoyons amis, & crois que je te regarde à cette heure tout d'un autre œil.

Manon ſe prêta comme elle devoit à ce petit raccommodement, & ſon nouvel Ami reprenant la parole, continua ainſi : Tu n'es pas ſans avoir lû les Contes de la Fontaine ? Non, Monſieur, répondit Manon : Ni par conſéquent celui de la Courtiſanne amoureuſe? pour-

ſuivit-il : Je l'ai préſent, dit-elle ; Hé bien, reprit Similor, je veux que tu en profites auſſi-bien que moi, je te donne à joüer le rôle de Conſtance, & je veux bien me charger de celui de Camille. Tu m'entends bien ? Fort bien, repliqua Manon, vous ne vous partagez pas mal ; mais attendez donc que j'aie joüé le rôle de Courtiſanne auſſi long-tems que Conſtance, ſi vous voulez que le vôtre vous faſſe autant d'honneur qu'à Camille ; & vous attendriez, je crois, vainement, car franchement je ne m'y ſens guéres de diſpoſitions. Je ſai trop, ma pauvre enfant, dit Similor, que le plus ſouvent on ne ſe choiſit point ſon état, & que celui d'honnête femme & le tien ſont quelque fois bien involontaires ; auſſi tu as vû comme preſque d'abord je t'ai rendu la juſtice de te croire digne d'un meilleur ſort. Oh çà ! conte-moi donc naturellement

toute ton Hiſtoire ; je ſuis diſpoſé à te croire, à te plaindre, & à te ſecourir. Pourquoi ménes-tu la vie que tu ménes ? Qu'eſt-ce qui t'y a réduite ? Qu'eſt-ce qui m'y a réduite, Monſieur, répondit-elle, d'un air touchant, en pouvez-vous douter un inſtant ? Ce qui ſans doute y réduit la plûpart de mes pareilles ! la profonde miſére. Hélas ! tu n'auras pas de peine à me le perſuader, dit le Philoſophe. Qui ſait mieux que moi combien la bonne ou mauvaiſe fortune influë ſur les mœurs ? que moi, dis-je, qui fais profeſſion de ſentir & de penſer plus que tout autre ! que moi le grand ſcrutateur du cœur humain ! Auſſi, vice, vertu, cœur, eſprit, crime, innocence, vertueux, coupable, ſont mes termes favoris, mes Ecrits publics & familiers ; ils ſont ſans ceſſe au bout de ma plume & ſur le bord de mes lévres ; car, Mademoiſelle, ſoit dit en paſſant, il eſt bon que

vous ſachiez que vous êtes ici avec quelqu'un que vous avez peut-être cent fois lû & admiré : mais parlons d'autre choſe, ne ſongeons qu'à toi, qu'à boire & qu'à nous réjoüir ! A ta ſanté, Manon !

La Vieille prit le tems qu'il bûvoit pour ſaiſir ſon tour à parler.

La miſére, dit-elle, où nous ſommes, fut ſi grande & ſi ſubite qu'il n'y eut pas moyen de nous en tirer autrement moi ni ma niéce ; car je vous découvre à cette heure le comble de cette miſére, en vous avouant que cette Malheureuſe eſt ma niéce. En diſant cela elle ſe mit à pleurer d'aſſez mauvaiſe grace.

Quelqu'autre qui auroit la rage des deſcriptions vous détailleroit ſes grimaces & ſes contorſions & diroit,

Que ſur ſon nez ſa prunelle éraillée
Verſoit les pleurs dont elle étoit moüillée ;
Enf. Prod.

mais je ne dois rien peindre que de

comique ou d'agréable, & ceci ne ſeroit ni l'un ni l'autre.

Et quel étoit votre état ? demanda Similor : Vraîment, dit la Tante, il étoit bon ; nous nous mêlions d'un négoce qui nous entretenoit honorablement moi, ma niéce donc que vous voyez, & ſon frere qui eſt maintenant je ne ſçai où, au Diable Vauvert. Et qui vous a fait diſcontinuer ce bon négoce ? dit Similor : Une perſécution la plus opiniâtre du monde, répondit la bonne Tante, des ſaiſies, des amendes, des empriſonnemens.... que ſais-je ? Tout ce que vous pouvez vous imaginer de plus ruineux pour des gens de commerce. Dites la vérité, continua Similor, en la preſſant, vous vendiez de la contrebande. Mais c'en étoit, ſi vous voulez, répondit la vieille Babillarde, & ce n'en étoit pourtant pas ; car enfin ce n'étoit ni ſel, ni tabac, ni toiles peintes,

ni rien qui fît tord à Meſſieurs les Fermiers généraux ; c'étoient de beaux & bons Livres fabriqués dans le Royaume, bien moulés, & faits comme les autres, & peut-être mieux, excepté ſeulement qu'il manquoit à ceux que nous vendions un peu de veau par-deſſus, & deux ou trois méchantes lignes à la fin qui ſont dans les autres, & qu'on ne lit jamais ; & vrai comme il faut mourir un jour, vous m'en croirez, ſi vous le voulez, je n'y entendois non plus de malice que l'enfant qui vient de naître, car je n'ai jamais ſçû ma croix de Pardieu ! En un mot, Monſieur, nous étions de bons Libraires ambulans. Oüi, oüi, je vous entends de reſte, dit Similor, prenant un air ſérieux qui tenoit de la gravité & même un peu de la ſévétité, vous jouïez ſur le théâtre de la Librairie des rôles à manteaux, en bon François, vous étiez Colporteurs ? Oüi, Monſieur,

dit la pauvre femme, ſans prendre garde à la morgue de Similor; mais, comme vous ſavez, en tous métiers il y en a qui les gâtent & d'autres qui les honorent. Il y a Colporteurs & Colporteurs; nous étions des forts & des mieux achalandés, & je défie bien qu'on me montre un de ces Livres un peu paſſables vendus depuis quinze ou vingt ans, qui ne ſoit ſorti de nos mains. Je dis donc, Monſieur, que depuis ce tems-là nous nous tirions très-honnêtement d'affaire, moi, ma niéce, & ſon frere; ah le bon tems ſur-tout que c'étoit du vivant de ce gros Abbé qui ne demeuroit pas loin d'ici; un grand Latin dont tout un chacun, je ne ſai pourquoi, diſoit tant de mal; non pas nous vraîment! Tout au contraire, & devant Dieu ſoit ſon Ame, c'étoit le Pere nourricier de tous nous autres, celui-là! Dis donc, ma niéce, t'en ſouvient-il de ſes Lettres Philoſophiques, de

ſon Réſervatif, & de ſa belle Epître à Iranie ? Comme cela ſe vendoit bien ! Mon Dieu, ma chere Tante, répondit Manon, vous vous trompez, & lourdement, ces Livres-là nous venoient de toute autre main ; nous n'en avons jamais vu ni connu l'Auteur, c'étoit un de ſes Confidens qui nous les apportoit, & il s'en falloit tout que ce tiers-là ne fût ni ſi gros ni ſi gras que M. l'Abbé. Je crois que tu as raiſon, reprit la Tante ; mais ce qu'il y a de vrai toujours, c'eſt que ces Livres-là faiſoient bien boüillir la timbale ; & plût à Dieu que nous en vendiſſions toujours de pareils, tu aurois encore ton innocence ! Ce qu'il y a auſſi de bien vrai, c'eſt que le pauvre cher Abbé n'eut pas les yeux fermés, qu'adieu la boutique, il nous la fallut fermer auſſi. Nous nous échapions auſſi & nous vivotions avec les Nouvelles Eccléſiaſtiques & d'au-

tres petits Brinborions, quand il s'eſt aviſé de paroître je ne ſai quel maudit Chiffon, (le Diable emporte l'Auteur;) il y avoit quelque choſe dedans contre un Monſieur de la Cour qui n'a pas entendu raillerie, & qui dans ſa mauvaiſe humeur s'en eſt pris à qui n'en pouvoit; mais il a ſi bien fait donner la chaſſe au Corps des Colporteurs, que c'eſt une vraie déſolation qui crie vengeance: figurez-vous, Monſieur, que de miſére les uns ſe ſont faits ſoldats, les autres filoux; il y en a que le déſeſpoir a pouſſés juſqu'à ſe faire Auteurs: mon neveu continuë le Métier, mais avec des riſques qui le mettent ſans ceſſe à deux doigts des galéres. Pour nous qui ſommes reſtées ſeules, ſans ſavoir où donner de la tête, vous voyez notre état; il falloit vivre item, & dame quand on ne fait pas ce qu'on veut, on fait ce qu'on peut. Voilà toute notre Hiſtoire:

A votre avis, mon cher Monſieur, ne ſommes-nous pas bien à plaindre?

Non, ſur mon ame, répondit Similor, qui l'avoit ouïe fort impatiemment juſqu'au bout, non certes, vous n'êtes point à plaindre; juſte punition d'un Métier dont ont pâti des gens qui valoient mieux que vous ſans comparaiſon, & que vous n'avez jamais plaints, vous ſubiſſez la peine du Talion; cela s'appelle vivre à ſes dépens, après avoir vêcu aux dépens d'autrui; vous viviez du dés-honneur des autres, & vous vivez du vôtre à préſent.

Ce retour de mauvaiſe humeur alloit vraiſemblablement rebroüiller Conſtance & Camille; la Courtiſanne amoureuſe faiſoit déja très-mauvaiſe mine à ſon aimable Cavalier, quand la porte s'ouvrant avec grand bruit, un nouvel Objet changea la ſcéne.

Entre un jeune-homme en aſſez

mauvais équipage & tout éfaré ; ah ma Tante, s'écria-t'il, en jettant une petite malle ſur la table, je viens ma foi de l'échaper belle ; j'étois caché dans un nid à rats au Fauxbourg S. Marceau, on m'y a déterré : les Mouches volent dans le Quartier, & je donnois comme une gruë dans les filets, ſi un Voiſin charitable, comme je rentrois chez moi, ne m'eût couru au-devant pour m'avertir du danger où j'étois : j'ai bien vîte rebrouſſé chemin, ſans quoi je ſerois à cette heure fort mal à mon aiſe dans un cul de baſſe foſſe. Ayez la bonté de me donner le couvert, en attendant que je me reconnoiſſe & que je dépaïſe l'Eſcoüade.

Tandis que le jeune-homme parloit, Similor l'examinoit attentivement, & à meſure qu'il l'examinoit, ſon ſourcil ſe défronçoit de plus en plus ; la ſérénité qui renaiſſoit ſur ſon front paroiſſoit mêlée

d'un profond étonnement, qui ſe termina enfin par un grand éclat de rire. Je ne vois pas, Monſieur, lui dit aſſez ſéchement le nouveau-venu, ce qu'il y a de ſi plaiſant dans ce que je viens de dire, pour en rire comme vous faites. Mon cœur, lui dit Similor, en tirant une Brochure de ſa poche, n'êtes-vous pas l'énorme Boſſu qui me vendîtes hier ce Livre à la ſortie de l'Opéra? Je ne le nie pas, repartit le neveu, je vous crois trop galant homme, pourſuivit-il en riant auſſi, pour me vouloir dénoncer. A Dieu ne plaiſe! dit Similor, mais quel eſt l'habile Opérateur qui vous a, d'un jour à l'autre, ſi bien extirpé la loupe effroyable qui vous couvroit l'omoplate? Pour Dieu, indiquez-le moi, en faveur d'un jeune Médecin de mes amis qui, tout ſavant qu'il eſt, n'a pas ce beau ſecret-là, car il ne manqueroit pas de s'en ſervir pour lui-même. C'eſt moi,

Monſieur,

Monſieur, répondit le Colporteur, qui viens de faire cette belle & prompte opération tout-à-l'heure en montant l'eſcalier. Tenez voilà ma boſſe, continua-t'il, montrant la petite malle qu'il avoit jettée en entrant, & voilà la clef, ouvrez, choiſiſſez & achetez, je vous mets à-même, & trouvez bon, puiſque j'y ſuis auſſi, que je m'accommode pareillement; diſant cela il ſe mit à table.

Similor qui n'aimoit guéres moins l'humiliation de ſon prochain que ſa propre gloire, & l'une ou l'autre entrant d'ordinaire pour quelque choſe dans les Brochures du jour, il ſe fit un vrai régal du paſſe-tems qui s'offroit à lui; comme auſſi le Colporteur de ſon côté, preſſé d'un beſoin plus naturel, & qui voyoit bonne chere devant lui, ne ſe faiſoit pas un moindre plaiſir d'en profiter. Ils ſe ſatisfirent tous les deux: celui-ci viſitoit auſſi curieuſement

tous les plats que l'autre inventorioit la malle, & chacun à l'envi, donnoit ſon coup de dent à ſa façon.

Le premier Livre qui tomba ſous la main de Similor fut le Recueil de ces Meſſieurs. Recueil de miſéres, dit-il. Ces prétendus Meſſieurs étoient de grands foûs; je n'en excepte que le dernier, qui a ſi bien parlé contre la raiſon, & qui juge tous les autres ſans les avoir lûs, comme il l'aſſure lui-même. Celui-là du moins n'a perdu de tems, ou n'en a mal employé que le peu qu'il lui en a fallu pour prononcer à la boullevûë, comme il a fait & comme il a dû faire. Qu'eſt-ce qui ſuit?

*LES FESTES ROULANTES.*

Autres impertinences qui ne valent pas le papier à ſucre qui les couvre, & moins encore mille fois la peine que j'ai priſe de les

lire. Ajoutez à la mince valuë, que c'eſt une injuſtice criante. Dequoi rit-on ? Les Fêtes dont il eſt queſtion ſont tout l'honneur poſſible à celui qui les a imaginées.

Les cinq Chars ne valoient-ils pas bien cinq Caroſſes d'Ambaſſadeurs, dont il n'en faut qu'un pour faire bayer tout Paris : Et la bonne chere par-deſſus le marché, n'eſt-ce donc rien ? On ne ſait ce qu'il faut à ces Diables de Badauds. Ils ne ſont jamais contents, quoique l'on faſſe pour leur plaire ; amuſez-les, fêtoyez-les, régalez-les, il leur manquera encore quelque choſe. Pouſſez la galanterie juſqu'à les mener où je ſuis, ils y demanderont des ſentimens. Oh, oh ! continua-t'il, paſſant à une autre Brochure, voici qui m'a bien la mine d'un bon Libelle diffamatoire dans toutes les formes.

## *ORAISON FUNEBRE*

### DE L'ABBÉ D. F.

*Où l'on s'eſt interdit le privilége de mentir.*

La Peſte ! je ſerois bien fâché pour deux grandes raiſons, d'être le Sujet d'une pareille Piéce d'Eloquence. La premiére de ces deux grandes raiſons, dit le Colporteur, ſe dévine aiſément ; c'eſt qu'il faudroit primò que vous fuſſiez mort, paſſe pour celle-là, elle eſt valable ; mais pour l'autre, telle que je la conçois, au Diable qui s'en ſoucieroit !

Doucement, doucement, notre ami, dit Similor, vous ne ſavez pas comme moi, ce que c'eſt que d'avoir maîlle à partie avec la poſtérité. S'il eſt fâcheux, comme vous en convenez, de mourir une fois, vous m'avoüerez qu'il l'eſt encore

plus d'en mourir deux ; qu'il ne faut qu'un Placard comme celui-là sur la tombe d'un Illustre, pour le désimmortaliser tout net, ou, qui pis est, pour immortaliser ses sottises ; car à qui n'arrive-t'il pas d'en faire ?

Lisez, lisez cette Feuille que je vous montre, dit le Colporteur, elle me vient de bonne main, & on m'a dit que cela étoit plaisant. Je n'entends rien au titre, dit Similor.

# *MEMOIRE*

POUR

JANOTUS DE BRAGMARDO,

CONTRE L'UNIVERSITÉ.

Qu'a-t'on voulu dire ? Tout ce que j'en sçai, dit le Colporteur, c'est que cela roule sur la querelle ridicule & sans fin des Chirurgiens

& des Médecins. Ah, ah, j'y ſuis, j'y ſuis, dit Similor ; & le Mémoire, à ce qu'il paroît, eſt pour les Chirurgiens. Je ne ſavois pas, dit le Colporteur, que JANOTUS DE BRAGMARDO voulût dire le Corps des Chirurgiens, mais pourtant, ſelon ce que j'en ai ouï dire, le Mémoire n'eſt ni pour l'un ni pour l'autre Parti, on daube également ſur tous les deux. Il n'y a pas de mal à cela, repliqua Similor ; on ne ſauroit trop s'égayer ſur la friperie des gens qui s'égaient impunément ſur notre peau ; on ne leur nuira jamais tant qu'ils nous nuiſent : leur fureur de détruire va, comme on voit, juſqu'à ſe vouloir auſſi détruire les uns les autres. En puiſſent-ils venir à leur honneur ! Que ſait-on ſi ce n'eſt pas l'intention de leurs Juges, & ſi leur lenteur à décider n'eſt pas un effet de leur ſageſſe & de leur amour pour le bien public. Car aſſurément,

quand les Médecins & les Chirurgiens cherchent à se détruire, c'est la seule & précieuse occasion où rien n'est mieux que de les laisser faire; qui les y peut mieux aider que les lenteurs de la Justice? De ce beau propos, il trouva bien-tôt de quoi passer à d'autres qui étoient plus de son ressort. Voici, dit-il, un titre qui ne me plaît point.

## *TRANSMIGRATION*

### DES BEAUX-ESPRITS

### *De France en Prusse.*

Transmigration! Transmigration! ce n'est pas là le mot propre; pour parler correctement, il ne falloit mettre que Colonie: Transmigration ne se dit que du transport de toute une Nation expatriée par la force du Conquérant; & pour un Bel-esprit ou deux au plus, que nous a ravis la Cour

de Berlin, il nous en reſte au moins trois ou quatre de bon compte. Il faut dire cela à l'Auteur, qui d'ailleurs ne me paroît pas un ſot; car cet Ouvrage finit par une aſſez bonne Epigramme. Il la lut haut, & la voici.

# LA FRANCE
## *AU ROY DE PRUSSE.*

PRINCE ambitieux, arrête :
Pourquoi cette incurſion ?
Et d'une juſte Conquête
Paſſer à l'invaſion ?
Reprends à ta fantaiſie
Et garde la Siléſie,
C'eſt ton droit que tu pourſuis ;
Mais d'où vient, ROY téméraire,
Nous enlever Maupertuis,
Et la moitié de Voltaire ?

Il eſt vrai qu'il n'y a pas de conſcience à cela! diſoit Similor en

riant ; du reſte, continua-t'il ſérieuſement, quand je diſois : Pour un Bel-eſprit ou deuxque nous enlève la Cour de Berlin...... me trompois-je dans mon calcul ? L'enlèvement, comme on voit, ſe réduit préciſément à un & demi tout en gros. Mais en voici bien d'un autre ! Il faut l'avoüer, la gaieté Françoiſe eſt admirable pour créer de jolies bagatelles : c'eſt dommage qu'elle ait renoncé au Comique.

## LES AMOURS *DE MILEDI MELPOMENE* ET DE *MILORD AMPHIGOURI*,

NOUVELLE GALANTE.

La Belle Union ! il n'eſt pas difficile de voir que c'eſt une Paſquinade contre le Tragique empoulé

qui a ſuccédé à celui de Corneille & Racine, & contre notre nouveau goût pour le Théâtre Anglois; il y auroit bien des choſes à dire ſur le premier point. Quant au deuxiéme, je le maintiens très-injuſte. Le Théâtre Anglois eſt une mine de Diamans pour le nôtre dans l'épuiſement où il eſt. Et ſans parler de *Veniſe ſauvée*, & de toutes les belles Suivantes qu'elle aura, on ſeroit bien ſurpris de ſavoir tout ce que depuis douze ou quinze ans notre Cothurne doit à celui-là; ſi j'en dreſſois un Mémoire exact, je ferois bien rougir des Spectateurs qui raillent, & qui en ont pourtant profité à leur inſçû. Voici apparemment le deuxiéme Tome.

# THALIE

*SUR le retour & dans la Haute Reforme, ſous la direction du R. P. D. L. C.*

Je n'ai rien à dire à ceci, dit Similor ; il eſt vrai que notre pauvre Comédie prend une étrange forme depuis quelques années : Qu'elle ait donné dans le ſérieux & la morale, baſte ! le tems du Génie eſt paſſé, tout le bel Eſprit du monde ne méne pas à la belle Nature. Relâchons lui le métaphyſique : il faut bien vivre, comme diſoit tout-à-l'heure la bonne Tante, & quand on ne fait pas ce qu'on veut, faire ce qu'on peut ; mais qu'elle veüille donner dans l'Itos & le Pathos, c'eſt une uſurpation, un égarement intolérable. La pauvre tragédie, telle qu'elle eſt devenuë, n'avoit pas déja ſi fort nos larmes en ſa diſpoſition, ſans que ſa friponne de ſœur vînt encore dîmer ſur ſa récolte. Ce ſera ſans doute ici que Mademoiſelle Manon aura pris le trait qu'elle m'a lancé à mon arrivée en me préſentant un écran. Suivez, Monſieur, ſuivez, inter-

rompit le Colporteur, en lui montrant du doigt une Brochure in-quarto couverte de papier marbré ; voilà qui va avec les deux précédentes que vous venez de voir ; c'eſt l'aſſortiment, les trois ne ſe ſéparent point. Similor ouvrit & lut :

*APOLLON PANTIN*

ET

*LES MUSES PANTINES*,

BALLET NEUF.

*Les Paroles ſont de divers Auteurs, & la Muſique des ſieurs Innocent & Charivari.*

Coyonnerie, coyonnerie ! dit-il, en jettant la Brochure au loin ; on voit bien d'où cela ſort, c'eſt de quelque malheureux Poëte Lyrique qui n'aura mérité ni penſion, ni place, ni cordon.

Oh ! pour cette Feuille-ci ſur laquelle vous mettez la main, dit le Colporteur, elle eſt toute ſeule de ſa bande : elle a fait un beau bruit celle-là ! Et elle nous coûte bien cher ; c'eſt elle qui me fit endoſſer la Boſſe. Similor ayant lû le commencement du Titre :

# DISCOURS

*Prononcé à la porte de l'Académie, par . . . . . .*

Au feu ! au feu ! s'écria-t'il, & ſur le champ il y jetta la Feuille, qui flamba & fut conſumée en un clin d'œil ſous la pincette qu'il tenoit appuyée deſſus. Eh morbleu, Monſieur, quelle rage vous tient ? cria le Colporteur, & que faites-vous ? Je fais juſtice, dit Similor, & j'extermine un Ecrit qui offenſe un homme d'honneur, reſpectable à tous égards, & qui doit être cher

à tous les amateurs des belles choses. Pour le coup, notre Ecervélé parloit & agissoit en homme sensé, mais le Colporteur qui ne trouvoit pas son compte à cela, se mit dans une colére épouvantable, disant qu'il n'existoit peut-être plus que cette Feuille-là. Tant mieux, disoit Similor, tant mieux, vous me comblez de m'en assurer. J'en suis ravi pour ce grand homme, & je lui ferai ma cour de ma bonne action la premiére fois que j'aurai le bonheur de le rencontrer. Je n'ai que faire de tout cela, repartit le Colporteur furieux & d'un air menaçant; je me soucie bien que vous fassiez votre cour à mes dépens; vous m'avez brûlé pour dix francs de marchandises, j'en ai refusé un gros écu aujourd'hui, & ventrebleu . . . . . . Pas tant de bruit, dit Similor, un peu de prudence, vos cris pourroient attirer ici le Commissaire; & sa présence, entre

nous, eſt plus à craindre pour ces Dames, & pour vous tout le premier, que pour un homme tel que moi. Après tout, je ſuis équitable ! vous m'aſſurez que c'étoit le ſeul Exemplaire. . . . . Oüi, Monſieur; Que le Diable & la Foudre . . . Il ſuffit, je vous en crois, tenez voilà un demi-loüis, ſoyez auſſi content que moi. Cette petite branche du rameau d'or ramena la paix pour une troiſiéme fois dans ce véritable antre de la Diſcorde, mais ne la ramena pas pour longtems.

Chacun reprit ſes fonctions, & Similor ouvrit une Nouveauté qui avoit pour Titre :

## *ALMANACH DU DIABLE*

POUR L'ANNÉE 1747.

La Piéce, ſuivant la méthode & le ſtyle des Almanachs ordinaires,

débutoit par l'article des éclypſes, & l'on y liſoit :

» Il y aura cette année 1747 ſur » l'horizon du Fauxbourg S. Ger- » main une éclypſe du bon goût ; » elle arrivera le 18 Janvier 1747, » & elle ſera totale, avec demeure » dans l'ombre. Son commence- » ment ſera à la premiére repréſen- » tation d'une Comédie nouvelle, » & finira à une premiére lecture.

Cette raillerie univoque & mordante, qui tomboit à plomb ſur un de nos meilleurs Ecrivains & ſur ſes admirateurs, remit Similor en belle humeur, & le Livre qui ſuivit celui-là l'y maintint, mais ſur tout un autre ton. C'étoit

*NOCRION*

OU

*HISTOIRE véritable & merveilleuſe d'un Prodige arrivé à l'endroit du nommé Fotz, muët du Serrail d'Iſpaham,*

*paham, auquel eſt ſurvenu ſubitement l'uſage de la parole.*

Muët du Serrail ! Oh voici à coup ſûr bien de la gravelure & des godrioles. Il ne faut pas être un grand Grec pour comprendre qu'un Muët ſorti de ſi bon lieu, & dont la langue ſe dénoüe, jaſe diablement & a de bonnes choſes à dire. L'Auteur eſt un grand maladroit, s'il n'a pas bien édifié ſur un ſi beau fonds. L'ami, dit-il au Marchand, je veux prendre un Fotz. Prenez, Monſieur, lui dit l'autre, vous êtes bien le maître. Combien un Fotz ? Tant. C'eſt trop, dit Similor, allez, allez, je ſuis au fait de cette marchandiſe-là comme vous-même, depuis le tems que je m'en mêle pour mon compte ; voilà plus que cela ne vaut. Que cela ſoit dit, je n'en donnerois pas un obole pardelà. Il jetta ce qu'il voulut, em-

pocha un Fotz & continua ſon inventaire. La derniére pomme de diſcorde attendoit ici notre Curieux. Le fond de la malle étoit occupé de toute la premiére Edition d'un Livre intitulé :

*NOUVEAU SUPPLÉMENT*

DU GRAND

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DE MORÉRI.

Juſques-là il n'y avoit rien de trop frappant, mais ce qui piqua l'attention de l'Inquiſiteur, c'eſt l'année de l'Impreſſion ; elle étoit de 1801. Un Supplément de Moréri en l'année mil huit cens un ! dit Similor, en frappant des mains : *Si non vero, benè trovato.*

Beau cadre à dire bien des vérités en face à des vivans ſuppoſés morts, il ne ceſſoit de ſe recrier

ſur la commodité de ce plan, & pour démontrer qu'il étoit très-ingénieux, il répétoit ſans ceſſe qu'on le lui avoit volé. Enſuite ayant parcouru des yeux la premiére page & grommelé quelques mots de l'Avertiſſement, ce fut bien autre choſe. Mais, mais comment donc! voilà du neuf, du joli, du léger, de l'heureux, du fin, du délicat. Ce ne fut jamais là de la drogue à vendre ſous le manteau : cela mérite, je ne dis pas Privilége & Permiſſion, mais récompenſe. Je garantis à cet endroit déja, corps pour corps, Ouvrage pour Ouvrage, approbation, acclamation générale. Je voudrois l'avoir fait.

En effet, tel étoit le début de cet Avertiſſement :

» Ce Supplément contient les ar-
» ticles de tous les hommes plus ou
» moins illuſtres qui ont paru de-
» puis les derniéres Editions de Mo-
» réri juſqu'à la préſente année ſé-

» culaire 1801, c'eſt-à-dire, pen-
» dant une partie du glorieux régne
» de Loüis XV. aſſis aujourd'hui ſur
» le Thróne, dans le ſein d'une paix
» profonde & de ſon auguſte Fa-
» mille, qu'il a la ſatisfaction de
» voir multipliée juſqu'à la cinquié-
» me génération.

Similor s'enquit du tems qu'il y avoit que ce Livre paroiſſoit. On l'aſſura qu'il n'avoit pas encore été mis en vente, & qu'il voyoit là tous les Exemplaires, qui n'excédoient pas le nombre de deux cents. Oh parbleu ! cette nouveauté fera fortune ! J'en réponds, car j'en dirai du bien. Je prétends faire plus ; j'aime le Roi, on ne l'ignore pas depuis le témoignage éclatant que j'en donnai dans mon Ode ſur la Convaleſcence : le Roi verra ce Livre-là ; demain, demain, je veux lui lire cet endroit-là ! Demain je vole exprès à Verſailles, & je perce le petit coucher, on peut compter là-deſſus.

Le Supplément étoit écrit en ſtile de Dictionnaire, avec ſimplicité & préciſion ; mais cette préciſion & cette ſimplicité étoit juſtement le tour ingénieux qui donnoit une certaine force aux traits dont l'Ouvrage étoit parſemé. Les noms obmis n'étoient pas de ces traits, ceux qui étoient les moins piquans : tel avantageux de nos jours, qui pour quelques productions, heureuſes en ce ſiécle de Bagatelles, ne s'érige pas moins dans ſes rêves, qu'un trophée chez M. Titon, devoit, ſuivant le ſens de ces omiſſions affectées, ſe voir en 1801 déja parmi les noyés. Du reſte ce Livre, ainſi que de vives railleries, contenoit auſſi, comme de raiſon, de juſtes éloges.

Par exemple, Similor, qui eût déſiré n'y trouver que le ſien, eut le chagrin en le cherchant au SI, de rencontrer dans ſa route SA, celui d'un autre, dont la longueur

l'impatienta furieuſement pendant le cours de 15 ou 20 feuillets. C'étoit ſous l'article de SAXE (Maurice Comte de) Maréchal de France. On y détailloit les qualités éminentes de ce grand homme, & l'Auteur s'étoit donné ſes aiſes en Ecrivain ſuppoſé du ſiécle futur, & qui n'avoit par conſéquent plus de loix à prendre que de la vérité, ni plus rien à démêler avec la modeſtie du Héros. Similor eſpérant qu'on n'auroit pas plus ménagé la ſienne, ſe hâta de mettre le nez ſur l'encens. Il parvint enfin à ſon article; on ne l'avoit heureuſement point obmis, il n'eut garde de s'en étonner, mais voici ce qui l'étonna.

Similor (Mathieu) Ecrivain ſuperficiel & fleuri qui brilloit encore vers le milieu du dernier ſiécle. Ses Ouvrages alors nombreux, & dont il ne nous reſte que des fragmens, tirérent leur peu de vogue de l'étrange activité qu'il eut

à leur procurer des ſuffrages. Il ſçut s'introduire chez les grands & s'inſinuer chez les femmes, qui diſtribuoient alors les honneurs du Parnaſſe. Il déprimoit adroitement les bons Poëtes, exaltoit les mauvais, & ſoudoyoit des Prôneurs. Il faiſoit compoſer & compoſoit lui-même ſes éloges, que par des envois anonymes il faiſoit enſuite inſérer dans des Feuilles périodiques dont la France étoit alors infectée. Tout ce manége ne le ſauva point, même de ſon vivant, d'un grand diſcredit. Il n'étoit preſque plus mention de lui ſur la fin de ſa carrière ; de-là vient que l'on ne ſait préciſément ni quand, ni comment il mourut : les uns veulent qu'à la premiére repréſentation de ſa derniére Piéce il mourut ſubitement avec elle ſur le Théâtre ; ſur quoi même ils rapportent cette Epitaphe :

Ci-gît Similor qui ſur terre
Rembourſa plus d'un camouflet ;
Et qui par Meſſieurs du Parterre
Fut tué d'un coup de ſiflet.

D'autres le font mourir tout naturellement dans ſon lit, d'une attaque d'apoplexie cauſée par ſon trop d'embonpoint. C'eſt aux Continuateurs de M. l'Abbé d'Olivet à nous débrouiller cet anecdote & à conſtater lequel de ces faits eſt le plus vrai ou le plus vrai-ſemblable.

Sa ſurpriſe & ſon dépit furent tels, qu'il en penſa tomber à la renverſe, & vérifier ainſi d'avance en quelque ſorte la premiére de ces deux opinions : il ſe poſſéda toutefois, roulant dans ſa tête différens moyens pour empêcher ce Livre de voir le jour. Son premier deſſein fut de payer toute l'Edition ; il en demanda le prix : on lui dit cent piſtoles. L'avarice effrayée lia les

mains à l'orgueil mortifié pour les délier à l'artifice ; le plus ſimple eût été d'aller ſans faire mine de rien chez le Commiſſaire , & de lui faire mettre la main ſur le Colporteur & ſur la malle : mais ſon objet étoit d'anéantir exactement les deux cens Exemplaires ; & ce ne ſont pas là de ces ſortes d'effets ſaiſis , de ces dépôts ſacrés , dont rien ne ſort jamais des greffes. Ne s'en fiant donc qu'à ſoi ſeul , il s'y prit autrement, il commença , pour mener à bien ſon projet , par ſe bien raſſeriner , prendre & payer deux Exemplaires , bien refermer la malle & prendre la clef. Ramenant enſuite un leger ſoûrire ſur le bout de ſes dents , il ſe rapprocha de la table , reparla du voyage de Verſailles , y promit ſa protection ; refit ſa cour à Manon , fit venir le Champagne & le verſa à profuſion. Quand les fumées auroient achevé de mettre la compagnie ſur le bon ton ,

mon camarade, dit d'un air enjoué Similor au Colporteur, ma foi, plus je vous examine de pied en cap, plus je me dis que j'avois hier la berluë, de ne pas voir que votre boſſe étoit poſtiche. Et à quoi cela ſe devoit-il voir, dit le Colporteur? A vos gras de jambes, répondit Similor, & à cette face de jubilation. Bon! reprit l'autre; belle rêverie de vouloir qu'il y ait des jambes & des viſages à part pour des Boſſus! N'en doutez pas, dit Similor, tenez, examinez-moi bien; vous verrez de la tête aux pieds un homme bien taillé pour porter boſſe; elle m'iroit comme de cire, & pour vous en convaincre, je veux par plaiſir que vous me l'eſſayiez.

L'épreuve parut divertiſſante: on y taupe. On lui applique très-correctement la boſſe ſur les épaules; il ſe la fait bien attacher par-deſſous le juſt'au-corps, & l'on épar-

pille agréablement ſa perruque naiſſante par-deſſus : cela fait, il ſe préſente au miroir comme une Belle qui ſort de ſa toilette, ſe proméne avec toutes les graces d'un Boſſu, ſe carre, ſe tourne à droit, à gauche : Hé bien, Monſieur, hé bien mes Dames, comment me trouvez-vous ? Voilà ce qui s'appelle un Boſſu cela ; qu'en dites-vous ?

Tous de ſe recrier qu'il étoit à peindre ; qu'il étoit vraîment boſſu, tortu même en cas de beſoin. On lui bat des mains ; on crie *Vivat !* Il s'égaye tout de bon & comme par entouſiaſme ; il folâtre, on pâme de rire : il danſe, il fait la cabriole & ſaute le Boſſu. Jamais Polichinelle ne fut ſi fêté, ſi claqué, ſi brillant, jamais ſcéne ſi jolie ni ſi folle ne ſe joua ſur le théâtre de la joie.

Cependant le Colporteur feſſoit le Champagne en homme qui n'y étoit pas accoutumé : rien n'étoit

plus naturel en pareil cas que des beſoins qui l'obligeaſſent à ſortir. Auſſi rentroit-il pour la trois ou quatriéme fois, quand Similor, qui crut avoir enfin aſſez préparé le moment d'enlever la malle & de s'évader, cria qu'un enfant en pleureroit & courut à la porte, le cœur epanoüi déja d'une joie ſecrette, à l'approche de l'heureux dénoûment : mais quel coup de théâtre pour les Lecteurs, & quel coup de foudre pour lui !

Tout en ouvrant la porte, il ſe vit l'eſtomach pointé par deux ou trois hallebardes que lui préſentérent autant de grivois à mouſtaches, ſuivis d'un Commiſſaire & d'un Exempt. Ah chien de Boſſu ! lui cria l'Exempt, en lui ſerrant la gorge, nous te tenons pour le coup; tu payeras les peines que tu nous donnes depuis ſi long-tems. En priſon, Meſſieurs. Meſſieurs ! s'écrioit le pauvre étranglé, vous vous mé-

prenez indignement ! entendons-nous, ſongez bien à ce que vous faites ! Nous y ſongeons très-bien, dit le Commiſſaire d'un ton de fauſſet & en ſe rengorgeant, vous êtes bien celui que nous cherchons, & vous n'êtes pas fait de façon à s'y pouvoir méprendre ; au Châtelet ! M. le Commiſſaire, dit Similor, en ſe rengorgeant auſſi de ſon mieux, vous vous trompez, vous dis-je, je ne ſuis pas plus boſſu que vous. C'eſt auſſi, reprit l'homme de Robe, un faux Boſſu que nous cherchons, ne vous faites pas mettre les menottes, obéïſſez de bonne grace à la Juſtice & marchons. Similor outré & ſe déboſſuant en fureur, jetta la boſſe à la tête de ſon maître, en diſant, voilà votre Boſſu ! Celui-ci rejetta la boſſe au nez, jurant qu'il n'y prétendoit rien, & qu'elle étoit bien à lui. Tous deux pelotoient la boſſe & ſe la renvoyoient à coups de pied avec les

meilleures raiſons qu'ils pouvoient s'imaginer. Me ſerois-je aviſé comme un ſot, diſoit le Colporteur, de vouloir faire le boſſu avec mon air jouflu & ces jambes-là, & ne voit-on pas clair comme le jour que c'eſt un déguiſement ajuſté à la figure de Monſieur ? Qu'il replique à cela ! Le Commiſſaire qui n'étoit rien moins qu'un Salomon, pour ſavoir à qui adjuger la boſſe, ſe laſſa de ſa perplexité : Marchons, marchons, dit-il, voilà bien des façons ; toutes boſſes & tous vilains cas ſont reniables, on le ſait bien, & ceci ne finiroit jamais : Qu'on les méne tous deux au cachot ; le Fait s'éclaircira tout à loiſir. Similor conſterné, comme on peut croire, en enviſageant les ſuites d'une ſi vilaine avanture, obtint enfin par ſes larmes & par ſes priéres un moment d'entretien ſecret avec le Commiſſaire & l'Exempt : étant donc paſſé avec eux

dans une chambre voiſine, là il ſe nomma & fit un détail fidéle de tout ce qui venoit d'arriver. Il n'en étoit pas mieux, & toute ſon éloquence étoit perdue ſans le ſecours d'une bourſe de cinquante piſtoles qu'il avoit heureuſement ſur lui : à l'harmonie d'une ſi belle péroraiſon, le Commiſſaire baiſſa le fauſſet d'un ton, l'Exempt s'humaniſa ; ils ſe parlérent à demi-voix pour ſe concilier ſur le renvoi de leur ſuite, promirent à Similor de lui rendre bon compte des Exemplaires qui l'intéreſſoient ſi fort, & lui montrérent un petit degré dérobé qui deſcendoit dans la petite ruë des Marais. Il l'enfila bien vîte & regagna ſon logis, laiſſant tout le monde extrêmement ſatisfait d'avoir eu ſon ſoupé, ſon argent, & une comédie ſi plaiſante, dans un tems ſur-tout où elles ſont ſi rares. Car il eſt tems enfin de mettre mon Lecteur au fait, en lui diſant que

depuis la rencontre de la Vieille jusqu'à ce dernier & parfait dénoûment, tout n'étoit qu'un jeu concerté par des Colporteurs qui avoient de justes sujets d'en vouloir à Similor. ( autre matiére à une nouvelle nuit de Straparole) Niéce, Neveu, Tante, Archers, Commissaire, Exempt, tous n'étoient que de faux Personnages qui, de longue main, s'étoient distribué les Rôles & avoient sçû ajuster la Scéne au Théâtre, selon les différentes circonstances ; & les fréquentes sorties du Colporteur, après le vin de Champagne, avoient servi à faire les derniers arrangemens.

Il en revint bien à Similor, après deux ou trois jours, quelques soupçons qu'il voulut éclaircir, mais envain. On retrouva bien le Théâtre, mais les Acteurs étoient bien loin. Il ne put plus douter qu'il n'eût été joué, & cette decouverte de sa part auroit manqué à la pleine

vengeance

*Simon Collat.*

vengeance des Rieurs. Depuis ce tems, il ne voit paſſer ni malle ni boſſe, qu'il ne lui ſouvienne de la Male-Boſſe.

---

# MEMOIRE
## DE SIMON COLLAT,
### DIT PLACARD,

*Maître Afficheur, Donneur d'Avis, & Juré-Crieur des Choſes perdues.*

A MESSIEURS LES COLPORTEURS.

C'EST honneur & grace que vous me faites, MESSIEURS, que de vouloir bien m'aſſocier à vos remontrances, comme je le ſuis à vos malheurs; & ſi cette conformité qui achève de rendre les hom-

mes ſenſibles, ne ſuffiſoit pas pour vous bien aſſurer de ma reconnoiſſance, je pourrois du moins vous prouver par un détail intéreſſant de l'ancienneté de ma famille & de la profeſſion qu'elle a toujours exercée, que loin d'être indigne de vos bontés, il peut en réjaillir ſur vous-mêmes un éclat très-avantageux à la cauſe commune.

Les *Collats* ſont par rapport aux Affiches, ce que ſont les *Collots* pour l'opération de la taille, c'eſt-à-dire, les premiers & les plus célébres de tous ceux qui ont exercé leur Art; avec cette différence pourtant, que les *Collots* ne ſont venus que des milliers d'années après les *Collats*, que la réputation des *Collots* ne s'eſt répandue que dans une partie de l'Europe, & que leur habileté n'a ſauvé qu'un petit nombre d'hommes, au-lieu que celle des *Collats* utile à tout le genre humain, n'a eu preſque d'autres bor-

nes que celles de l'Univers. Vous en jugerez, Messieurs, par cette espéce d'Arbre Généalogique & Historique, que les quatre plus savans Hommes du Régne de François I. Guillaume Budé, Pierre du Châtel, François Vatable, & Henri Estienne, dresférent en faveur d'Emanuel Collat mon Trisayeul. Cette Piéce curieuse, que j'ai trouvée dans ses Papiers, n'a jamais été rendue publique, & ne peut, je crois, le devenir dans une conjoncture plus favorable & plus triste que celle où nous nous trouvons.

» Les Commissaires soussignés, » qui ont vû & examiné les Mé» moires, Titres & Documens qu'a

,, produits pardevant eux EMA-
,, NUEL COLLAT, Collation-
,, neur perpétuel, Colleur, Reſtau-
,, rateur & Enjoliveur des Manuſ-
,, crits de la Bibliothéque de Fon-
,, tainebleau, Afficheur du Collége
,, Royal, & de tous autres Placards
,, réſervés par l'Edit du mois de Fé-
,, vrier de l'année derniére 1539, &
,, qui ont joint à ces Titres, Mémoi-
,, res & Documens, leurs propres
,, recherches, avec d'autant plus
,, de plaiſir que ledit Emanuel Col-
,, lat les a toujours ſervis avec un
,, zéle, une intelligence & une
,, probité inexprimables, & que
,, ſon déſintéreſſement les empêche
,, de s'acquitter envers lui d'aucune
,, autre maniére : Déclarent, at-
,, teſtent & certifient, aux périls,
,, riſques & fortunes de tous Litté-
,, rateurs, Chronologiſtes, Géo-
,, graphes, Hiſtoriens, Généalo-
,, giſtes, Hérauts & Pourſuivans
,, d'Armes qu'il appartiendra, pré-

,, ſens & à venir qu'il appert.

,, Que Caïn Collat, premier du ,, nom, étoit un des hommes de ,, confiance de l'Entrepreneur en ,, chef de la Tour de Babel; qu'il ,, étoit entr'autres chargé des Affi- ,, ches qui chaque jour annon- ,, çoient réguliérement le genre de ,, travail qui ſe feroit le lendemain, ,, la diſpoſition & la qualité des ma- ,, tériaux, le nombre & le rang ,, des ouvriers qui ſeroient em- ,, ployés à chaque partie de l'Edi- ,, fice, les heures de réfection & ,, de délaſſement, l'ordre & la na- ,, ture des payemens, *&c.* ſans quoi ,, la confuſion ſe ſeroit miſe en ,, moins de rien dans l'ouvrage mê- ,, me, comme peu de tems après ,, elle s'introduiſit dans le langage. ,, Que cette révolution fatale ne ,, ſervit qu'à rendre Caïn Collat ,, encore plus illuſtre; qu'alors par ,, des Affiches hiéroglyphiques, ,, qui s'expliquoient directement

,, aux yeux & à l'eſprit, ſans paſ-
,, ſer par l'intervalle des ſons, il
,, enſeigna aux Nations ſtupéfaites
,, l'art de ſe reconnoître toujours,
,, & de converſer encore enſem-
,, ble ſans ſe parler; il leur traça
,, les routes différentes qu'elles de-
,, voient tenir pour peupler avec
,, une ſorte de proportion & d'éga-
,, lité le reſte du monde déſert; il
,, leur facilita les moyens de retrou-
,, ver & d'emporter aiſément leurs
,, hardes mêlées; & qu'enfin le
,, terme de *Sac*, qui fut le ſeul
,, mot écrit dont il ſe ſervit en
,, cette occaſion, parut ſi expreſ-
,, ſif & ſi convenable au Sujet,
,, qu'il eſt auſſi le ſeul qui ſe ſoit
,, conſervé depuis ſans altération
,, dans toutes les Langues du mon-
,, de.,,

,, Que ſon Arriére-petit-Fils Miſ-
,, raïm Collat porta en Egypte
,, l'uſage de ces Affiches hiérogly-
,, phiques, auſquelles les Egyp-

,, tiens furent redevables des pre-
,, miers Elémens des Sciences, qui
,, dans la ſuite les rendirent ſi fa-
,, meux; mais qu'au-lieu d'en mar-
,, quer une éternelle reconnoiſſan-
,, ce à l'Inventeur, ils ne s'appliqué-
,, rent qu'à lui enlever ſon ſecret,
,, & à ſe le rendre propre par les
,, additions qu'y firent ſucceſſive-
,, ment *Iſis*, *Oſiris*, *Typhon*, *Har-*
,, *pocrate*, *Anubis*, & les grands
,, Prêtres d'Héliopolis; additions
,, malheureuſes qui font qu'on n'y
,, comprend plus rien.,,

,, Que les Enfans de Miſraïm
,, Collat, ſenſibles à une ſi noire
,, ingratitude, formérent le deſſein
,, de s'en venger d'une façon pro-
,, portionnée à l'injure, & que la
,, ſortie des Hébreux leur en four-
,, nit la plus belle occaſion qu'ils
,, pouvoient ſouhaiter, parce que
,, le Pharaon qui régnoit alors, &
,, qui, ſuivant la tradition conſ-
,, tante de la famille des Collats,

„ justifiée par un fragment de Ma-
„ nethon, étoit Amosis II. & non
„ Aménophis son Ayeul, comme
„ l'a cru Apion, n'ayant consenti
„ qu'à regret à leur sortie, assem-
„ bla immédiatement après leur
„ départ, un Conseil extraordi-
„ naire pour délibérer si on les
„ poursuivroit ou non, & que l'a-
„ vis le plus sage, qui étoit de les
„ laisser aller, prévaloit insensible-
„ ment. Quant aux premiers rayons
„ du Soleil, on apperçut au fond
„ de la Salle du Conseil, une Affi-
„ che hiéroglyphique que les pe-
„ tits Collats y avoient adroite-
„ ment mise pendant la nuit, la-
„ quelle Affiche ayant tout l'air
„ d'un Oracle, en produisit aussi
„ tout l'effet. Elle représentoit Nep-
„ tune armé d'un Trident d'*Ecar-
„ latte*, qui sembloit appeller à
„ lui les Egyptiens, & leur tendre
„ les bras en signe de protection
„ & d'amitié. A cette vûë, le

„ Conſeil revire de bord, il eſt
„ unanimement décidé qu'on pour-
„ ſuivra les Hébreux; l'Armée s'aſ-
„ ſemble, le nombre des Volon-
„ taires paſſe celui des troupes ré-
„ glées, il n'eſt enfant de bonne
„ maiſon qui ne veuille en être;
„ toute l'Egypte enfin, ſon Roi à
„ la tête, s'achemine en triomphe
„ vers la *Mer rouge*, & il reſte à
„ peine dans la Capitale quelques
„ femmes groſſes, quelques Inva-
„ lides & Poëtes crottés, qui ne
„ s'occupent que du ſoin de pré-
„ parer des Couronnes pour le
„ retour des Vainqueurs. „

„ Que dans cet intervalle, les
„ Collats, qui ſe doutoient bien
„ que le retour ſeroit pis que Ma-
„ tines, paſſérent dans le Pélopon-
„ néſe, où l'Aîné de la famille,
„ XXIV. du nom, & de qui Ema-
„ nuel Collat deſcend en droite
„ ligne, s'attacha à Médée, &
„ l'accompagna dans le Voyage

,, de la Colchide, où il lui fut d'un
,, grand ſecours, parce que c'étoit
,, lui qui, de concert avec cette ſa-
,, vante Princeſſe, apliquoit tous les
,, ſoirs au mât de la Navire Argo,
,, fait d'un chêne coupé dans la Fo-
,, rêt de Dodone, une nouvelle Affi-
,, che qui inſtruiſoit les Argonautes
,, de ce qu'ils avoient à faire ou à
,, éviter dans la journée ſuivante;
,, ce qui donna lieu aux Auteurs
,, imbécilles, & ſur-tout aux Poë-
,, tes Bavards, de dire que les Ar-
,, bres de Dodone parloient & ren-
,, doient des Oracles.,,

,, Qu'enflé du ſuccès de cette
,, Expédition célébre, notre Col-
,, lat, qui fut ſurnommé *Adèle*,
,, c'eſt-à-dire, l'*Inconnu*, parce
,, qu'on ne connoiſſoit ni l'origine
,, de ſa famille, ni les principes de
,, ſa ſcience, ſe flatta d'introduire
,, dans la Gréce l'uſage des Hiéro-
,, glyphes; mais que les Grecs ac-
,, coutumés à une Langue qui avoit

,, déja pris une ſorte de conſiſtan-
,, ce, une Langue qui par elle-
,, même étoit belle, ſonore, dou-
,, ce, arrondie, & qui ſe perfec-
,, tionnoit tous les jours, ne vou-
,, lurent jamais tâter de ce précieux
,, grimoire, aimant mieux donner
,, à plein collier dans le Phébus,
,, que de s'enveloper dans le moin-
,, dre rébus; de ſorte qu'Adéle,
,, Collat & ſes Succeſſeurs, ſe vi-
,, rent réduits à n'afficher qu'en
,, langage vulgaire; en quoi ce-
,, pendant ils ſe diſtinguérent d'une
,, maniére aſſez avantageuſe pour
,, ne pas regretter leurs oignons
,, d'Egypte. Ils furent propoſés
,, pour afficher dans toutes les Ré-
,, publiques alliées, & chez les
,, Puiſſances voiſines, les Décrets
,, des Amphictyons, l'Ouverture
,, des Jeux Olympiques, les con-
,, ditions ſous leſquelles on pou-
,, voit y être admis dans chaque
,, genre d'exercice ou de combat.

,, Ce fut auſſi à eux ſeuls qu'appar-
,, tint le droit de publier & d'affi-
,, cher d'après le Rôle des Agono-
,, thétes ou Intendans des Jeux, le
,, nom des Vainqueurs, hommes,
,, chars & chevaux; & outre les ap-
,, pointemens conſidérables atta-
,, chés à cet Emploi, on ne ſauroit
,, dire combien il leur rapportoit en
,, gratification de la part des Ath-
,, létes qui s'y trouvoient intéreſ-
,, ſés; il y en eut un qui leur donna
,, lui ſeul deux Talens Euboïques,
,, pour que les lettres de ſon nom
,, euſſent environ un demi-quart
,, de ligne de hauteur plus que celles
,, du nom de ſes concouronnés. ,,
,,Telle étoit la fortune des Col-
,, lats aux plus beaux jours de la
,, Gréce, quand l'auſtére vertu
,, dont ils ſe piquoient, peut-être
,, auſſi la malheureuſe habitude
,, qu'ils avoient conſervée de par-
,, ler en Hiéroglyphes, & plus que
,, tout cela ſans doute, leur liaiſon

,, intime avec Socrate, penſa les
,, entraîner dans ſa diſgrace; mais
,, n'étant pas comme lui originai-
,, res de l'Attique, & naturelle-
,, ment ſoumis aux Loix de l'Aréo-
,, page, il leur conſeilla de s'y ſouſ-
,, traire par une retraite prudente,
,, il leur offrit même, s'ils vouloient
,, paſſer à Rome, d'excellentes re-
,, commandations auprès des Con-
,, ſuls, des Décemvirs & des Tri-
,, buns, avec qui d'illuſtres Athé-
,, niens, ſes amis particuliers, en-
,, tretenoient déja, quoique ſour-
,, dement, des correſpondances
,, d'Etat & de Politique.,,

,, Ce fut ſous de tels auſpices que
,, l'aîné des Collats, le ſeul dont
,, nous ſuivons préſentement la tra-
,, ce, vint avec ſes deux fils s'éta-
,, blir à Rome, dont la puiſſance
,, commençoit à faire du bruit, &
,, dont les hautes deſtinées s'avan-
,, çoient à grands pas; les Magiſ-
,, trats avantageuſement prévenus

,, de ſa probité & de ſes talens,
,, l'employérent auſſi-tôt; ils lui
,, aſſignérent un logement ſur le
,, Mont Collatin, & pour ne pas
,, effrayer les Tribus Ruſtiques par
,, un nom étranger & purement
,, Phénicien, ils lui donnérent ce-
,, lui de *Collius-Collatianus* qui, à
,, la terminaiſon près, différe peu
,, de Collat & n'a pas moins de rap-
,, port à l'uſage de coller & col-
,, lationner; il paroît par quelques
,, Affiches, que les Deſcendans de
,, ce Collat abrégérent encore le
,, ſurnom de *Collatianus*, en ſignant
,, ſimplement *Collatus*.

,, Sur quoi, les Sieurs Commiſ-
,, ſaires, pour faire plaiſir aux Lec-
,, teurs curieux d'Anecdotes hiſto-
,, riques, obſerveront que c'eſt
,, contre toute ſorte de raiſon & de
,, vérité que Diodore de Sicile &
,, Pauſanias attribuent l'invention
,, de la Colle-forte à Dédale, au
,, préjudice des Collats qui ſont

„ bien plus anciens que lui, & qui „ ont conſtamment tiré leur déno- „ mination de cette découverte, „ que leurs ſucceſſeurs ſont d'au- „ tant plus en droit de revendi- „ quer, que *Titulus clamat.* Ils ob- „ ſerveront encore que la colle par „ excellence, c'eſt-à-dire la colle- „ forte, ſe dit de même en grec „ Κόλλα; que ce mot vient du Phé- „ nicien, & que les Coptes s'en „ ſont toujours ſervis; ils ajoute- „ ront qu'il eſt de notoriété publi- „ que que les Grecs étoient cou- „ tumiers du fait, qu'ils s'appro- „ prioient impudemment toutes les „ découvertes dans les Arts; qu'ils „ décrioient particuliérement les „ Egyptiens, parce que c'étoit „ d'eux qu'ils tenoient leurs plus „ belles connoiſſances, & que „ quand ils furent paſſés ſous la „ domination des Romains, qui les „ traitoient avec une extrême dou- „ ceur, & à qui de leur côté ils

„ prodiguoient les plus grands élo-
„ ges, ils haïſſoient & mépri-
„ ſoient ſouverainement au fond
„ de l'ame ces Vainqueurs gé-
„ néreux, & que ce ne fut que
„ pour les dénigrer avec plus d'a-
„ dreſſe, que Plutarque entreprit
„ d'écrire la vie des Hommes Il-
„ luſtres des deux Nations, & de
„ terminer ces Vies par un paral-
„ léle où l'avantage demeure tou-
„ jours aux Grecs. „

„ Enfin, que la prétendue preu-
„ ve, la ſeule que ces Meſſieurs
„ rapportent de l'invention de la
„ colle-forte par Dédale, c'eſt
„ qu'il eſt à préſumer qu'il s'en ſer-
„ vit pour s'attacher à lui & à ſon
„ Fils des aîles poſtiches, par le
„ moïen deſquelles ils puſſent écha-
„ per, comme des Oiſeaux, à la
„ fureur du Roi de Créte; mais,
„ qu'outre qu'une tradition bien
„ plus générale porte qu'il n'y em-
„ ploya que de la cire commune,
que

„ que le Soleil fondit, de s'être servi „ en cette occasion de colle-forte, „ il s'ensuivroit bien plutôt qu'elle „ étoit déja connue, qu'il ne s'en- „ suivroit qu'il l'auroit inventée; „ que d'ailleurs l'événement sem- „ ble avoir décidé la question, & „ que Dédale ne se servit ni de „ cire commune, ni de colle-for- „ te, puisqu'après la chûte du pau- „ vre Icare dans la Mer Egée, il „ fut très-clairement vérifié que „ ce n'étoit que de la colle de „ Poisson. „

„ Après cette disgression, où les „ Sieurs Commissaires se sont moins „ engagés par la liaison, la force „ & l'aménité du Sujet, que pour „ la satisfaction des gens de Let- „ tres, ils reviennent à *Collius* „ *Collatianus*; qu'ils n'ont pas perdu „ de vûë dans sa transplantation & „ son nouvel établissement à Ro- „ me. Il leur paroît que ce fut lui „ qui, d'entrée de jeu, & par ordre

,, des Magiſtrats, fut chargé d'y
,, afficher dans tous les carrefours
,, de la Ville les Loix des XII.
,, Tables, tandis qu'on les gravoit
,, ſur de grandes Plaques d'airain
,, deſtinées à reſter au Capitole,
,, ce qui étoit alors un bien plus
,, grand ouvrage qu'il ne le ſeroit
,, aujourd'hui. »

,, Ses Succeſſeurs eurent toute
,, la confiance des Tribuns, parti-
,, culiérement des deux Gracques,
,, dans ces tems orageux où le
,, Sénat & le Peuple diviſés d'in-
,, térêts & de ſentimens, s'atta-
,, quoient & ſe ripoſtoient autant
,, & plus par des Ecrits & des Af-
,, fiches, que par des Harangues
,, & des Voies de fait. Un Frag-
,, ment de la Loi *Agraria* conſervé
,, dans la Famille des Collats, &
,, ayant encore au haut la figure
,, d'un Geai paſſablement deſſiné,
,, & contreſigné au bas *Collatus*,
,, eſt un monument qui pourra

„ beaucoup ſervir aux Auteurs qui
„ dans les ſiécles ſuivans entrépren-
„ dront de traiter cette matiére.
„ Emanuël Collat en a produit
„ quelques autres moins bien con-
„ ſervés, qui paroiſſent aux Sieurs
„ Commiſſaires des reſtes d'Affi-
„ ches des Comédies de Plaute &
„ de celles de Térence ; mais ce-
„ lui de tous ces Fragmens qui eſt
„ le plus entier, & qui a auſſi moins
„ d'étendue, eſt un Avis au Pu-
„ blic, qui fut affiché lorſqu'un
„ grand nombre de Gaulois amis de
„ Céſar, & par lui élevés à la
„ dignité de Sénateurs, vinrent à
„ Rome pour y être inſtalés : l'Avis
„ portoit en ſubſtance que *ce ſeroit*
„ *un bon tour à leur faire que de ne*
„ *leur point indiquer le lieu où s'aſ-*
„ *ſembloit le Sénat ;* & en effet ils
„ ne le découvrirent & n'y arri-
„ vérent qu'après la ſéance levée.
„ La tradition de la famille eſt que
„ ce fut Cicéron qui leur inſpira

,, cette eſpiéglerie, & qu'il aimoit
,, les Collats, parce que dans le
,, tems des proſcriptions de Ma-
,, rius & de Sylla, ils s'étoient re-
,, tirés à la campagne dans un lieu
,, voiſin de *Tuſculum*, pour n'être
,, mêlés en rien dans les opérations
,, tragiques de ces deux turbulens
,, perſonnages.,,

,, Il y a apparence que c'eſt de
,, la *même main* que partirent ces
,, mots que l'on trouva affichés un
,, beau matin ſur la baſe de la ſta-
,, tuë de Brutus, *que n'es-tu en vie!*
,, & ceux-ci qui y furent ſubſti-
,, tués peu de tems avant la mort
,, de Céſar. *Brutus fut fait Conſul*
,, *pour avoir chaſſé les Rois, & Céſar*
,, *eſt devenu Roi pour avoir chaſſé*
,, *les Conſuls.*,,

,, On ne doit pas oublier que ce
,, fut dans ce loiſir de la campa-
,, gne, & ce voiſinage de Tuſcu-
,, lum, que les Collats donnérent
,, à Cicéron les premiéres idées de

„ l'art d'écrire en abregé auſſi vîte
„ que l'on parle, & que nous apel-
„ lons *Tachæographie* : ils l'avoient
„ toujours cultivé dans la famille,
„ & l'avoient ſucceſſivement ap-
„ pliqué à la langue des diférentes
„ nations, parmi leſquelles ils
„ avoient vêcu depuis la Tour de
„ Babel. Cicéron charmé de pou-
„ voir recueillir par ce moyen les
„ tirades cauſtiques & merveilleu-
„ ſes qui échapoient à Caton preſ-
„ que toutes les fois qu'il diſoit ſon
„ avis au Sénat, ſe rendit très-ha-
„ bile dans cet art, & le fit ſou-
„ verainement bien apprendre à
„ un de ſes affranchis nommé Ti-
„ ron, qui ſe réduiſit en forme de
„ lexique ou tables alphabétiques
„ que l'on conſerve encore aujour-
„ d'hui dans pluſieurs Bibliothé-
„ ques. „

„ Il y a de plus dans les eſpé-
„ ces d'Archives de la maiſon
„ COLLAT, divers morceaux de

,, tablettes antiques, les unes en-
,, duites de cire, les autres d'une
,, espece de craïe, & toutes char-
,, gées de caractéres latins; de l'e-
,, xamen desquelles Tablettes il ré-
,, sulte aux yeux desd. sieurs Com-
,, missaires, accoûtumés à déchif-
,, frer les manuscrits les moins lisi-
,, bles qu'un des fils du Collius
,, Collatus dont nous venons de
,, parler, étoit en liaison avec
,, Horace & Virgile, comme son
,, pere l'étoit avec Cicéron, &
,, que ce fut de lui que Virgile se
,, servit pour placer adroitement
,, sur la porte du Palais d'Auguste
,, ce distique qui le flattoit de par-
,, tager avec les Dieux l'Empire
,, du monde, sur ce qu'après une
,, pluye excessive qui ayant duré
,, toute la nuit, faisoit craindre
,, que les spectacles que le Prince
,, devoit donner le lendemain ne
,, fussent differés, le soleil avoit
,, reparu dans toute sa splendeur,

„ & les ſpectacles avoient reçu un
„ nouvel éclat de la pluye qui les
„ avoit précédé, parce qu'elle
„ n'avoit ſervi qu'à rendre le Cir-
„ que plus frais & moins pou-
„ dreux. „

„ Auguſte ſenſible à une louan-
„ ge ſi délicate, voulut en con-
„ noître l'auteur, il lui promit une
„ aſſez grande récompenſe, & un
„ Poëte des halles ſi étant hardi-
„ ment préſenté pour la recevoir
„ avant que Virgile eut pris le parti
„ de ſe découvrir; celui-ci juſte-
„ ment piqué, fit afficher le mê-
„ me jour & au même endroit par
„ Collatus, cinq autres vers dont
„ quatre coupés par la moitié, de
„ maniére que nul autre que lui ne
„ pouvoit les bien remplir, ce qui lui
„ réuſſit au point que l'impoſture
„ fut auſſi-tôt découverte, & le
„ Poëte Eſcroc, bien & dûment
„ hué, berné, conſpué; l'Empe-
„ reur informé de ce qui s'étoit

,, passé, honora *Collatus* du titre ,, de *Prototype des afficheurs* & le ,, chargea d'aller promulguer par ,, des affiches historiées dans tou- ,, te l'étendue de l'Empire, la cé- ,, lébration des jeux séculaires. Il ,, s'acquitta dignement de cette ,, commission, & n'oubliant rien ,, de ce qui pouvoit exciter la cu- ,, riosité des peuples, il mit par ,, maniére de préambule à ses affi- ,, ches, ces mots qui passerent en ,, formule *venez tous voir des jeux* ,, *que vous n'avez jamais vûs, &* ,, *que vous ne verrez jamais.* ,,

,, L'affluence des Nations qui se ,, rendirent à Rome pour la célé- ,, bration de ces jeux fut si gran- ,, de, qu'Auguste s'écria dans un ,, transport de joye, que c'étoit ,, pour lors qu'il tenoit véritable- ,, ment sous sa main l'Univers en- ,, tier, & que voulant donner à ,, Collius Collatus des marques ,, particuliéres de sa satisfaction,

„ il affecta à ses Descendans le pri-
„ vilége & le droit de pouvoir
„ seuls de pere en fils, ou plûtôt
„ de siécle en siécle, faire de sem-
„ blables affiches & proclamations.
„ Toutes ces circonstances sont
„ rappellées dans un rescrit datté
„ de l'an de Rome 737. sous le
„ consulat de C. Furnius & de
„ Junius Silanus, la veille des No-
„ nes du mois de Septembre ; de
„ sorte que comme les Réglemens
„ faits par Auguste sont ceux qui
„ qui ont été le plus religieusement
„ observés, il est à présumer que
„ les Colati ont paisiblement joui
„ de ce droit jusqu'à l'extinction
„ des jeux. „

„ Mais l'ordre des tems exige
„ des Sieurs Commissaires qu'ils
„ placent ici un fait singulier dont
„ ils trouvent pareillement des ves-
„ tiges, pour ne pas dire des preu-
„ ves, dans les Annales *Collatines* ;
„ c'est que dans l'intervalle des

,, Jeux Séculaires célébrés par Domitien, & de ceux qui le furent sous Sept. Sévére, lorsque Trajan vainqueur des Daces & des Parthes, des Quades & des Marcomans, voulut tourner ses armes du côté de l'Inde, & soumettre divers Peuples, dont le langage, le nom même, étoient inconnus à Rome ; il emmena avec lui deux *Collati* ou Collats, qui ayant toujours cultivé l'Art des Affiches hiéroglyphiques, s'en servoient dans les occasions comme d'une Langue universelle : ils lui furent d'une grande utilité dans le cours de cette derniére Expédition, n'y ayant rien qu'ils ne vinssent à bout de faire entendre aux Barbares par ces sortes d'Affiches. »

,, L'aîné de ces deux Collati mourut de douleur à Ctésyphonte, le même jour que Trajan : & le cadet, qui étoit tout

,, dévoué à Plotine, lui remit en ,, ſecret le Sceau du bon Empereur, qu'il appoſa lui-même par ,, ordre de la Princeſſe, aux Lettres d'Adoption antidatées dont ,, elle jugea à propos de gratifier ,, Hadrien. Dieu ſçait ! de quels ,, bienfaits le nouvel Empereur ,, l'auroit comblé, ſi l'on n'avoit ,, eu à Rome quelque ſoupçon ſur ,, ces Lettres d'Adoption; mais la ,, crainte d'augmenter ce ſoupçon ,, par la préſence du Fabricateur ,, même, fit qu'Hadrien ne lui ,, permit pas d'y revenir, & que ,, non content de l'en tenir ſi éloigné, il l'envoya plus loin encore, rejoindre ſon pauvre frere.

,, Heureuſement toute la race ,, des Collats ne périt pas avec lui; ,, l'Aîné avoit laiſſé à Rome deux ,, Fils qui y furent élevés par un ,, Affranchi zélé, & fidéle dépoſitaire des plus précieux talens ,, de la famille. Avec ce ſecours,

,, ils firent à leur tour des Etabliſ-
,, ſemens aſſez avantageux. »

,, Un Enfant de ceux-ci qui avoit
,, particuliérement hérité du goût
,, de ſes Ancêtres, le perfectionna
,, par les voyages qu'il entreprit;
,, il parcourut d'abord la Gréce
,, avec Pauſanias, & les remar-
,, ques qu'il lui communiqua ſont
,, ce qu'il y a de plus beau dans la
,, deſcription que cet Auteur nous
,, en a donnée. De-là il paſſa en
,, Egypte, où il ſeroit à ſouhaiter
,, qu'il eût trouvé un compagnon de
,, voyage qui nous eût tranſmis de
,, même ce qu'il y recueillit ſur les
,, Hiéroglyphes, les Pyramides,
,, les Temples & autres Monumens
,, ſinguliers, avec plus d'élégance
,, & d'exactitude qu'il ne l'a été
,, par Ammien Marcellin, à qui
,, ſes Mémoires furent communi-
,, qués par quelqu'un de la fa-
,, mille. »

,, Les Sieurs Commiſſaires n'ont

„ rien trouvé dans le ſurplus des
„ débris hiſtoriques & généalogi-
„ ques échapés à l'injure des tems,
„ & produits par Emanuel Collat,
„ qui les mette en état de juger
„ de la figure qu'ont faite les Suc-
„ ceſſeurs de ce dernier Collatus
„ pendant le ſiécle ſuivant, & ils
„ attribuent ce *deficit* aux troubles
„ qu'excita dans l'Empire Romain
„ cette multitude de Tyrans qui
„ commencérent à s'y élever ſous
„ le régne de Gallien, & qui s'y
„ perpétuérent juſqu'à Maxence.
„ Alors ils retrouvérent un Colla-
„ tus attaché à Conſtantin, qui,
„ après ſa Victoire miraculeuſe,
„ lui accorde le Privilége de tra-
„ vailler ſeul, lui & ſes Deſcen-
„ dans, à ces Enſeignes chrétien-
„ nes & militaires connues ſous le
„ nom de *Labarum*.

„ Ce fut là, juſques ſous les der-
„ niers Empereurs Grecs, la prin-
„ cipale occupation des Collats,

,, qui devenoit tous les jours plus
,, lucrative, parce qu'à meſure que
,, la Religion s'étendoit, le *Laba-*
,, *rum* qui dans les commencemens
,, n'étoit guéres que l'enſeigne des
,, Cohortes Prétoriennes, devint
,, peu à peu celle de preſque tou-
,, tes les Troupes de l'Empire, &
,, que les contours, les broderies,
,, & les autres ornemens dont ils
,, enrichiſſoient ces enſeignes ou
,, drapeaux, en faiſoient un objet
,, de luxe & de dépenſe, qui, loin
,, de rebuter les Grecs, étoit pour
,, eux un nouveau ſujet d'émula-
,, tion, au moindre changement
,, de mode. »

,, Les Collats, dont le nom paſ-
,, ſoit alors pour un ſynonyme du
,, goût & de l'intelligence, ſe trou-
,, vérent auſſi ſeuls en poſſeſſion
,, de décorer les Dyptiques, &
,, de faire broder ces eſpéces de
,, mouches ou de ſerviettes, *map-*
,, *pæ circenſes*, avec leſquelles les

,, Empereur ou les Consuls don-
,, noient le signal des Jeux ; mais
,, ce qu'ils firent de plus remar-
,, quable , & à quoi les gens de
,, lettres gagnérent autant qu'eux ,
,, ce fut l'usage qu'ils introduisirent
,, dans la transcription des Manus-
,, crits : au lieu de les écrire , com-
,, me on faisoit auparavant, sans
,, aucun intervalle , sur des feuilles
,, exactement collées les unes au
,, bout des autres , qui se roulant
,, ensuite sur des gorges ou petits
,, bâtons appellés *Umbilics* & sem-
,, blables à ceux de nos Cartes
,, géographiques , formoient quel-
,, quefois , quand on les déplioit ,
,, des volumes de deux cens pieds
,, de long ; ils les firent copier sur
,, des feuilles qui tournoient l'une
,, sur l'autre , & dont toutes les
,, pages distribuées , & comme
,, encadrées dans des marges de
,, proportion , leur donnoient un
,, beau coup d'œil , en rendoient

,, la lecture infiniment commode, ,, & faisoient d'autant plus de plaisir aux lecteurs, que souvent ces ,, marges étoient chargées de vignettes amusantes ou instructives. ,, Ils faisoient plus, ils distinguoient ,, les diférentes parties d'un même ,, ouvrage par de grandes miniatures, ils en plaçoient de moins ,, grandes au commencement de ,, chaque chapitre, & de plus petites encore dans les letres initiales de chaque *à linea.* ,,

,, Nos François en furent si frappés dès le tems des premiéres ,, croisades qu'ils essayérent d'en ,, rapporter l'art en Europe où ils ,, l'appliquérent particuliérement ,, à embellir les Contes, Romans ,, & Fabliaux dont il nous ont ,, inondé ; & cet art quoiqu'imparfaitement imité, leur a donné & leur donne encore un prix ,, qu'ils ne méritent pas par eux-mêmes. ,,

À

,, A cette décoration interieure
,, des livres, les Collats en joigni-
,, rent une autre pour l'exterieur
,, qui ne contribuoit pas moins à
,, leur conſervation qu'à leur or-
,, nement: c'étoient des relieures
,, en maroquin de diverſes cou-
,, leurs, ſi artiſtement rapportées,
,, qu'on ne pouvoit en diſcerner
,, le joint; avec des cartouches
,, magnifiques brodés d'or, d'ar-
,, gent & de ſoye qui renfermoient
,, le titre de l'ouvrage. Entre les
,, échantillons qu'Emanuel Collat
,, a produit de ces ſortes de reliû-
,, res, les ſieurs Commiſſaires ne
,, ſe ſont point laſſés d'admirer le
,, deſſein de celle qu'un de ſes An-
,, cêtres, Nicéphore Collat, avoit
,, faite pour les Mémoires de la vie
,, & du régne d'Alexis Comnéne,
,, redigés par Anne Comnéne ſa
,, fille, qui en fut ſi ſatisfaite,
,, qu'en le recevant elle lui fit pré-
,, ſent d'une belle Améthyſte qu'el-

,, le avoit au doigt ; & que l'Em-
,, pereur non content de lui avoir
,, assigné une Pension de mille be-
,, zans à prendre sur tous les bains
,, du Palais, de la Ville & des
,, Fauxbourgs, lui fit l'honneur de
,, tenir sur les Fonts de Baptême
,, son fils aîné, à qui pour raison
,, de cette concession, il donna le
,, nom de *Nymphas Alexis*. ,,

,, Mais à quelles révolutions les
,, plus grandes fortunes ne sont-el-
,, les pas sujettes ! Demetrius Col-
,, lat arriére petit fils de Nicepho-
,, re, perdit subitement toute la
,, sienne au malheureux siége de
,, Constantinople : il avoit aux por-
,, tes de la Ville un riche Domai-
,, ne qui fut un des premiers postes
,, que les infidelles occupérent &
,, devastérent ; deux de ses fils Ba-
,, sile & Eusebe, furent tués sur
,, la breche le jour du terrible as-
,, saut qui soumit cette Ville célé-
,, bre au pouvoir des Turcs ; il y

„ a précisément aujourd'hui 87. „ ans révolus. Demetrius lui-même „ dangereusement blessé, voulant regagner sa maison où il „ avoit laissé sa femme, & le plus „ jeune de ses enfans avec quelques „ domestiques, la trouva déjà pillée, bouleversée; & sans sa blessure qui paroissoit mortelle, il „ y auroit été chargé de fers en y „ arrivant. La seule compassion „ qu'inspiroit son état, lui sauva „ la vie en ce moment, & les témoignages avantageux qu'on „ rendit ensuite de sa probité au „ Sultan, lui valurent sa liberté, „ & celle des restes de sa famille „ sans aucune rançon. Mahomet „ II. qui après le succès, se piquoit „ d'une certaine grandeur d'ame „ envers les vaincus dont on lui „ ventoit le mérite, lui permit de „ passer en Europe avec Manfredonia Doria belle-mere de François Philelphe un des plus beaux

,, eſprits du ſiécle dernier. Ils allé-
,, rent donc le joindre à Milan, &
,, paſſérent enſuite avec lui à Flo-
,, rence où Démetrius Collat reſta
,, quelque tems, & vendit à Coſ-
,, me de Médicis ſes pierreries,
,, qui cachées dans un lieu ſecret
,, de ſa maiſon de Conſtantinople,
,, avoient échapé aux recherches
,, des Turcs, entr'autres la belle
,, Amethyſte d'Anne Comnéne;
,, il l'accomoda auſſi de quelques
,, manuſcrits prétieux dont les
,, Turcs n'avoient fait aucun cas,
,, & que le Sultan lui avoit permis
,, d'emporter avec toutes les anti-
,, quailles qu'Emanuel Collat ſon
,, petit fils a exhibées aux ſieurs
,, Commiſſaires, & dont ils ont
,, fait mention ci-deſſus. ,,

,, De Florence, Demetrius Col-
,, lat paſſa en Allemagne preſſé
,, par un des amis de Philelphe,
,, l'Abbé Trithéme, qui avoit la
,, rage d'approfondir les myſtéres

„ des Egyptiens dont il ne trouvoit
„ qu'une idée ſuperficielle dans ce
„ qu'Iamblique nous en a laiſſé,
„ & qui n'avoit pas moins d'envie
„ de ſe mettre au fait des diféren-
„ tes maniéres ſecretes d'écrire,
„ & ſur-tout des notes de Tiron,
„ qui après avoir fait aſſez long-
„ tems les délices d'une partie de
„ l'Allemagne & de la France, y
„ avoient été tout-à-coup telle-
„ ment abandonnées, que ceux
„ qui croyoient y entendre quel-
„ que choſe, paſſoient pour des
„ Sorciers. Demetrius Collat ſatis-
„ fit pleinement ſa curioſité ſur
„ tous ces articles, & c'eſt au
„ réſultat de leurs conférences que
„ nous devons la *Sténographie* &
„ quelques autres Traités que ce
„ ſçavant Abbé publia immédiate-
„ ment après : mais il ſe remit bien-
„ tôt à l'hiſtoire, dégoûté pour
„ toujours de ces autres minuties
„ laborieuſes & obſcures, plus pro-

,, pres à exercer la patience d'un
,, Moine deſœuvré, que l'appli-
,, cation d'un homme de lettres. ,,
,, Demetrius Collat mourut à
,, Fulde dans un âge mémorable,
,, il avoit 103. ans 4. mois, 5. jours.
,, Michel Collat ſon fils, & pere
,, d'Emanuel, excité par la ſeule
,, réputation de notre grand Roi,
,, juſtement appellé le Pere des
,, Lettres & le Reſtaurateur des
,, Arts, n'héſita pas à venir s'éta-
,, blir en France avec ſa petite
,, famille. Heureux ſi ſa ſanté lui
,, avoit permis d'y travailler auſſi
,, utilement pour ſa fortune que
,, pour l'éducation de ſes enfans!
,, Le Roi lui auroit accordé quel-
,, que ordre de Chevalerie, &
,, des lettres de Nobleſſe, comme
,, il lui accorda des lettres de Natu-
,, ralité, auxquelles Sa Majeſté a
,, ajouté en faveur d'Emanuel
,, Collat des armoiries convenables
,, qui ſont d'azur à trois échelles

„ d'or poſées en pal, au chef couſu
„ de gueules, chargé d'une jatte ou
„ ſceau d'argent , avec trois pin-
„ ceaux d'or en cimier , ſeize feuil-
„ les volantes ombrageant l'écu en
„ forme de lambrequins, & deux
„ Barbets de ſinople pour ſup-
„ ports. „

„ Fait à Paris le Mardi d'après
„ la Trinité de l'an 1540. dans la
„ ſeconde Salle de l'Hôtel de Ville
„ & ſous le ſceau des armes d'icel-
„ le. Le tout pour en tems & lieu
„ ſervir & valoir ce que de raiſon
„ audit Emanuel Collat. „

Ainſi ſigné,

† Pierre Evêque de Mâcon Grand Aumônier de France:

Guillaume Budé Maître des Requêtes, Bibliothecaire du Roi, ancien Prevôt des Marchands.

François Vatable Abbé de Bellozane, Lecteur & Profeſſeur Royal en langue Hébraïque.

Henry Etienne *Regis Typogra-*

*phus*, avec paraphe, & ces mots au-deſſous,

*Noli altum ſapere.*

Au bas deſquelles ſignatures pend dans une Boëte à Filigrane de Corail, le Sçeau des Armes de la Ville, qui ſont de gueules à un navire d'argent flottant ſur des ondes de même, ombrées du champ, au chef ſemé de France, avec cette Inſcription formant un double cercle de lettres :

*Paris ſur toutes Villes priſe,*
*La Nef repréſente l'Egliſe.*

Si la juſtice qu'on doit aux autres n'empêche pas qu'on ne ſe la rende à ſoi-même, diſons hardiment, Meſſieurs, & ſans crainte

d'être démentis, qu'entre tous nos envieux & nos plus ardens perſécuteurs, il n'en eſt aucun qui ſoit décoré de titres auſſi reſpectables que celui que je viens dépoſer à vos pieds, comme la baſe des prérogatives de l'illuſtre Société où vous daignez m'admettre. Mon âge plus que ſeptuagénaire me permet d'y ajouter que je vois quelques-uns de ces Seigneurs-là occuper de grandes maiſons, à la porte deſquelles leurs grands-peres ont décrotté mes ſouliers quand j'allois au Collége; ce qui m'a ſouvent fait creuſer le cerveau pour découvrir ſi c'étoit là, comme on dit, de ſimples jeux de la Fortune, ou s'il y avoit quelque cauſe réelle de cette élévation ſubite des uns & de l'abaiſſement précipité des autres; & je me ſuis enfin convaincu de la raiſon fondamentale du Proverbe, *Il n'y a point de bonheur pour les honnêtes-gens.* C'eſt que la probité

engourdit ſon monde, le rend ſcrupuleux, modeſte, timide, indolent, tandis que la miſére effrontée toujours à l'affut du gain légitime ou non, ſe préſente hardiment partout, enfonce les portes qu'elle ne peut ouvrir, & ne ſe fait faute de rien. Si j'étois plus jeune, je pourrois faire uſage de cette découverte, & ſi j'avois des enfans, je pourrois leur en inſpirer le courage, mais mes réfléxions & toute ma morale ſont aujourd'hui en pure perte : il vaut donc mieux reprendre le fil de notre Hiſtoire, que les Savans du ſiécle de François I. ont laiſſé à mon Triſayeul Emanuel Collat. Tout ce que j'en ſai de plus, c'eſt qu'il mourut le jour même de la Saint Barthelemi 1572, & qu'on eut beaucoup de peine à le faire enterrer, parce qu'on ne croyoit pas que ce jour-là perſonne mourût de ſa belle mort.

Son Fils unique, Théophraſte

Collat mon Bisayeul, avoit été destiné à un métier fort différent de celui de son pere, mais son étoile l'y ramena. On vouloit le pousser au Palais, & pour le former aux affaires, on l'avoit mis dans l'Etude de M. le Clerc, qui l'aima tendrement, de même que sa femme; mais ce M. le Clerc, qui prit ensuite le nom de Bussi, sous lequel il s'est rendu fameux dans notre Histoire, passa subitement de la Robe à l'Epée, & de Procureur au Parlement, il en devint le Geolier, l'ayant conduit en personne à la Bastille, dont la Ligue lui avoit confié la garde. Il voulut que Théophraste Collat l'accompagnât dans cette Expédition, après laquelle il le présenta comme un Héros du second ordre au Cardinal Pellévé, au Duc de Guise & à toute la faction des Seize, qui lui firent un état convenable, & qui, pendant le Siége de Paris,

l'établirent Afficheur & Courier en chef de la Sainte Union dans toute l'étendue de la Ville & des Fauxbourgs : cet Emploi tomba avec la Ligue, & l'Employé en fut pour ſes apointemens échus.

Ce Théophraſte avoit eu un grand nombre d'enfans, preſque tous morts en bas âge, à l'exception de deux garçons, dont l'aîné plein des récits qu'il avoit ſi ſouvent entendu faire de l'opulence de ſes Ancêtres à Conſtantinople, réſolut d'y aller, & de pénétrer, s'il étoit poſſible, dans la Bibliothéque des Paléologues, où étoient ces beaux Manuſcrits Grecs décorés de la main des Collats. On prétend qu'il y parvint, & qu'il n'y trouva que de la cendre encore chaude, parce qu'il n'y avoit que trois ſemaines au plus qu'Amurat IV. dans un accès de dévotion Muſulmane, les avoit tous fait brûler; mais que ſoit qu'il s'en repentît, ſoit

qu'il fût bien-aiſe de laiſſer toujours cet appas à la curioſité des Chrétiens, il ne vouloit pas que le bruit s'en répandît : on ajoute que le Sultan informé de l'entrepriſe de notre jeune téméraire, le fit paſſer par les oubliettes, pratiquées dans un des cabinets de cette même Bibliothéque. Ce qui eſt vrai, c'eſt que jamais on n'a-pû avoir de ſes nouvelles, ni par les Voyageurs, ni par les Négocians, ni par les Ambaſſadeurs, ni par les Capucins, ni par les Peres de la Merci.

Par cet évenement, la famille ſe trouva réduite à Polycarpe Collat mon grand-pere qui ſe dévoüa au ſervice de la Fronde, comme ſon pere l'avoit été à celui de la Ligue; il avoit fait ſes claſſes avec un M. Bachaumont jeune Conſeiller ſurnommé *le Parain de la Fronde*, parce qu'il avoit fait le mot, & s'en étoit ſervi pluſieurs fois en frondant l'avis de ſon propre pere dans

une aſſemblée des chambres: il étoit auſſi extrêmement lié avec Scarron, Mezerai & quelques autres Eſprits cauſtiques qui travailloient ſous cape aux piéces les plus ſéditieuſes qu'on lâchoit contre la Cour & ſes Miniſtres, c'eſt ce que nos curieux appellent aujourd'hui des *Mazarinades* ; elles pleuvoient à foiſon, il en paroiſſoit tous les jours de nouvelles, & pour les avoir de la premiére main, il falloit les tenir de Policarpe Collat qu'on nommoit avec d'autant plus de raiſon, *le Pere aux Brochures*, qu'il avoit d'ailleurs cinq ou ſix jeunes filles qui n'étoient pas les piéces les moins piquantes du Magazin.

L'Aînée de ces filles, Mademoiſelle Collete, étoit auſſi eſtimée pour la gentilleſſe de ſon eſprit que pour celle de ſa figure ; elle gravoit fort proprement, & s'entretenoit de même du ſeul produit d'une eſpéce d'Almanach qu'elle

avoit inventé, & qui légérement tracé ſur des tablettes d'yvoire, contenoit preſque tout ce qu'on pouvoit déſirer d'utile ou de curieux pour le commerce ordinaire de la vie dans le courant de l'année. M. le Coadjuteur depuis Cardinal de Retz, à qui elle avoit coûtume d'en donner un tous les ans pour ſes étrennes, la maria à un de ſes Secretaires qu'il fit ſon Intendant en faveur de ce mariage : ce petit M. quoiqu'avec une aſſez baſſe mine, ne manquoit pas d'eſprit, il ſe nommoit Jacques Colomb, prétendoit deſcendre du célébre Chriſtophe Colomb, & en recueillir un jour toute la ſucceſſion, ſi trois autres branches ſeulement, qui n'avoient ſur lui que l'avantage d'un degré, venoient à manquer; d'autres gens plus au fait, ſans doute, que je ne le ſuis des Généalogies, n'en croyoient rien & le ſoupçonnoient d'être Juif, parce qu'il ai-

moit beaucoup l'Hebreux, & le lisoit tout courant, même sans points.

Quoiqu'il en soit, M. Colomb & Mademoiselle Collat jouirent du sort le plus heureux jusqu'au moment où la Fronde abbatuë & dissipée, força son Eminence à déguerpir & à retrancher inhumainement son train & ses amours. Toute autre que notre Héroïne auroit été confonduë par un revers si peu attendu ; il n'y parut pas, elle se remit tranquillement à ses petits Almanachs dont l'interruption n'avoit fait qu'augmenter le désir, & à qui la circonstance du renouvellement donna une telle vogue, que toute la Librairie en rumeur fondit sur l'ouvrage & sur les Ouvriers, saisit, verbalisa, &c. Elle essaya envain d'appaiser la Communauté furibonde par l'offre d'une petite somme pour faire recevoir son mari Libraire, on la ren-

voya

voya bien loin, mais elle n'y fut pas, elle alla ſe jetter aux pieds du Chancelier Seguier, qui après une audience particuliére, lui fit expédier un Arrêt du Conſeil qui accordoit gratuitement à ſon mari la place de Libraire qu'elle avoit demandée pour de l'argent, celle d'Imprimeur à laquelle elle n'avoit pas ſongé, & le privilége excluſif des Almanachs en queſtion.

Ce coup d'autorité qui ſembloit l'effet d'un grand credit, mit les Libraires à la raiſon; les Syndic & Adjoints furent les premiers à venir lui en faire des complimens, & à l'aſſurer qu'ils avoient été entraînés, malgré qu'ils en euſſent, par le gros de leurs aſſemblées tumultueuſes; Elle leur répondit en femme qui les auroit cru & qui n'y entendoit pas fineſſe; & comme dans le tems de ſa plus grande proſpérité, elle ne s'étoit diſtinguée que par une modeſtie coſſuë, toujours

ſupérieure à un luxe mal entendu, elle ne ſe diſtingua en cette occaſion que par une politeſſe & un ſang froid fort au-deſſus de l'inſolence des triomphes ordinaires.

Voilà les Almanachs qui prennent une forme & une faveur nouvelle; ce ne ſont plus de ſimples morceaux d'yvoire tournans ſur une virole comme des Eventails, ce ſont de vrais livres d'une impreſſion mignone mêlée de gravûres, & qui, quoique plus petits & plus legers qu'aucune tablette, contiennent cent fois davantage : on les produit à la Cour avec les armes du Roi, des Princes & des Grands; la Ville n'en eſt pas moins avide, on ſe pique d'en avoir des premiers & des plus beaux, & on n'oſeroit ſortir le jour de l'an ſans en avoir une douzaine dans ſes poches pour en donner aux amis qu'on rencontre, comme on leur donnoit autrefois des dragées; on examine

s'ils ne ſont point contrefaits, s'ils portent les chiffres de M. Colomb & de Mademoiſelle Collat, tout le monde s'accorde à les appeller des *Collombat*, & ce nom immortel eſt adopté par toute la famille, qui a d'ailleurs l'avantage de reſſembler à ſes Almanachs comme deux goutes d'eau.

Parlez-moi de cela, Meſſieurs, & avouez qu'un grain de bonheur reléve bien le goût d'une ſaulce d'eſprit.

Je ne me ſouviens pas du nom de Baptême des deux autres de mes Tantes qui ſuivoient de près Madame Colombat, je ſçais ſeulement que la premiére qui faiſoit d'aſſez mauvais vers avec une extrême facilité & qui étoit inépuiſable en Enigmes, Rébus & Logogryphes épouſa un M. l'Afichard du Mans, & que ſes talens & ſes ſuccès ſe ſont perpétués dans toute ſa progéniture par la ſeule force

du ſang. L'autre qui étoit Filleule du célébre M. du Cange, avoit appris de lui, & l'avoit enſuite aidé lui-même à déchiffrer les vieux Parchemins enfumés & gréſillés dont il faiſoit continuellement uſage ; il avoit voulu lui faire épouſer le fils de ſon Libraire, mais ne pouvant ſe réſoudre à s'appeller Madame Moëtte, elle le refuſa ſéchement, & lui préféra un M. Pancartiers Receveur de l'Abbaye de Tiron en Beauce.

J'en avois une quatriéme avec qui j'ai long-temps vêcu, parce que n'ayant jamais voulu ſe marier, elle étoit toujours reſtée avec feu Gabriel Collat mon pere, que Dieu abſolve ; prenant ſoin de ſa maiſon, de ſes enfans, & le ſoulageant beaucoup dans ſes diférentes occupations ; elle s'appelloit Barbe Collat, & par une plaiſanterie qu'elle ſouffroit volontiers *Barba-colle*. Son eſprit quoique guay & amuſant,

étoit naturellement porté aux méchaniques ; Elle avoit entr'autres, inventé & exécuté deux ſortes d'échelles briſées très-ſingulières, toutes deux ſolides & légéres, & de ſi peu de volumes, qu'elle les portoit ſous le bras dans un ſac à ouvrage. L'une de ces échelles étoit une eſpéce de zigzag aſſez ſemblables à ceux dont les Ecoliers ſe ſervent pour des malices de carnaval ; les deux extrêmités de ce zigzac étoient plattes, & en mettant au bout de chacune une Affiche enduite de colle au revers, elles ſe plaquoient toutes ſeules comme deux tableaux en pendant à l'endroit où elles étoient dirigées : l'autre étoit une échelle de ſangle à reſſort qui s'élevoit & s'abaiſſoit en un inſtant comme nos meilleurs Stores ; & avec cette échelle elle poſoit & affichoit en un clin d'œil tout ce qu'on vouloit, juſqu'à la hauteur d'un ſecond étage ; elle

nous en donnoit quelquefois le plaisir, & ce qui l'augmentoit beaucoup, c'eſt que de-deſſus le dernier échelon, elle chantoit & danſoit auſſi librement qu'elle auroit fait dans ſa chambre, avec cette circonſtance que par un ſeul pli de cotillon artiſtement ménagé, elle ne donnoit pas la moindre priſe aux Curieux, qui ſe tenoient au pied de l'échelle, ſous prétexte de l'aſſurer.

J'ai peu de choſes à vous dire de mon pauvre Pere, il étoit connu de la plûpart de M M. vos Anciens pour la meilleure pâte d'homme qui fût au monde, le plus aiſé à le tromper, & qui ſe trompoit lui-même tout le premier; j'étois ſa belle paſſion, il m'avoit fait étudier comme pour être Imprimeur, & tous les premiers jours du mois, il faiſoit ſerment de s'épargner le plus qu'il lui ſeroit poſſible pour ſubvenir aux frais de mon éducation.

Pendant les huit premiers jours, il ſe privoit quelquefois du plus néceſſaire, & regardoit avec complaiſance le fruit de ſon épargne, mais elle n'alloit jamais juſqu'au quinze, que perſuadé qu'il y en avoit aſſez pour lui & pour moi, il commençoit à en retrancher quelque choſe, & que s'oubliant peu à peu, il n'y laiſſoit rien. Alors il pleuroit comme un veau, ne parloit pas moins que de s'aller noyer, & l'auroit peut-être fait réellement, ſi ma bonne Tante qui amaſſoit avec plus d'art & de conſtance, & qui lui pilloit ſon propre magot quand il étoit hors d'état de s'en appercevoir, n'eût fait ſemblant d'emprunter à ſes amis pour nous tirer d'affaire.

Sa petite curioſité conſiſtoit principalement dans un ample Recueil de Billets d'Enterremens qui remontoient bien au-delà du ſiécle; il lui en manquoit peu, parce qu'il

travailloit pour les Jurés-Crieurs, & qu'il étoit continuellement à leur Bureau. Par le moyen de ces Billets, des notes, & quelquefois des Piéces originales qui s'y trouvoient jointes, on voyoit l'extinction totale, ou l'accroissement prodigieux de diverses familles, soit dans la personne, dans les biens ou dans les titres : on y trouvoit aussi la preuve de quantité d'hommes nouveaux intrus dans les plus anciennes, & qui par l'acquisition de leurs terres patrimoniales, en avoient usurpé le nom & les armes, qu'ils soutenoient plus par leur opulence que par leurs sentimens. Un Magistrat du premier ordre qui étoit dans le cas, fit intenter contre lui par un de ses Emissaires une accusation grave & capitale, qui, à la vérité, n'avoit aucun fondement, mais sous le prétexte de laquelle s'étant commis lui-même à la visite & descente qu'on devoit faire chez l'Accusé,

il y examina ce Recueil tout à ſon aiſe, & en brûla ce qui lui convint, après quoi il ne fut plus parlé dû procès que comme d'un ſimple *qui pro quo*; cependant mon pauvre pere inconſolable & toujours occupé de cette déconfiture, tomba dans une langueur contre laquelle échoüérent tous les remédes de la Faculté; il mourut en quelque ſorte ſur la brêche de ſon Recueil, & moi je vendis le reſte à l'Epicier du coin, dans les premiers momens de la douleur que ſa mort me cauſa.

J'avois un objet tout diférent, & bien plus utile pour mon commerce; c'étoit de donner tous les mois une liſte générale & raiſonnée de tout ce qui s'affichoit dans le Royaume, & même dans les Pays Etrangers où j'entretenois exprès des correſpondances : mais il faut rapporter la gloire du projet à ſon véritable Auteur, vous l'a-

vez tous connu, un M. du Gône qui avoit paſſé ſoixante dix ans de ſuite dans la grande Salle ou dans les buvettes du Palais; homme grand & ſec, qui avec ſa tête chargée de douze cheveux blancs comme neige, & préciſément de la longueur d'une aulne, étoit le portrait de l'hyver le plus reſſemblant qu'on ait jamais vû : Il ne diféroit, me diſoit-il, l'exécution de ſon projet des affiches, que parce qu'il vouloit le commencer par le titre de vingt-cinq ou trente de ſes ouvrages choiſis ſur une centaine qu'il comptoit faire imprimer en moins de ſix mois. Le pauvre homme mourut à la peine, à l'âge de 100. ans, ſans en avoir laiſſé deux lignes.

Quand je me vis déchu des eſpérances qu'il m'avoit données, & libre des égards que je croyois lui devoir, je repris mon premier plan ſur lequel nous n'avions jamais été

d'accord. Je mettois à la tête de l'ouvrage une hiſtoire des affiches, où le procès-verbal des illuſtres Commiſſaires du regne de François I. que je viens de vous communiquer, ne figuroit pas mal; je diſpoſois le reſte, c'eſt-à-dire, le fond du Recueil, non ſervilement & ſuivant les dattes ou la grandeur des affiches, mais par ordre des matiéres toujours également remplies; parce que quand il arrivoit que quelqu'une ne fourniſſoit pas aſſez, j'y ſuppleois par des articles de ma façon, capables d'amuſer, & ſouvent propres à donner des vuës utiles: vous en jugerez par l'échantillon que vous en trouvez joint à ce Mémoire. Enfin j'étois fort content de moi, quand le Diable qui ne dort, me joua le tour ſanglant qui depuis dix ans me retient dans ſes pates crochuës.

Un ſoir que je rentrois chez moi d'où je ne faiſois que de ſortir, je

trouvai un jeune homme qui m'attendoit, diſoit-il, depuis plus de deux heures; il étoit bien mis, d'une figure aſſez aimable, & d'un air plein de candeur. Lui ayant demandé ce qu'il ſouhaitoit de mon miniſtére, il ne me répondit d'abord que par un torrent de larmes qui s'arrêta enfin pour faire place à ces mots entrecoupés. ,, Vous
,, voyez un honnête homme acca-
,, blé de la plus vive douleur, ou-
,, tré de la perfidie d'une femme
,, que j'aimois & que peut-être
,, j'aime encore à la folie, d'une
,, femme que j'ai comblée de biens,
,, & qui ſans aucun ſujet, à pro-
,, fité d'une abſence de trois jours
,, que j'ai été obligé de paſſer à la
,, campagne chez mes Parens,
,, pour déménager, diſparoître, &
,, ſe jetter entre les bras d'un mal-
,, heureux qui ſera le premier à l'a-
,, bandonner, quand il lui aura man-
,, gé tout ce qu'elle m'emporte. ,,

Là recommence la débacle des pleurs, le torrent passé par dessus toutes les digues, & n'espérant pas d'en suspendre sitôt le cours, je prend le parti du silence & la patience du paysan qui n'avoit jamais vû de riviére ; je n'attends pas tout à fait si longtems, le pauvre enfant se calme & poursuit ainsi.

,, J'ai recours a vous, mon cher
,, Monsieur, je sçais pour l'avoir
,, oui dire à plusieurs Libraires qui
,, me fournissent des Livres, que
,, personne ne posséde l'art des affi-
,, ches au point que vous le possé-
,, dez, qu'ils vous consultent sou-
,, vent, & qu'ils s'en trouvent tou-
,, jours bien. Or, j'ai pensé que
,, si vous m'en faisiez une qui ex-
,, pliquât allégoriquement & bien
,, pathétiquement mon histoire,
,, c'est-à-dire mon infortune, &
,, les dangers où s'expose sans le
,, sçavoir, l'infidéle que je pleure,
,, il arriveroit de deux choses l'u-

,, ne, ou que j'acheverois de la ,, mettre dans son tort de maniére ,, qu'elle n'auroit jamais de reproche à me faire, ou ce qui me ,, flatteroit bien plus, que je lui dé- ,, sillerois les yeux, & qu'elle re- ,, viendroit à moi pleine d'un re- ,, pentir qui seroit le plus sûr gage ,, de sa tendresse & de sa fidélité. ,, Mettez-le prix qu'il vous plaira ,, à ce que je vous demande, je ne ,, le trouverai point trop fort, je ,, vous ouvre sans reserve mon ,, cœur & ma bourse, & je croi- ,, rai toujours ma reconnoissance ,, au dessous du bienfait. ,,

Une passion si bien exprimée se communique aisément; j'entrai dans sa peine, je saisis son idée, je lui promis de la mettre dans un beau jour, & que le lendemain il en verroit une bonne esquisse. ,, Qu'entens-je, s'écria-t'il, *de-* ,, *main? une esquisse?* Quoi! ne ,, sçauriez-vous par pitié & au prix

„ de l'or, me ſacrifier cette nuit, „ nous la paſſerons enſemble, je „ vous aiderai, & tout ſera fini „ avant le jour. „ Je vois bien, lui repliquai-je, que vous ne dormez guére, & que vous ne demandez qu'à travailler toute la nuit; moi je ſuis tout le contraire, il faut que je dorme, ſans quoi la plume, les outils, tout me tombe des mains; ce que vous n'êtes pas content d'avoir en un jour, vous l'attendriez huit, & n'auriez rien qui vaille; il ne s'agit quant à préſent que de me donner les éclairciſſemens dont j'ai beſoin pour mieux déſigner la perſonne.

Il ne ſe le fit pas dire deux fois, & ſans me donner la peine de le queſtionner, il ne me laiſſa rien ignorer ſur la taille, la figure, l'âge l'encolure & le poil de la bête. Qu'il me détailloit voluptueuſement les particularités les plus ſecrettes de leur union! mais il reve-

noit ſi ſouvent à la charge ſur le même objet, qu'entendant ſonner minuit, je le mis à la porte, en lui diſant, adieu, Monſieur, j'en ſçais plus qu'il ne faut. Apelle n'aura pas mieux peint la belle Grecque qu'Alexandre lui céda.

Je ſongeai toute la nuit à cette affiche ſinguliére, & je commençois à peine à m'endormir quand je fus réveillé par les coups qu'on frappoit à ma porte; c'étoit mon amoureux qui pour s'excuſer, me dit qu'il avoit pris le parti de venir de grand matin & de ne s'en retourner que le ſoir pour n'être pas reconnu dans le quartier. Vous ne ferez que m'embaraſſer, lui dis je, allez-vous-en, ſi vous n'aimez mieux reſter ici ſous la clef dans une chambre au-deſſus de la mienne, parce que ſi vous m'interrompiez le moins du monde, je quitterois tout: Il y conſentit, & je compoſai mon Affiche malgré ſes piétinemens continuels

tinuels qui m'étourdiſſoient autant que ſi je l'avois eû à mes côtés. Enfin, j'allai le délivrer, plus défait & plus pâle que la mort, mais il reprit couleur en liſant cette affiche ſi impatiemment attenduë : Elle avoit pour titre :

CENT LOUIS A GAGNER ;

*CHIENNE PERDUE.*

Rien d'eſſentiel n'y avoit été oublié, il n'y trouva que deux mots à ajouter, & je les ajoutai par pure complaiſance. Je l'avois diſpoſée de maniére que chaque article du ſignalement tenoit une ligne juſte, & que chaque ligne commençant par une grande lettre, ces grandes lettres formoient enſemble par acroſtiche le nom chéri qui ſautoit aux yeux. Je l'imprimai avec des caractéres à jour ; & au milieu de la nuit ſuivante, j'allai

avec le Zigzag de ma bonne Tante Barba-colle, en planter six exemplaires au-dessous, au-dessus & à côté des fenêtres du nouvel appartement qu'il avoit sçû qu'occupoit la Dame fugitive, autant à sa porte, autant à celle de son nouvel Amant, & deux à celle de leurs amis communs.

L'Affiche fit grand bruit, je m'y attendois; mais ce à quoi je ne m'attendois point, c'est qu'elle eut le succès que Richard Minutolo en avoit espéré. Dans les vingt-quatre heures, il fut parlé de raccommodement, & la Doguine rejoignit son Roquet, qui le lendemain sur le midi, vint me faire part de sa joie & m'apporter cinquante pistoles de gratification par-dessus les cent qu'il m'avoit données la surveille. Il n'eut garde de me dire que dans les transports de ce raccommodement, il avoit eu la foiblesse de révéler tout le mistére de

l'Affiche ; il me dit ſeulement qu'il donnoit à la reconnoiſſance le premier moment dont il avoit pû diſpoſer, que la Dame avoit abſolument voulu aller à la Meſſe, & faire en quelque ſorte une abjuration ſolemnelle de ſon erreur. La chienne qu'elle étoit ! elle ne ſongeoit à rien moins ; elle avoit pris ce prétexte pour aller trouver le premier Magiſtrat de la Police, qu'elle connoiſſoit & qui la lorgnoit depuis long-tems. Après lui avoir conté ſon Hiſtoire, & lui avoir donné les plus grandes eſpérances, s'il la vengeoit de moi d'une maniére qui marquât le prix qu'il mettoit à l'honneur de ſes bonnes graces ; leur marché fut bien-tôt conclu, il ſe ſeroit engagé à me faire pendre, ſi elle l'avoit demandé.

Ce jour-là même, entre chien & loup, je fus enlevé à quatre pas du logis par des Alguaſils qui me jettérent dans un fiacre & me me-

nérent à la Baſtille, où en arrivant on me mit dans un cul de baſſe foſſe au pain & à l'eau. Je n'aſpirois qu'au moment d'être interrogé, & je ne le fus qu'au bout de trois jours : mon interrogatoire fut précédé d'une eſpéce de ſermon ſur la nature du crime dont j'étois accuſé. Le premier point m'annonçoit qu'il alloit droit à la Gréve en cas d'obſtination, de réticence & de mauvaiſe foi : le ſecond m'offroit en perſpective une punition courte & légére, ſi j'avois le bon eſprit de me rendre la juſtice favorable par un aveu ſincére.

On penſe bien que ce fut le parti que je pris, & y en avoit-il un autre à prendre ? On parut content du détail ingénu que je fis de tout ce qui s'étoit paſſé à ce ſujet ; mon Juge, que je ne regardois qu'en friſſonnant, me raſſuroit : Mettez, me dit-il, par écrit tout ce que vous venez de m'expoſer,

& avec plus d'étendue encore, s'il eſt poſſible, pour ne laiſſer aucun ſoupçon ſur votre ingénuité & ſur la vérité des faits; vous me donnerez cet écrit quand je reviendrai, ce ſera dans quatre ou cinq jours au plus tard.

Il vint en effet, mais accompagné de quatre Conſeillers-Commiſſaires qu'il s'étoit fait donner pour Adjoints par un Arrêt d'Attribution qu'il avoit demandé pour me juger en dernier reſſort; on m'amena en leur préſence, on me mit ſur la ſellette, & je ne prévins le nouvel interrogatoire qu'on vouloit me faire ſubir, qu'en préſentant ma déclaration par écrit; le Greffier la lut à haute voix; Meſſieurs parurent ſatisfaits & ſuffiſamment inſtruits. On me fit paſſer à la geole du Greffe pour aller aux Opinions, & le moment d'après, on me ramena pour entendre prononcer la Sentence qui me condam-

noit à une priſon perpétuelle.

C'eſt à ce beau titre là que je ſuis depuis dix ans à la Salpetriére, où l'on m'a d'abord tenu fort ſerré; on m'y a donné enſuite un peu plus de liberté, j'y ai du Papier, de l'Encre, des Livres, & je prévois que dans quelque tems on pourroit bien m'y charger de quelque emploi qui, en me rendant utile à la maiſon acheveroit de ſoulager mon ennui. Je me ſuis fait une raiſon ſur le reſte. Comment pourrois-je reparoître dans le monde, après une flêtriſſure que je n'ai non plus été élevé à ſouffrir que M. L. D. Et comment pourrois-je eſpérer d'avoir de la poſtérité, ſans faire quelqu'allience indigne du nom des Collats? Mais il ne faut pas, Meſſieurs, que le récit de mes malheurs me faſſe oublier que je vous ai promis un échantillon des articles de ſupplément que j'avois préparés pour ne jamais laiſſer de vuide dans

les diférens Chapitres de mon Recueil d'affiches ; je vais vous le tranſcrire, j'en ai bien encore trente fois autant, & je m'engage de plus à ne vous en jamais laiſſer manquer quand vous ſerez à portée d'en faire uſage, ſous une condition bien ſimple, & qui me paroît d'autant plus juſte, qu'elle tend à perpétuer le glorieux ſouvenir d'une profeſſion que mes ancêtres ont ſi fort illuſtrée : c'eſt que tous les Syndics que vous élirez à l'avenir, ſoient obligés, ſous peine de nullité, en ſignant les actes de leur Syndicat, d'ajouter toujours à leur nom ordinaire, celui de *Collat*, fut-ce *le Pape*.

## SUPPLEMENT

*Pour le Recueil des Affiches de Paris.*

### *TERRES.*

Le Fief *du Trébuchet*, prove-

nant de la ſucceſſion de Madame *Cornichon*. Ce Bien ſitué près de *Mirebaux* Paroiſſe de Saint *Guignolet*, eſt en très-beaux droits, & les fruits en ſont faciles à recueillir, il conſiſte dans une *pipée* qui ſe fait journellement, & où l'on prend à volonté des oiſeaux de grand prix.

## *MAISONS.*

Ruë du *Cheval-verd* près la ruë *des Poſtes*. C'eſt un Pavillon placé entre cour & jardin, fort convenable pour la retraite d'une Dame de bien qui a été beaucoup du monde, ou pour ſervir de maiſon de campagne à quelque Prélat entre deux âges; il n'y a point de ruë ſur elle, & on voit de la Salle à manger le clocher de Ste. Généviéve, le Dôme de la Sorbonne, & l'Egliſe de St. Médard. Outre la porte d'entrée ſur laquelle eſt un St. Michel, il y en a deux qu'on

apperçoit à peine, & qui peuvent être d'une grande commodité, l'une eſt tout joignant le Séminaire des Anglois, & tient à une porte de communication de laquelle quelques Seminariſtes ont l'uſage. L'autre qui donne dans la *Ruë du Pui qui parle*, eſt placée vis-à-vis une *maiſon d'éducation pour de jeunes Brodeuſes* tenuë par *Mademoiſelle de la Croix*, perſonne d'une conduite exemplaire, & c'eſt à elle qu'il faut s'adreſſer pour voir le Pavillon en queſtion.

## *A V I S.*

*Lanternes* à l'uſage des Dames pour ſe guider dans la nuit, il ne faut qu'en prendre une de chaque main, & on eſt ſûr de ne s'égarer jamais : cette découverte eſt de l'invention d'une Demoiſelle de *Saverne* qui a eû la généroſité de ne point demander de Privilége excluſif.

*Poudre Sympatique* à l'uſage des *Tuteurs* des jeunes Demoiſelles & des *Maris jaloux*. Tel en eſt l'admirable effet. Mettez-en ſeulement une pincée imperceptible ſur l'orteil du pied gauche de la Demoiſelle en queſtion, quand ce ſeroit pardeſſus ſa mule ; prenez-en pareille quantité que vous placerez ſous la jointure de votre genouil droit. Auſſi-tôt, fuſſiez vous éloigné de deux, quatre, juſqu'à dix lieuës ( mais la vertu ne vous ſuit pas plus loin ) vous ſerez averti, affecté, remué, ſaiſi de toutes les idées, paſſions, mouvemens, joye, inquiétude qui ſe paſſent ſucceſſivement dans la perſonne qui vous intéreſſe ; ſi elle chante, vous préluderez malgré vous ; ſi elle danſe vous ſauterez ; ſi elle ſe moque de quelqu'un, vous vous ſentirez donner des camouflets ; ſi elle eſt bien aiſe, vous rirez en enrageant ; ſi elle mange, boit, & par hazard

s'enyvre, vous mâcherez à vuide, & vous ne pourrez vous tenir ſur vos jambes. Si elle prend médecine vous n'en aurez que faire; enfin vous ſerez inſtruit exactement de toute ſa conduite; & ce qui eſt plus merveilleux encore, c'eſt que lorſqu'elle vous fera une infidélité, vous courrez les champs, & vous ne direz que des extravagances juſqu'à tems qu'elle revienne à vous aimer. Secret admirable pour n'être jamais dupe & ne pas mourir de gras fondu.

## PRIVILEGE EXCLUSIF.

*Une Seringue à l'uſage des perſonnes exactement modeſtes.*

Elle eſt ſuſceptible d'extenſion & ſe plie d'une maniére que d'une chambre à l'autre on peut inſinuer un cliſtére à une perſonne qui ne voit pas. La canule, par un effet

ſympathique, va d'elle-même ſe placer avec un ménagement & une aménité très-conſolante au lieu de ſa deſtination.

*Un Maître ès Arts* né en Auvergne & âgé de vingt-deux ans, a découvert une méthode très-étendue & très-facile pour enſeigner les Humanités au fils d'une jeune Veuve, ou au neveu d'une jeune Demoiſelle qui a renoncé au mariage. Il va donner ſes leçons de deux jours l'un, & à des heures réglées, depuis huit du matin juſques à quatre de l'après-dînée. Il ne prend que ſix francs par cachet; on peut prendre deux leçons de ſuite, en donnant un cachet de plus.

*VENTES* OU *INVENTAIRES.*

Vente de pluſieurs meubles, bijoux précieux & curioſités, après

le décès d'une Dame de qualité qui eſt morte de conſomption.

1°. *Le caroſſe de la Maréchale de Clerambaud*, en très-bon état, quoique la Dame, qui vient de mourir, s'y promenât ſept fois la ſemaine, mais toujours la nuit, pour l'empêcher d'être gâté par l'ardeur du ſoleil.

2°. *Un cornambule*, animal qui reſſemble à l'homme, à s'y tromper, & qu'on a conſervé parfaitement dans de l'eſprit de vin.

3°. Deux tableaux mouvans, dont le premier repréſente le ſonge de la Maréchale de Rochefort; & le ſecond, le rhumatiſme de Madame Voiſin. On y trouvera encore d'autres curioſités dignes d'attirer les perſonnes de la Cour.

## *M E L A N G E S.*

*Réflexions ſur la Beauté*, où l'on examine quelle eſt la raiſon de la

préférence qu'on donne aux beaux viſages ovales ſur les beaux viſages ronds, & les avantages réciproques de ces deux figures dans le corps humain. *Par un Seigneur Allemand qui a beaucoup voyagé.*

DISSERTATION ſur l'origine des Allumettes, où l'on traite la queſtion de ſavoir ſi celles des Anciens étoient comme les nôtres, ſouffrées par les deux bouts ; pour ſervir de ſupplément à l'Hiſtoire ancienne de M. R**

TRAITE' des ſcrupules qui ſe lévent le ſoir, & des parenthèſes qui ſe ferment le matin. *Ouvrage poſthume* de Madame Jacques l'Eventailliſte.

DISCOURS tendant à prouver que le bas monde n'eſt plein que de trompeurs, de trompés, & de trompettes. *Traduit de l'Italien de Franceſco Maria Rotolato di Volaterra.*

Le plaisant & délectable Jeu de l'Oye, renouvellé des Grecs & représenté en figures de ronde bosse tournantes. *Par Jean Broche le cadet*, Rotisseur de la Ruë aux Ouës.

*Observations* grammaticales sur une Consultation de M. Sylva pour une jeune Dame qui s'étoit démis le croupion, la premiére nuit de ses Nôces. *Par l'Auteur des Synonymes de la Langue Françoise.*

MEMOIRE pour un Monsieur qui n'y est pas, contre une Dame qui prétend qu'il y est.

*FIN.*

1405-888

9/
M.R.xxx

R. DAUPHINE, 16
AUBRY LIBRAIRE
PARIS.